

LACAN

...Ou pire

1971-72

Ce document de travail a pour sources principales :

- ...*Ou pire*, reprographie datée de 1981.
- ...*Ou pire*, sténotypie sur le site de l'[E.L.P.](#)
- ...*Ou pire*, fichiers « mp3 » des séances, sur le site de [Patrick Valas](#).

Le texte de ce séminaire nécessite l'installation de la police de caractères spécifique, dite « Lacan », disponible ici :

<http://fr.ffonts.net/Lacan.font.download> (placer le fichier Lacan.ttf dans le répertoire c:\windows\fonts)

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes. Les schémas sont refaits.

N.B. Ce qui s'inscrit entre crochets droits [] n'est pas de Jacques Lacan.

[\(Contact\)](#)

Table des matières

Leçon 1	08 décembre	1971
Leçon 2	15 décembre	1971
Leçon 3	12 janvier	1972
Leçon 4	19 janvier	1972
Leçon 5	09 février	1972
Leçon 6	08 mars	1972
Leçon 7	15 mars	1972
Leçon 8	19 avril	1972
Leçon 9	10 mai	1972
Leçon 10	17 mai	1972
Leçon 11	14 juin	1972
Leçon 12	21 juin	1972

Je pourrais commencer tout de suite en passant sur mon titre dont après tout, dans un bout de temps, vous verriez bien ce qu'il veut dire. Néanmoins par gentillesse, puisqu'aussi bien il est fait pour retenir, je vais l'introduire par un commentaire portant sur lui : « ...*Ou pire* ».

Peut-être tout de même certains d'entre vous l'ont compris, « ...*Ou pire* » en somme c'est ce que je peux toujours faire. Il suffit que je le montre pour entrer dans le vif du sujet. Je le montre en somme à chaque instant. Pour ne pas rester dans ce *sens* qui comme *tout sens* - vous le touchez du doigt, je pense - *est une opacité*, je vais donc le commenter textuellement.

« ...*Ou pire* » : il est arrivé que certains lisent mal, ils ont cru que c'était *ou le pire*. C'est pas du tout pareil. *Pire*, c'est tangible, c'est ce qu'on appelle un adverbe comme « *bien* » ou « *mieux* ». On dit : « *je fais bien* », on dit : « *je fais pire* ».

C'est un adverbe, mais disjoint, disjoint de quelque chose qui est appelé à quelque place, justement *le verbe*, *le verbe* qui est ici remplacé par les trois points. Ces trois points se réfèrent à l'usage, à l'usage ordinaire pour marquer... c'est curieux, mais ça se voit dans tous les textes imprimés ...pour faire une *place vide*.

Ça souligne l'importance de cette *place vide*. Et ça démontre aussi bien que c'est la seule façon de dire quelque chose avec l'aide du langage. Et cette remarque, que le vide c'est la seule façon d'attraper quelque chose avec le langage, c'est justement ce qui nous permet de pénétrer dans sa nature, au langage.

Aussi bien - vous le savez - dès que la logique est arrivée à s'affronter à quelque chose, à quelque chose qui supporte une référence de vérité, c'est quand elle a produit la notion de « *variable* ». C'est une *variable apparente*. La variable apparente x est toujours constituée par ceci que l'x, dans ce dont il s'agit, marque une place vide.

La condition que ça marche, c'est qu'on y mette exactement le même signifiant à toutes les places réservées vides. C'est la seule façon dont le langage arrive à quelque chose et c'est pourquoi je me suis exprimé dans cette formule « *qu'il n'y a pas de métalangage* ». Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il semblerait que ce disant, je ne formule qu'un paradoxe, car d'où est-ce que je le dirais ? Puisque je le dis *dans le langage*, ça serait déjà suffisamment affirmer qu'il y en a un d'où je peux le dire. Il n'en est évidemment rien pourtant.

Le métalangage, comme bien sûr il est nécessaire qu'on l'élabore comme une fiction chaque fois qu'il s'agit de logique, c'est à savoir qu'on forge à l'intérieur du discours ce qu'on appelle « *langage-objet* », moyennant quoi c'est le langage qui devient « *méta* », j'entends le discours commun sans lequel il n'y a pas moyen même d'établir cette division.

« *Il n'y a pas de métalangage* » nie que cette division soit tenable. La formule forclot dans le langage qu'il y ait *discordance*.

Qu'est-ce qui occupe donc cette place vide, dans le titre que j'ai produit pour vous retenir ? J'ai dit : forcément *un verbe*, puisqu'un adverbe il y a. Seulement c'est un verbe élidé par les trois points. Et ça dans le langage, à partir du moment où on l'interroge en logique, c'est la seule chose qu'on ne puisse pas faire.

Le verbe en l'occasion il n'est pas difficile à trouver, il suffit de faire basculer la lettre qui commence le mot *pire*, ça fait : *dire*. Seulement comme en logique le verbe c'est précisément le seul terme dont vous ne puissiez pas faire *place vide*, parce que quand une proposition vous essayez d'en faire fonction, c'est le verbe qui fait fonction et c'est de ce qui l'entoure que vous pouvez faire argument.

À vider ce verbe donc, j'en fait argument, c'est-à-dire quelque substance, ce n'est pas « *dire* » c'est « *un dire* ». Ce *dire*, celui que je reprends de mon séminaire de l'année dernière, s'exprime comme tout dire dans une proposition complète : « *il n'y a pas de rapport sexuel* ».

Ce que mon titre avance c'est qu'il n'y a pas d'ambiguïté, c'est qu'à sortir de là, vous n'énoncerez, vous ne direz, que *pire*. « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » se propose donc comme *vérité*.

Mais j'ai déjà dit de *la vérité* qu'elle ne peut que *se mi-dire*,
donc ce que je dis c'est qu'il s'agit somme toute *que l'autre moitié dise pire*.
S'il n'y avait pas *pire*, qu'est-ce que ça simplifierait les choses ! C'est le cas de le dire.

La question est : est-ce que ça ne les simplifie pas déjà, puisque si ce dont je suis parti c'est de ce que je peux faire
et que ce soit justement ce que je ne fasse pas, est-ce que ça ne suffit pas à les simplifier ?
Seulement voilà, il ne peut pas se faire que je ne puisse pas le faire ce *pire*. Exactement comme tout le monde.

Quand je dis qu'*il n'y a pas de rapport sexuel*, j'avance très précisément cette vérité chez l'être parlant
que le sexe n'y définit nul rapport.

Ce n'est pas que je nie la différence qu'il y a, dès le plus jeune âge, entre ce qu'on appelle une *petite fille* et un *petit garçon*.
C'est même de là que je pars.

Attrapez tout de suite, comme ça, que vous ne savez pas - quand je pars de là - de quoi je parle.
Je ne parle pas de la fameuse *petite différence* qui est celle pour laquelle, *à l'un des deux il paraîtra, quand il sera sexuellement mûr*,
il paraîtra tout à fait de l'ordre d'un bon mot, du mot d'esprit, de pousser : « *Hourra ! Hourra pour la petite différence !* »

Rien que ça soit drôle suffit à nous indiquer, dénote, fait référence, au rapport complexuel...
c'est-à-dire au fait tout inscrit dans l'expérience analytique, et qui est ce à quoi nous a mené
l'expérience de l'inconscient, sans lequel il n'y aurait pas de mot d'esprit
...au rapport complexuel avec cet organe, la petite différence, déjà détaché très tôt comme *organe*,
ce qui est déjà tout dire : *ὄργανον* [*organon*], *instrument*.

Est-ce qu'un animal a l'idée qu'il a des organes ?
Depuis quand a-t-on vu ça ?
Et pourquoi faire ?

Suffira-t-il d'énoncer :

« *Tout animal... »...*

c'est une façon de reprendre ce que j'ai énoncé récemment à propos de la supposition de la jouissance
dite sexuelle comme instrumentale chez l'animal, j'ai raconté ça ailleurs, ici je le dirai autrement

...« *Tout animal qui a des pinces ne se masturbe pas* ». [*Rires*]

C'est la différence entre l'homme et le homard ! [*Rires*]
Voilà, ça fait toujours son petit effet.

Moyennant quoi, vous échappe ce que cette phrase a d'historique.

Ce n'est pas du tout à cause de ce qu'elle affirme...

je ne dis rien de plus : elle affirme

...mais de la question qu'elle introduit au niveau de la logique.

Ça y est caché...

mais c'est la seule chose que vous n'y ayez pas vue

...c'est qu'elle contient le « *pas-tout* » qui est très précisément et très curieusement ce qu'élude la logique aristotélicienne
pour autant qu'elle a produit, qu'elle a produit et détaché *la fonction des prosdiorsismes...*

qui ne sont rien d'autre que ce que vous savez, à savoir l'usage de « *tout* », « *pas* », de « *quelques* »

...autour de quoi Aristote fait les premiers pas de *la logique formelle*.

Ces pas sont lourds de conséquences, c'est eux qui ont permis d'élaborer ce qu'on appelle la fonction des *quantificateurs*.
C'est avec le « *Tout* » que s'établit la place vide dont je parlais tout à l'heure.

Quelqu'un comme Frege ne manque pas quand il commente la fonction de *l'assertion*,

devant laquelle il place l'assertion en rapport à une fonction - vraie ou fausse - Φ de x ,

il lui faut, pour que x ait existence d'argument, ici placé dans ce petit creux, image de la place vide, qu'il y ait quelque
chose qui s'appelle « *tout x* » [$\forall x$], qui convienne à la fonction.

$\vdash \text{---} \text{---} \text{---} \Phi(x)$

L'introduction du « *Pas-Tout* » est ici essentielle :

- le « *Pas-Tout* » n'est pas cette universelle négative,
- le « *Pas-Tout* » ça n'est pas « *nul...* », ça n'est pas nommément : « *Nul animal qui ait des pinces se masturbe* »,
- c'est « *Non, pas tout animal qui a des pinces...* » est par là nécessité à ce qui suit.

Il y a *organe et organe*, comme il y a *fagot et fagot*, celui qui porte les coups et celui qui les reçoit.

Et ceci nous porte au cœur de notre problème, car vous voyez qu'à simplement en ébaucher le premier pas, nous glissons ainsi au centre...

sans avoir même eu le temps de nous retourner

...au centre de *quelque chose* où il y a bien une machine qui nous porte. C'est la machine que je démonte.

Mais - j'en fais la remarque à l'usage de certains - ce n'est pas pour démontrer que c'est une machine, encore bien moins pour qu'un discours soit pris pour une machine, comme le font certains justement à vouloir s'embrayer sur le mien, de discours. [référence à Deleuze et Guattari]

En quoi, ce qu'ils démontrent, c'est qu'ils n'embrayent pas sur *ce qui fait un discours, à savoir le Réel qui y passe*. Démontrer la machine n'est pas du tout la même chose que ce que nous venons de faire, c'est-à-dire d'aller sans plus de façons au *trou* du système, c'est-à-dire à l'endroit où le *Réel* passe par vous. Et comment qu'il passe, puisqu'il vous aplattit !

Naturellement moi j'aimerais, j'aimerais bien, j'aimerais beaucoup mieux, j'aimerais sauver votre canaillerie naturelle qui est bien ce qu'il y a de plus sympathique, mais qui hélas, « *hélas toujours recommençant* » comme dit l'autre [Sisyphé ?], en vient à se réduire à *la bêtise* par l'effet même de ce discours qui est celui que je démontre.

En quoi vous devez sentir, sur l'instant, qu'il y a au moins deux façons de le démontrer ce discours. Restant ouvert que la mienne de façon ça soit encore une troisième.

Il faut pas me forcer à *insister*, bien sûr, sur cette énergétique de la canaillerie et de la bêtise, auxquelles je ne fais jamais allusion que lointaine.

Du point de vue de l'énergétique, bien sûr ça ne tient pas. Elle est purement métaphorique.

Mais elle est de cette veine de *métaphore* dont l'être parlant subsiste, je veux dire qu'elle fait pour lui le pain et le levain.

Je vous ai donc demandé grâce, sur le point de *l'insistance*. C'est dans l'espoir que la théorie y supplée...

vous entendez l'accent du subjonctif, je l'ai isolé parce que, parce que ça en aurait pu être recouvert par l'accent interrogatif, pensez à tout ça, comme ça, au moment où ça passe, et spécialement pour ne pas manquer ce qui vient là, à savoir le rapport de l'inconscient à la vérité

...la bonne théorie, et c'est elle qui fraye la voie, la voie même ou l'inconscient en était réduit à insister.

Il n'aurait plus à le faire si la voie était bien frayée.

Mais ça ne veut pas dire que tout serait résolu pour ça, bien au contraire.

La théorie, puisqu'elle donnerait cette aise, devrait elle-même être légère, légère au point de ne pas avoir l'air d'y toucher, elle devrait avoir le naturel que jusqu'à ce jour n'ont que les erreurs. Pas toutes ! Une fois de plus : bien sûr !

Mais ça rend-il plus sûr qu'il y en ait certaines à soutenir ce naturel dont tant d'autres *font semblant*.

Voilà, j'avance que pour que celles-ci - les autres - puissent faire semblant, il faut que de ces erreurs, à soutenir le naturel, il y en ait au moins une, *homoinzune*. Reconnaissez ce que j'ai déjà écrit l'année dernière, avec une terminaison différente, très précisément à propos de *l'hystérique* et de l'« *homoinzun* » qu'elle exige.

Cette « *homoinzune* », le rôle, c'est évident, ne saurait en être mieux soutenu que par le naturel lui-même.

C'est en quoi je niais au départ... [lapsus]

C'est en quoi au contraire, c'est en quoi *je ne niais pas* au départ la différence qu'il y a, parfaitement notable et dès le premier âge, entre une petite fille et un petit garçon, et que cette différence qui s'impose comme native est bien en effet *naturelle*, c'est-à-dire répond à ceci :

que ce qu'il y a de *réel* dans le fait que dans l'espèce qui se dénomme elle-même...

comme ça fille de ses œuvres, en ça comme en beaucoup d'autres choses

...qui se dénomme « *homo sapiens* », les sexes paraissent se répartir en deux nombres à peu près égaux d'individus et qu'assez tôt - plus tôt qu'on ne l'attend - ces individus se distinguent.

Ils se distinguent, c'est certain.

Seulement...

je vous le fais remarquer en passant, ça ne fait pas partie d'une logique
...seulement ils ne se reconnaissent, ils ne se reconnaissent comme *êtres parlants* qu'à rejeter cette distinction
par toutes sortes d'identifications dont c'est la monnaie courante de la psychanalyse
que de s'apercevoir que c'est le ressort majeur des phases de chaque enfance.
Mais ça c'est une simple parenthèse.

L'important logiquement est ceci : c'est que *ce que je ne niais pas* - c'est justement là le glissement - *c'est qu'ils se distinguent*.
C'est un glissement, ce que je ne niais pas ce n'est justement pas cela :
ce que je ne niais pas c'est qu'*on* les distingue, ce n'est pas eux qui se distinguent.

C'est comme ça qu'on dit :

*« Ob ! le vrai petit bonhomme, comme on voit déjà qu'il est tout à fait différent d'une petite fille,
il est inquiet, enquêteur - hein ! - déjà en mal de gloriole ».*

Alors que la petite fille est loin de lui ressembler. Elle ne pense déjà qu'à jouer de cette sorte d'éventail
qui consiste à se fourrer sa figure dans un trou et à refuser de dire bonjour.

Seulement voilà, on ne s'émerveille de ça que parce que c'est comme ça, c'est-à-dire exactement comme ça sera plus tard,
soit conforme aux types d'homme et de femme tels qu'ils vont se constituer de tout autre chose,
à savoir de la conséquence du *prix* qu'aura pris dans la suite *la petite différence*.

Inutile d'ajouter que « *la petite différence, hurra !* » était déjà là pour les parents depuis une paye
et qu'elle a déjà pu avoir des effets sur la façon dont a été traité « *petit bonhomme* » et « *petite bonne femme* ».
C'est pas sûr, c'est pas toujours comme ça.

Mais il n'y a pas besoin de ça pour que *le jugement de reconnaissance* des adultes circonvoisins repose donc sur une erreur,
celle qui consiste à les reconnaître, sans doute de ce dont ils se distinguent, mais à ne les reconnaître
qu'en fonction des critères formés sous la dépendance du langage, si tant est que comme je l'avance,
c'est bien de ce que l'être soit parlant qu'il y a complexe de castration.
Je rajoute ça pour insister, pour que vous compreniez bien ce que je veux dire.

Donc, c'est en ça que *l'homoinzune d'erreur*, rend consistant le naturel d'ailleurs incontestable de cette vocation prématurée,
si je puis dire, que chacun éprouve pour son sexe.

Il faut d'ailleurs ajouter, bien sûr, que dans le cas où cette vocation n'est pas patente, ça n'ébranle pas l'erreur puisque,
elle peut se compléter avec aisance de s'attribuer à la nature comme telle, ceci, bien sûr, non moins naturellement.

Quand ça ne colle pas, on dit « *c'est un garçon manqué* » n'est-ce pas ? Et dans ce cas là, le *manqué* a toute facilité pour être
considéré comme réussite dans la mesure où rien n'empêche qu'on lui impute, à ce manque, un supplément de féminité.
La femme, la vraie, *la petite bonne femme*, se cache derrière ce manque même, c'est un raffinement tout à fait
d'ailleurs pleinement conforme à ce que nous enseigne l'inconscient, de ne réussir jamais mieux qu'à rater.

Dans ces conditions, pour accéder à l'autre sexe il faut *réellement* payer le prix, justement celui de la petite différence,
qui passe trompeusement au *réel* par l'intermédiaire de *l'organe*, justement à ce qu'il cesse d'être pris pour tel,
et du même coup révèle ce que veut dire d'être organe :
un organe n'est instrument que par le truchement de ceci dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un *signifiant*.

Eh bien, c'est en tant que *signifiant* que le transexualiste n'en veut plus et pas en tant qu'organe.
En quoi il pâtit d'une erreur, qui est l'erreur justement commune.

Sa passion, au transexualiste, est là folie de vouloir se libérer de cette erreur, l'erreur commune qui ne voit pas que :

- *le signifiant c'est la jouissance,*
- *et que le phallus n'en est que le signifié.*

Le transexualiste ne veut plus être *signifié phallus* par le discours sexuel, qui - je l'énonce - est *impossible*.
Il n'a qu'un tort, c'est de vouloir le forcer le discours sexuel...
qui en tant qu'*impossible* est le passage du *réel*
...à vouloir le forcer par la chirurgie.

Voilà, c'est la même chose que ce que j'ai énoncé dans *un certain programme pour un certain* « Congrès sur la sexualité féminine ».
Seule, disais-je...

pour ceux qui savent lire, bien sûr
...seule disais-je, l'homosexuelle - à écrire là au féminin - soutient *le discours sexuel* en toute sécurité.

Ce pourquoi j'invoquais le témoignage des *Précieuses*...

qui vous le savez, restent pour moi un modèle
...les *Précieuses* qui si je puis dire, définissent si admirablement *l'Ecce Homo*...
permettez-moi d'arrêter là le mot : « *l'excès au mot* »
...*l'Ecce homo* de l'amour, parce que - elles - elles ne risquent pas de prendre le phallus pour un *signifiant*.

« Φ donc ! » signiΦ donc : ce n'est qu'à briser le signifiant dans sa lettre qu'on en vient à bout au dernier terme.

Il est fâcheux pourtant que cela ampute pour elle, l'homosexuelle, *le discours psychanalytique*, car ce discours, c'est un fait, les remet, les très chères, dans un aveuglement total sur ce qu'il en est de la jouissance féminine.

Contrairement à ce qu'on peut lire dans un célèbre drame d'Apollinaire¹, celui qui introduit le mot « *surréaliste* »,
Thérèse revient à Tirésias...

je viens de parler d'aveuglement, n'oubliez pas
...non en lâchant, mais en récupérant les deux oiseaux dits « *sa faiblesse* » ...
je cite Apollinaire pour ceux qui ne l'auraient pas lu
...soit les petits et gros ballons qui, sur le théâtre, les représentent et qui sont peut-être...
je dis « *peut-être* » parce que je ne veux pas détourner votre attention, je me contente d'un « *peut-être* »
...qui sont peut-être *ce grâce à quoi la femme ne sait jouir que dans une absence*.

L'homosexuelle n'est pas du tout absente dans ce qu'il lui reste de jouissance. Je le répète, cela lui rend aisé
le discours de l'amour, mais il est clair que ça l'exclut du *discours psychanalytique* qu'elle ne peut guère que balbutier.

Alors essayons d'avancer. Vu l'heure je ne pourrai qu'indiquer rapidement ceci : que pour ce qu'il en est
de tout ce qui se pose comme ce rapport sexuel, l'incitant, l'instituant, par une sorte de fiction qui s'appelle le mariage,
la règle serait bonne que le psychanalyste se dise, sur ce point : « *qu'ils se débrouillent comme ils pourront* ».

C'est ça qu'il suit dans la pratique. Il ne le dit pas, ni même ne se le dit par une sorte de fausse honte,
car il se croit en devoir de pallier à tous les drames. C'est un héritage de pure superstition : *il fait le médecin*.
Jamais le médecin ne s'était mêlé d'assurer le bonheur conjugal et, comme le psychanalyste ne s'est pas encore aperçu
qu'il n'y a pas de rapport sexuel, naturellement le rôle de « *Providence des ménages* » le hante.

Tout ça, n'est-ce pas...

la fausse honte, la superstition et l'incapacité de formuler une règle précise sur ce point,
celle que je viens d'énoncer là : « *qu'ils se débrouillent* »
...relève de la méconnaissance de ceci que son expérience lui répète,
mais je pourrais même dire lui serine : *qu'il n'y a pas de rapport sexuel*.

Il faut dire que l'étymologie de « *seriner* » nous conduit tout droit à *sirène*.

C'est textuel, c'est dans *le dictionnaire étymologique* ², c'est pas moi qui me livre ici tout d'un coup à un chant analogue.

C'est sans doute pour ça que le psychanalyste - comme Ulysse le fait en telle conjoncture - reste attaché à un mât.
Oui, naturellement pour que ça dure, ce qu'il entend comme le chant des sirènes, c'est-à-dire en restant enchanté,
c'est-à-dire en l'entendant tout de travers.

Eh bien le mât...

ce fameux *mât* dans lequel naturellement vous ne pouvez pas ne pas reconnaître *le phallus*,
c'est-à-dire le signifié majeur, global
...eh bien, *il y reste attaché* et ça arrange tout le monde.

Ça n'arrange quand même tout le monde qu'en ceci : que ça n'a aucune conséquence fâcheuse, puisque c'est fait pour ça,
pour le navire psychanalytique lui-même, c'est-à-dire pour tous ceux qui sont dans le même bateau.

Il n'en reste pas moins qu'il l'entend de travers ce *serinage* de l'expérience, et que c'est pour ça que jusqu'à maintenant,
ça reste un domaine privé, « *un domaine privé* » : j'entends pour ceux qui sont sur le même bateau.

1 Guillaume Apollinaire : « *Les mammelles de Tirésias* » in « *L'enchanteur pourrissant* », Poésie Gallimard, 1972.

2 Oscar Bloch et Walther Von Wartburg : *Dictionnaire étymologique de la langue française*, PUF, 7^{ème} éd. 1986 : serin p. 587.

Ce qui se passe sur ce bateau, où il y a aussi des êtres des deux sexes, est pourtant remarquable : ce qu'il arrive que j'en entende par la bouche de gens qui parfois viennent me visiter, de ces bateaux... moi qui suis - mon Dieu - sur un autre, que ne régissent pas les mêmes règles ...serait pourtant assez exemplaire si la façon dont j'en ai vent n'était pas si particulière.

À étudier ce qu'il ressort d'un mode de méconnaissance de ce qui fait *le discours psychanalytique*, à savoir les conséquences que ça en a sur ce que j'appellerai « le style » de ce qui se rapporte à « la liaison ». Puisque enfin *l'absence du rapport sexuel* est très manifestement ce qui n'empêche pas - bien loin de là - « la liaison », mais ce qui lui donne ses conditions.

Ceci permettrait peut-être d'entrevoir ce qui pourrait résulter du fait que *le discours psychanalytique* reste logé sur ces *bateaux* où actuellement il vogue et dont quelque chose laisse craindre qu'il reste le privilège. Il se pourrait que quelque chose de ce style vienne à dominer le registre des *liaisons* dans ce qu'on appelle improprement « *le vaste champ du monde* », et à la vérité ça n'est pas rassurant.

Ça serait sûrement encore plus fâcheux que l'état présent qui est tel que c'est à cette méconnaissance que je viens de pointer, que c'est d'elle que ressortit ce qui après tout n'est pas injustifié, à savoir ce qu'on voit souvent à *l'entrée de la psychanalyse* : les craintes manifestées, ma foi, par les sujets... qui ne savent que c'est en somme d'en croire le silence psychanalytique institutionnalisé sur le point de ce qu'« *il n'y a pas de rapport sexuel* » ...qui évoque chez ces sujets, ces craintes, à savoir - mon Dieu - de tout ce qui peut rétrécir, affecter les *relations intéressantes*, les actes passionnants, voire les perturbations créatrices que nécessite cette absence de rapport.

Je voudrais donc avant de vous quitter amorcer ici quelque chose. Puisqu'il s'agit d'une exploration de ce que j'ai appelé « *une nouvelle logique* », celle qui est à construire de ce qui se passe, de ceci à poser en premier : qu'en aucun cas rien de ce qui se passe, du fait de l'instance du langage, ne peut déboucher sur la formulation d'aucune façon satisfaisante du *rapport*.

Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose à prendre de ce qui...
dans l'exploration logique, c'est-à-dire dans le questionnement
...de ce qui, au langage, non pas seulement impose limite dans son appréhension du *Réel*,
mais démontre dans la structure même de cet effort de l'approcher...
c'est-à-dire de repérer dans son propre maniement
...ce qu'il peut y avoir de *Réel* à avoir déterminé *le langage* ?

Est-ce qu'il n'est pas convenable, probable, propre à être induit, que si c'est au point d'une certaine faille du réel...
à proprement parler indicible, puisque ça serait elle qui déterminerait *tout discours*
...que gît, que gisent *les lignes de ces champs* qui sont celles que nous découvrons dans l'expérience psychanalytique ?

Est-ce que tout ce que la logique a dessiné, à rapporter le langage à ce qui est posé de réel,
ne nous permettrait pas de repérer dans certaines lignes à inventer...
et c'est là l'effort théorique que je désigne de cette *aisance* qui trouverait *une insistance*
...est-ce qu'il n'est possible ici de trouver orientation ?

Je ne ferai, avant de vous quitter, aujourd'hui que pointer qu'il y a 3 registres...
à proprement parler déjà émergés de l'élaboration logique
...3 registres autour desquels tournera cette année mon effort de développer ce qu'il en est des conséquences de ceci,
posé comme premier : *qu'il n'y a pas de rapport sexuel*.

Premièrement, ce que vous avez vu déjà dans mon discours pointer : *les prosdiorismes*.
Je n'ai aujourd'hui, au cours de ce premier abord, rencontré que l'énoncé du « *pas-tous* ».

Celui-là, déjà l'année dernière j'ai cru vous l'isoler - très précisément : $\sqrt{X} \Phi X$ - auprès de la fonction elle-même que je laisse ici totalement énigmatique, de la fonction, non pas du rapport sexuel, mais de la fonction qui proprement en rend l'accès *impossible*.

C'est celle-là, à définir en somme, à définir cette année, imaginez-la : *jouissance*.
Pourquoi ne serait-il pas possible d'écrire une fonction de *la jouissance* ?

C'est à l'épreuve que nous en verrons la soutenabilité, si je puis dire, ou non.

La fonction du « *pas-tous* », déjà l'année dernière je n'ai pu avancer...
et certainement d'un point beaucoup plus proche quant à ce dont il s'agissait,
je ne fais aujourd'hui qu'aborder notre terrain
...je l'ai l'année dernière avancée d'une barre négative [∇X], mise au-dessus du terme qui dans la théorie des quanteurs,
désigne l'équivalent...
c'en est seulement l'équivalent, je dirai même plus :
la purification au regard de l'usage naïf fait dans Aristote
...du *prosdiorisme* « *tout* » [∇X]. L'important, c'est que j'ai aujourd'hui avancé devant vous la fonction du « *pas-tout* ».

Chacun sait qu'à propos de ce qu'il en est de la proposition dite, dans Aristote, « *particulière* »,
ce qui en surgit, si je puis dire naïvement, c'est : « *il existe quelque chose* » qui y répondrait.

Quand vous employez « *quelque* », en effet ça semble aller de soi. Ça semble aller de soi et ça va pas de soi.
Parce qu'il est tout à fait clair qu'il ne suffit pas de nier le « *pas tout* » pour que de chacun des deux morceaux,
si je puis m'exprimer ainsi, l'existence soit affirmée. Bien sûr, si l'existence est affirmée, le « *pas-tout* » se produit.

C'est autour de cet « *il existe* » que doit porter notre avancée.
Depuis si longtemps là-dessus les ambiguïtés se perpétuent, qu'on est arrivé
- à confondre l'*essence* et l'*existence*,
- et d'une façon encore plus étonnante, à croire que c'est *plus* d'exister que d'être.

C'est peut-être justement qu'« *il existe* » assurément des hommes et des femmes...
et pour tout dire qui ne font rien de plus que d'exister
...qu'est tout le problème.

Parce qu'après tout, dans l'usage correct qui est à faire à partir du moment où la logique se permet de décoller un peu du réel...
seule façon à vrai dire qu'elle ait par rapport à lui de pouvoir se repérer
...c'est à partir du moment où elle ne s'assure que de cette part du réel où il y ait possible une vérité...
c'est-à-dire une mathématique,
...c'est à partir de ce moment qu'on voit bien que ce que désigne un « *Il existe* » quelconque, ce n'est rien d'autre,
par exemple, qu'un nombre à satisfaire une équation.

Je ne tranche pas de savoir si *le nombre* est à considérer ou non comme du réel.
Pour ne pas vous laisser dans l'ambiguïté, je peux vous dire que je tranche : *que le nombre fait partie du réel*.
Mais c'est ce réel privilégié à propos de quoi le maniement de la vérité fait progresser la logique.

Quoi qu'il en soit, le mode d'existence d'un nombre n'est pas à proprement parler
ce qui peut pour nous assurer ce qu'il en est de l'*existence* chaque fois que le *prosdiorisme* « *quelque* » est avancé.

Il y a un deuxième plan sur lequel ce que je ne fais ici qu'épingler comme repère...
du champ dans lequel nous aurons à nous avancer
...d'une logique qui nous serait propice, c'est celui de *la modalité*.

La modalité, comme chacun sait aussi, à ouvrir Aristote, c'est ce qu'il en est du *possible*, de ce qui se peut.
Je ne ferai ici qu'en indiquer aussi l'entrée, le frontispice. Aristote joue des quatre catégories :
- de l'*impossible* qu'il oppose au *possible*,
- du *nécessaire* qu'il oppose au *contingent*.

Nous verrons qu'il n'est rien de tenable dans ces oppositions, et aujourd'hui je vous pointe simplement
ce qu'il en est d'une formulation du *nécessaire* qui est proprement ceci : « *ne pas pouvoir ne pas* ».
« *Ne pas pouvoir ne pas* », c'est là proprement ce qui, pour nous, définit la nécessité.

Ça va où ?
- De l'*impossible* : « *ne pas pouvoir* »,
- à « *pouvoir ne pas* » : est-ce le *possible* ou le *contingent* ?

Mais ce qu'il y a de certain c'est que si vous voulez faire la route contraire, ce que vous trouvez c'est *pouvoir ne pas pouvoir*,
c'est-à-dire que ça conjoint l'improbable, le caduc, de ceci qui peut arriver, à savoir :

- non pas cet *impossible* auquel on retournerait en bouclant la boucle,
- mais tout simplement l'*impuissance*.

Ceci simplement pour indiquer, en frontispice, le deuxième champ des questions à ouvrir.

Le troisième terme c'est la négation.

Est-ce que déjà il ne vous semble pas, bien que ce que j'ai ici écrit de ce qui le complète dans les formules l'année dernière déjà notées au tableau : $\exists X \Phi X$, c'est à savoir qu'il y a 2 formes tout à fait différentes de négation possibles, pressenties déjà par les grammairiens. Mais à la vérité, comme c'était dans une grammaire qui prétendait aller « des mots à la pensée »³, c'est tout dire : l'embarquement dans la sémantique, c'est le naufrage assuré !

La distinction pourtant faite de *la forclusion* et de *la discordance* est à rappeler à l'entrée de ce que nous ferons cette année. Encore faut-il que je précise...

et ce sera l'objet des entretiens qui suivront,
de donner à chacun de ces chapitres le développement qui convient

...*la forclusion* ne saurait, comme le disent Damourette et Pichon, être liée en soi-même

- au « *pas* »,
- au « *point* »,
- au « *goutte* »,
- au « *mie* »,
- ou à quelques-uns des autres de ces accessoires qui paraissent le supporter dans le français.

Néanmoins il est à remarquer que ce qui va contre c'est notre précisément « *pas tous* » : notre « *pas tous* » c'est *la discordance*.

Mais qu'est-ce que c'est que *la forclusion* ?

Assurément, elle est à placer dans un registre différent de celui de *la discordance*.

Elle est à placer au point où nous avons écrit le terme dit de « *la fonction* ».

Ici se formule l'importance du *dire* : il n'est de forclusion que du *dire*.

Que de ce quelque chose qui existe, l'existence étant déjà promue à ce qu'assurément il nous faut lui donner de *statut* : que quelque chose puisse être *dit ou non*, c'est de cela qu'il s'agit dans *la forclusion*.

Et de ce que *quelque chose n'en puisse être dit*, assurément, il ne saurait être conclu qu'une question *sur le réel*.

Pour l'instant la fonction ΦX , telle que je l'ai écrite, ne veut dire que ceci : que pour tout ce qu'il en est de *l'être parlant*, *le rapport sexuel fait question*. C'est bien là toute notre expérience, je veux dire le minimum que nous puissions en tirer.

Qu'à cette question, comme à toute question...

il n'y aurait pas de question s'il n'y avait de réponse

...que les modes sous lesquels cette question se pose, c'est-à-dire les réponses ce soit précisément ce qu'il s'agit d'écrire dans *cette fonction*, c'est là ce qui va nous permettre sans aucun doute de faire jonction entre ce qui s'est élaboré de *la logique*, et ce qui peut, sur le principe...

considéré comme *effet du réel*

...sur le principe qu'*il n'est pas possible d'écrire le rapport sexuel*, sur ce principe même de fonder ce qu'il en est de *la fonction*, de *la fonction* qui règle tout ce qu'il en est de notre expérience, en ceci : qu'à faire question, le rapport sexuel...

qui n'est pas, en ce sens qu'on ne peut l'écrire

...ce *rapport sexuel* détermine tout ce qui s'élabore d'un *discours* dont la nature est d'être *un discours rompu*.

³ Jacques Damourette et Édouard Pichon : « *Des mots à la pensée, Essai de grammaire de la langue française* », 1911-1946, Vrin 2001.

On m'a donné ce matin, on m'a apporté ce matin, on m'a fait cadeau ce matin, de ça : d'un petit stylo.
Si vous saviez ce que c'est difficile pour moi de trouver un stylo qui me plaise,
eh bien, vous sentiriez combien ça m'a fait plaisir, et la personne qui me l'a apporté, qui est peut-être là, je la remercie.

C'est une personne qui m'admire, comme on dit !
Moi, je m'en fous qu'on m'admire. *[Rires]*
Ce que j'aime, c'est qu'on me traite bien !
Seulement, même parmi celles-là, ça arrive rarement.

Bon, quoi qu'il en soit, je m'en suis tout de suite servi pour écrire et c'est de là que partent mes réflexions.
C'est un fait que, au moins pour moi, c'est quand j'écris que je trouve quelque chose.
Ça veut pas dire que si j'écrivais pas, je trouverais rien, mais enfin je m'en apercevrais peut-être pas.

En fin de compte, l'idée que je me fais de cette fonction de *l'écrit*...
qui comme ça, grâce à quelques petits malins, est à l'ordre du jour et sur quoi enfin
je n'ai peut-être pas trop voulu prendre parti, mais on me force la main. Pourquoi pas ?
...l'idée que je m'en fais en somme...
et c'est ça qui peut-être dans certains cas a prêté à confusion
...je vais le dire comme ça, tout cru, tout massif, parce que aujourd'hui justement je me suis dit
que *l'écrit* ça peut être très utile pour que je trouve quelque chose.

Mais écrire quelque chose pour m'épargner ici, disons la fatigue ou le risque, ou bien d'autres choses encore
que je veux vous parler, ça ne donne pas finalement de très bons résultats.
Il vaut mieux que je n'aie rien à vous lire.

D'ailleurs, ce n'est pas la même sorte d'écrit
- qui est l'écrit où je fais quelques trouvailles de temps en temps,
- ou l'écrit où je peux préparer ce que j'ai à dire ici.

Puis alors il y a aussi l'écrit pour l'impression, qui est encore tout à fait autre chose, qui n'a aucun rapport,
ou plus exactement dont il serait fâcheux de croire que ce que je peux avoir écrit une fois pour vous parler,
ça constitue un écrit tout à fait recevable et que je recueillerais.

Donc je me risque à dire quelque chose comme ça, qui saute le pas.
L'idée que je me fais de l'écrit, pour le situer, pour partir de là, on pourrait discuter après, bon enfin disons-le :
c'est le retour du refoulé.

Je veux dire que c'est sous cette forme...
et c'est ça qui peut-être a pu prêter à confusion dans certains de mes *Écrits* précisément
...c'est que si j'ai pu parfois paraître prêter à ce qu'on croie que j'identifie *le signifiant et la lettre*, c'est justement parce que
- c'est en tant que *lettre* qu'il me touche le plus, moi comme analyste,
- c'est en tant que *lettre* que le plus souvent je le vois revenir le signifiant, le signifiant refoulé.

Alors que je l'image dans « *L'instance de la Lettre...* », enfin avec une lettre, ce signifiant,
et d'ailleurs je dois dire que c'est d'autant plus légitime que tout le monde fait comme ça,
la 1^{ère} fois qu'on entre à proprement parler dans la logique...
il s'agit d'Aristote et des « *Analytiques* »
...ben on se sert de la lettre aussi, pas tout à fait de la même façon que celle dont la lettre revient à la place
du signifiant qui fait retour. Elle vient là pour marquer *une place, la place* d'un signifiant qui, lui, est un signifiant qui traîne,
qui peut tout au moins traîner partout.

Bon. Mais on voit que la *lettre*, elle est faite en quelque sorte pour ça,
et on s'aperçoit qu'elle est d'autant plus faite pour ça que c'est comme ça qu'elle se manifeste d'abord.

Je sais pas si vous vous rendez bien compte, mais enfin j'espère que vous y penserez, parce que ça suppose quand même
quelque chose qui n'est pas dit dans ce que j'avance. Il faut qu'il y ait une espèce de transmutation qui s'opère
du signifiant à la *lettre* - quand le signifiant n'est pas là, est à la dérive n'est-ce pas, a foutu le camp - dont il faudrait
se demander comment ça peut se produire.

Mais ce n'est pas là que j'ai l'intention de m'engager aujourd'hui. J'irai peut-être un autre jour. Oui !
Tout de même on ne peut pas faire que, sur le sujet de cette *lettre*, on n'ait affaire dans *un champ* qui s'appelle *mathématique*, à un endroit où on ne peut pas écrire n'importe quoi. Bien sûr ce n'est pas...
Je ne vais pas non plus m'engager là-dedans.

Je vous fais simplement remarquer que c'est en ça que ce domaine se distingue,
et c'est même probablement ça qui constitue ce à quoi je n'ai pas encore fait allusion ici, c'est-à-dire ici au séminaire,
mais enfin que j'ai amené dans quelques propos où sans doute certains de ceux qui sont ici ont assisté,
à savoir à Sainte-Anne, quand je posais la question de ce qu'on pourrait appeler *un mathème*,
en posant déjà que c'est le point pivot de tout enseignement, autrement dit qu'il n'y a d'enseignement que mathématique,
le reste est plaisanterie.

Ça tient bien sûr à un autre statut de *l'écrit* que celui que j'ai donné d'abord.
Et la jonction enfin, en cours de cette année de ce que j'ai à vous dire, c'est ce que j'essaierai de faire.

En attendant, ma difficulté...
celle en somme où malgré tout je tiens,
je ne sais pas si ça vient de moi ou si c'est pas plutôt par votre concours
...ma difficulté c'est que *mon mathème* à moi, vu *le champ du discours* que j'ai à établir, eh ben il confine toujours à *la connerie*.

Ça va de soi avec ce que je vous ai dit, puisqu'en somme ce dont il s'agit c'est *que le rapport sexuel : il n'y en a pas*.
Il faudrait l'écrire *h.i-h.a.n* et *appât*, avec deux p, un accent circonflexe et un t à la fin : « *hi-han appât* ».

Il ne faut pas confondre naturellement : *des relations sexuelles* il n'y a que ça, mais *des rencontres sexuelles* c'est toujours raté,
même et surtout quand c'est un acte. Bon, enfin passons... [Rires]

C'est ça qui m'a tout de même attiré une remarque comme ça. J'aimerais, pendant qu'il en est encore temps que...
parce qu'on aura à le voir, on aura tout au moins à voir des choses autour,
c'est une très bonne introduction, c'est quelque chose d'essentiel, et c'est la « *Métaphysique* » d'Aristote
...je voudrais vraiment que vous l'ayez lu, pour faire enfin que quand j'y viendrai, je sais pas, au début du mois de mars,
pour y voir le rapport avec notre affaire à nous, il faudrait que vous ayez bien lu ça.

Naturellement c'est pas de ça que je vous parlerai. C'est pas que je n'admire pas *la connerie*, je dirai plus : je me prosterne.
Vous, vous ne vous prosternez pas, vous êtes des électeurs conscients et organisés, vous votez pas pour des cons,
c'est ce qui vous perd ! [Rires] Un heureux système politique devrait permettre à la connerie d'avoir sa place et d'ailleurs
les choses ne vont bien que quand c'est *la connerie* qui domine. Ceci dit, ce n'est pas une raison pour se prosterner.

Donc, le texte que je prendrai, c'est quelque chose qui est un exploit, et un exploit comme il y en a beaucoup qui sont,
si je puis dire *inexploités* : c'est le « *Parménide* » de Platon qui nous rendra service. Mais pour bien le comprendre,
pour comprendre enfin le relief qu'il y a à ce texte pas con, il faut avoir lu la « *Métaphysique* » d'Aristote.

Et enfin j'espère, j'espère parce que quand je conseille qu'on lise la *Critique de la raison pure* comme un roman [lapses]
...*de la raison pratique*, c'est quelque chose de plein d'humour, je ne sais pas si personne, enfin, a jamais suivi ce conseil
et a réussi à le lire comme moi.

On m'en a pas fait part, c'est quelque part dans le « *Kant avec Sade* » dont je sais jamais si personne l'a lu.
Alors je vais faire pareil, je vais vous dire : lisez la « *Métaphysique* » d'Aristote, et j'espère que, comme moi,
vous sentirez que c'est vachement con. [Rires]

Enfin je ne voudrais pas m'étendre longtemps là-dessus, c'est comme ça des petites remarques latérales bien sûr,
qui me viennent, ça ne peut que frapper tout le monde quand on le lit, quand on lit le texte bien sûr.
Il s'agit pas de la « *Métaphysique* » d'Aristote comme ça dans son essence, dans le signifié,
dans tout ce qu'on vous a expliqué à partir de ce magnifique texte, c'est-à-dire tout ce qui a fait la métaphysique
pour cette partie du monde où nous sommes, car tout est sorti de là, c'est absolument fabuleux.

On parle de « *la fin de la métaphysique* », au nom de quoi ? Tant qu'il y aura ce bouquin, on pourra toujours en faire !
Ce bouquin, c'est un bouquin - c'est très différent de *la métaphysique* - c'est un bouquin *écrit* dont je parlais tout à l'heure.
On lui a donné *un sens* qu'on appelle *la métaphysique*, mais il faut quand même distinguer *le sens et le bouquin*.

Naturellement une fois qu'on lui a donné tout ce sens, c'est pas facile de retrouver le bouquin.

Si vous le retrouvez vraiment vous verrez ce que tout de même des gens, qui ont une discipline...
 et qui existe, et qui s'appelle la méthode,
 la méthode historique, critique, exégétique, tout ce que vous voudrez
 ...qui sont capables de lire le texte avec évidemment une certaine façon de se barrer du sens,
 et quand on regarde le texte, eh bien évidemment il vous vient des doutes.

Je dirai que, comme bien entendu parce que cet obstacle de tout ce qu'on en a compris, ça ne peut exister qu'au niveau universitaire et que l'Université n'existe pas depuis toujours, enfin dans l'Antiquité 3 ou 4 siècles après Aristote, on a commencé à émettre des doutes, naturellement les plus sérieux sur ce texte, parce qu'on savait encore lire, on a émis des doutes, on a dit de ça que c'est des séries de « notes » ou bien que c'est un élève qui a fait ça, qui a rassemblé des trucs.

Je dois dire que je ne suis pas convaincu du tout.

C'est peut-être parce que je viens de lire un bouquin d'un nommé Michelet...

pas le nôtre, pas notre poète, quand je dis « notre poète », je veux dire par là que je le place très haut le nôtre...c'est un type comme ça qui était à l'Université de Berlin, qui s'appelait Michelet lui aussi, qui a fait un livre sur la « *Métaphysique* » d'Aristote ⁴, précisément là-dessus.

Parce que la méthode historique qui florissait alors l'avait un peu taquiné avec les doutes émis, non sans fondement puisque ils remontent à la plus haute Antiquité.

Je dois dire que Michelet n'est pas de cet avis et moi non plus.

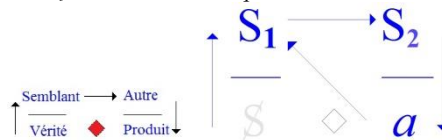
Parce que vraiment, comment dirais-je, *la connerie fait preuve* pour ce qui est de l'authenticité.

Ce qui domine c'est l'authenticité si je puis dire, de la connerie.

Peut-être que ce terme « *authentique* » qui est toujours un petit peu compliqué chez nous, comme ça, avec des résonances étymologiques grecques, il y a des langues où il est mieux représenté, c'est « *echt* », je sais pas comment avec ça on fait un nom, ça doit être l'*Echtheit* ou quelque chose comme ça, qu'importe. Il y a tout de même rien d'authentique que la connerie.

Alors cette authenticité, c'est peut-être pas l'authenticité d'Aristote, mais la *Métaphysique* - je parle du texte - c'est authentique, ça ne peut pas être fait de pièces ou de morceaux, c'est toujours à la hauteur de ce qu'il faut bien maintenant que j'appelle, que je justifie de l'appeler : *la connerie*.

La connerie c'est ça, c'est ce dans quoi on entre quand on pose les questions à un certain niveau, qui est celui-là précisément, déterminé par le fait du langage $[S_1 \rightarrow S_2]$, quand on approche de sa fonction essentielle qui est de remplir tout ce que laisse de béant qu'il ne puisse y avoir de rapport sexuel, ce qui veut dire qu'aucun écrit ne puisse en rendre compte en quelque sorte d'une façon satisfaisante, qui soit écrit en tant que produit du langage $[S_1 \rightarrow S_2 \vdash a]$.



Parce que, bien entendu, depuis que nous avons vu les gamètes, nous pouvons écrire au tableau :

« *homme = porteur de spermatozoïdes* ». Ce qui serait une définition un peu drôle parce qu'il n'y a pas que lui qui en porte, il y a des tas d'animaux ! De ces spermatozoïdes-là, *des spermatozoïdes* d'hommes alors, commençons à parler de biologie !

Pourquoi les spermatozoïdes d'hommes sont-ils justement ceux que porte l'homme ?

Parce que, comme c'est des spermatozoïdes d'homme qui font l'homme, nous sommes dans un cercle qui tourne là !

Mais qu'importe, on peut écrire ça.

Seulement ça n'a aucun rapport avec quoi que ce soit qui puisse s'écrire, si je puis dire, de sensé, c'est-à-dire qui ait un rapport *au réel*. Ce n'est pas parce que c'est biologique que c'est plus *réel* : c'est le fruit de la science qui s'appelle *biologique*.

⁴ Carl Ludwig Michelet : « *Examen Critique de l'Ouvrage d'Aristote Intitulé Métaphysique* », Vrin, 2002.

Le *réel* c'est autre chose :

- Le *réel* c'est ce qui commande toute la fonction de la signification.
- Le *réel* c'est ce que vous rencontrez justement : de ne pouvoir, en mathématique, pas écrire n'importe quoi.
- Le *réel* c'est ce qui intéresse ceci : que dans ce qui est notre fonction la plus commune vous baignez dans la signification.

Eh bien vous ne pouvez les attraper tous en même temps les signifiants, hein ! C'est interdit par leur structure même : quand vous en avez certains, un paquet, vous n'avez plus les autres, ils sont refoulés.

Ça ne veut pas dire que vous les *dites* pas quand même : justement, vous les *dites* « *inter* », ils sont *inter-dits*.

Ça vous empêche pas de *les dire*, mais vous les *dites censurés* :

- ou bien tout ce qu'est la psychanalyse n'a aucun sens, est à foutre au panier,
- ou bien ce que je vous dis là doit être votre vérité première.

Alors c'est ça dont il va s'agir cette année : du fait qu'en se plaçant à un certain niveau...

Aristote ou pas, mais en tout cas le texte est là authentique

...quand on se place à un certain niveau, ça va pas tout seul.

C'est passionnant de voir quelqu'un d'aussi aigu, d'aussi savant, d'aussi alerte, d'aussi lucide,

se mettre à patauger là de cette façon. Parce que quoi ? Parce qu'il s'interroge sur *le principe*.

Naturellement il n'a pas la moindre idée que le principe c'est ça, c'est *qu'il n'y a pas de rapport sexuel*.

Il n'en a pas idée, mais on voit que c'est uniquement à ce niveau-là qu'il se pose toutes les questions.

Et alors ce qu'il lui sort comme vol d'oiseau à sortir du chapeau où simplement il a mis une question

dont il ne connaît pas la nature : vous comprenez, c'est comme le prestidigitateur qui croit avoir mis...

enfin, il faut bien qu'on l'introduise *le lapin*, naturellement, qui doit sortir

...et puis après il en sort *un rhinocéros* ! c'est tout à fait comme ça pour Aristote.

Car où est le principe ?

Si c'est *le genre*, mais alors si c'est *le genre* il devient enragé parce que : est-ce que c'est *le genre général* ou *le genre le plus spécifié* ?

- Il est évident que *le plus général* est le plus essentiel,
- mais que tout de même *le plus spécifié*, c'est bien ce qui donne ce qu'il y a d'unique en chacun.

Alors, sans même se rendre compte...

Dieu merci, parce que grâce à ça il ne les confond pas

...parce que cette *histoire d'essentialité* et cette *histoire d'unicité*, c'est la même chose ou plus exactement

c'est homonyme à ce qu'il interroge - Dieu merci, il ne les confond pas - c'est pas de là qu'il les fait sortir.

Il se dit :

- est-ce que le principe c'est l'*Un* ?
- ou bien est-ce que le principe c'est l'*Être* ?

Alors à ce moment-là, ça s'embrouille vachement !

Comme il faut à tout prix que ce l'*Un* soit, et que l'*Être* soit *Un*, là nous perdons les pédales. Car justement, le moyen de ne pas déconner, c'est de les séparer sévèrement, c'est ce que nous essaierons de faire par la suite. Assez pour Aristote.

Je vous ai annoncé...

j'ai déjà franchi le pas l'année dernière

...que ce *non-rapport*, si je puis m'exprimer ainsi, il faut *l'écrire, il faut l'écrire à tout prix*,

je veux dire écrire *l'autre rapport*, celui qui fait bouchon à la possibilité d'écrire celui-ci.

Et *déjà l'année dernière*, j'ai mis sur le tableau *quelques choses* dont après tout je ne trouve pas mauvais de les poser d'abord.

Naturellement, il y a là quelque chose d'arbitraire. Je ne vais pas m'excuser en me mettant à l'abri des mathématiciens, les mathématiciens font ce qu'ils veulent, et puis moi aussi.

Tout de même, simplement pour ceux qui ont besoin de me donner des excuses, je peux faire remarquer que dans les « *Éléments* » de Bourbaki⁵ on commence par foutre les lettres sans dire absolument rien de ce à quoi elles peuvent servir.

5 Nicolas Bourbaki : « *Éléments d'histoire des mathématiques* », Hermann, 1974.

Je parle... appelons ça *symboles écrits*, car ça ne ressemble même pas à aucune lettre, et *ces symboles représentent quelque chose* qu'on peut appeler des opérations, on ne dit absolument pas desquelles il s'agit, ça ne sera que 20 pages plus loin qu'on commencera à pouvoir le déduire rétroactivement d'après la façon dont on s'en sert.

Je n'irai pas du tout jusque-là. J'essaierai tout de suite d'interroger ce que veulent dire les lettres que j'aurais écrites. Mais comme après tout je pense que pour vous, ça serait beaucoup plus compliqué que je les amène une par une, à mesure qu'elles s'animeront, qu'elles prendront valeur de fonction, je préfère poser ces lettres comme ce autour de quoi j'aurais à tourner ensuite.

Déjà l'année dernière j'ai cru pouvoir poser ce dont il s'agit : ΦX , et que je crois...
pour des raisons qui sont de tentatives
...pouvoir écrire comme en mathématiques, c'est à savoir :
la fonction qui se constitue de ce qu'il existe *cette jouissance appelée jouissance sexuelle*
et qui est proprement ce qui fait barrage au *rapport*.

Que *la jouissance sexuelle* ouvre pour *l'être parlant* la porte à *la jouissance*, et là ayez un peu d'oreille, apercevez-vous que *la jouissance*, quand nous l'appelons comme ça tout court, c'est peut-être *la jouissance* pour certains - je l'élimine pas - mais vraiment c'est pas *la jouissance sexuelle*.

C'est le mérite qu'on peut donner au texte de Sade que d'avoir appelé les choses par leur nom :

- *jouir*, c'est *jouir d'un corps*,
- *jouir* c'est l'embrasser, c'est l'éteindre, c'est le mettre en morceaux.

En droit, avoir la jouissance de quelque chose c'est justement ça :
c'est pouvoir traiter quelque chose comme un corps, c'est-à-dire le démolir, n'est-ce pas.
C'est le mode de jouissance le plus régulier, c'est pour ça que ces énoncés ont toujours une résonance sadienne.
Il ne faut pas confondre sadienne avec sadique, parce qu'on a dit tellement de conneries précisément sur le sadisme que le terme est dévalorisé !
Je ne m'avance pas plus sur ce point.

Ce que produit cette relation du *signifiant* à *la jouissance*, c'est ce que j'exprime par cette notation ΦX .
Ça veut dire que X lui ne désigne qu'un signifiant. Un signifiant ça peut être chacun de vous, chacun de vous précisément au niveau, au niveau *mince* où vous existez comme sexués.

Il est très *mince* en épaisseur si je puis dire, mais il est beaucoup plus *large* en surface que chez les animaux, chez qui, quand ils ne sont pas en rut, vous ne les distinguez pas ce que j'appelais dans le dernier séminaire, *le petit garçon* et *la petite fille*, les lionceaux par exemple, ils se ressemblent tout à fait dans leur comportement. Pas vous, à cause que justement c'est comme *signifiant* que vous vous sexuez.

Alors il ne s'agit pas là de faire la distinction, de marquer *le signifiant « homme »* comme distinct du *signifiant « femme »*, d'appeler l'un X et l'autre Y , parce que c'est justement là la question : c'est comment on se distingue.

C'est pour ça que je mets ce X à la place du trou que je fais dans le signifiant, c'est-à-dire que je l'y mets ce X comme *variable apparente*. Ce qui veut dire que chaque fois que je vais avoir affaire à ce signifiant sexuel, c'est-à-dire à ce *quelque chose* qui tient à *la jouissance*, je vais avoir à faire à ΦX , et il y a certains, quelques uns, spécifiés parmi ces X qui sont tels qu'on peut écrire : *pour tout x quel qu'il soit* : ΦX , c'est à dire que fonctionne ce qui s'appelle *en mathématiques* une fonction Φ , c'est-à-dire que ça, ça peut s'écrire : $\forall X \Phi X$

Alors je vais vous dire tout de suite, je vais éclairer, enfin « éclairer » : il y a que vous qui serez *éclairés* bien sûr, enfin vous serez *éclairés* un petit moment. Comme disaient les stoïciens n'est-ce pas : « *quand il fait jour, il fait clair* ». Moi je suis évidemment, comme je l'ai mis au dos de mes *Écrits, du parti des lumières* : *j'éclairer, dans l'espoir du Jour J*, bien sûr. Seulement, c'est justement lui qui est en question, le jour J, il n'est pas pour demain.

Le premier pas à faire quant à *la philosophie des Lumières*, c'est de savoir que le jour n'est pas levé, que le jour dont il s'agit est celui de quelque petite lumière dans un champ parfaitement obscur.

Moyennant quoi vous allez croire qu'il fait clair quand je vous dirai que ΦX , ça veut dire *la fonction qui s'appelle la castration*. Comme vous croyez savoir ce que c'est que *la castration*, alors je pense que *vous êtes contents*, au moins pour un moment !

[Rires]

Bon, figurez-vous que moi si j'écris tout ça au tableau, et que je vais continuer, c'est parce que moi je sais pas du tout ce que c'est que *la castration* !

Et que j'espère, à l'aide de ce jeu de lettres venir, à ce qu'enfin justement « *le jour se lève* », à savoir qu'on sache que *la castration*, il faut bien en passer par là et qu'il n'y aura pas de discours sain...
à savoir : qui ne laisse dans l'ombre la moitié de son statut et de son conditionnement
...tant qu'on ne le saura pas, et on ne le saura qu'à avoir fait jouer à différents niveaux de relations topologiques, une certaine façon de changer les lettres et de voir comment ça se répartit.
Jusque-là vous en êtes réduits à de petites histoires, à savoir que Papa a dit : « *on va te la couper* »...
Enfin, comme si c'était pas la connerie type !

Alors il y a quelque part un endroit où on peut dire que tout ce qui s'articule de signifiant tombe sous le coup de ΦX , de *cette fonction de castration*. Ça a un petit avantage de formuler les choses comme ça.

Il peut vous venir à l'idée justement que si tout à l'heure j'ai...

non sans intention, je suis plus rusé que j'en ai l'air

...je vous ai amené comme remarque sur le sujet de l'inter-dit, à savoir :

« *que tous les signifiants ne peuvent pas être là tous ensemble* » jamais, ça a peut être rapport :

- je n'ai pas dit que *l'inconscient* = *la castration*,
- j'ai dit que ça a beaucoup de rapport.

Évidemment, écrire comme ça ΦX c'est *écrire une fonction* d'une portée, comme dirait Aristote, incroyablement *générale*.
Que ça veuille dire que le rapport à un certain signifiant...

vous voyez que je l'ai pas encore dit, mais enfin disons-le

...un signifiant qui est par exemple « *un homme* » ...

tout ça est tuant parce qu'il y a beaucoup à remuer, et puis personne ne l'ayant fait

jamais avant moi, ça risque à tout instant de me dégringoler sur la tête

... « *un homme* », j'ai pas dit « *l'homme* » : c'est assez rigolo tout de même que dans l'usage comme ça, du signifiant,

on dise au gars « *sois un homme* », on ne lui dit pas « *sois l'homme* », non, on lui dit « *sois un homme* », pourquoi ?

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ça ne se dit pas beaucoup « *sois une femme* », mais on parle par contre de « *la femme* », article défini. On a beaucoup spéculé sur l'article défini. Mais enfin, nous retrouverons ça quand il faudra.

Ce que je veux simplement vous dire, c'est que ce qu'écrit ΦX , ça veut dire - je ne dis même pas ces deux signifiants-là précisément - mais eux et un certain nombre d'autres qui s'articulent avec donc ont pour effet
qu'on ne peut plus disposer de l'ensemble des signifiants et que c'est peut-être bien là une première approche de ce qu'il en est de *la castration*, du point de vue bien sûr de cette fonction mathématique que mon écrit imite.

Dans un premier temps je ne vous demande pas plus que de reconnaître que c'est imité.

Ça ne veut pas dire que pour moi qui y ait déjà réfléchi, ça n'aille pas beaucoup plus loin.

Enfin, il y a moyen d'écrire que $\forall X$, ça fonctionne.

C'est le propre d'une façon d'*écriture* qui est issue du premier traçage logicien dont Aristote est le responsable,
ce qui lui a donné ce prestige tient du fait que c'est formidablement jouissif la logique justement parce que ça tient à ce champ de la castration.

Enfin, comment pourriez-vous justifier, à travers l'histoire, qu'une période aussi ample comme temps, aussi brûlante comme intelligence, aussi foisonnante comme production, que notre Moyen âge, ait pu s'exciter à ce point sur ces affaires de la logique, et *aristotélicienne* !

Pour que ça les ait mis dans cet état...

car ça venait à soulever des foules, parce que par l'intermédiaire *des logiciens* ça avait des conséquences *théologiques*
où la *logique* dominait beaucoup le *théo*, ce qui n'est pas comme chez nous où il n'y a plus que le *théo* qui reste,
toujours là bien solide dans sa connerie, et où la *logique* est légèrement évaporée

...c'est bien que c'est *jouissif* cette histoire.

C'est d'ailleurs de là qu'est pris tout le prestige qui, dans la construction d'Aristote, a retenti sur cette fameuse
« *Métaphysique* », où il débloque à plein tube.

Mais à ce niveau-là...

car je ne vais pas aujourd'hui vous faire un cours d'histoire de la logique
...si vous voulez aller chercher simplement les « *Premiers Analytiques* », ce qu'on appelle plus exactement les « *Analytiques antérieurs* », même pour ceux qui - bien entendu les plus nombreux - n'auront jamais le courage de le lire, encore que ce soit fascinant, je vous recommande quand même - ce qu'on appelle le Livre I, chapitre 46⁶ n'est-ce pas - de lire ce qu'Aristote produit sur ce qu'il en est de *la négation*, à savoir sur *la différence* qu'il y a à dire « *l'homme n'est pas blanc* »,

si c'est bien ça le contraire de « *l'homme est blanc* » ou si...

comme bien des gens le croyaient, et le croyaient déjà à son époque - ça ne l'a pas arrêté pour autant
...ou si le contraire c'est de dire « *l'homme est non blanc* ».

C'est absolument pas la même chose.

Je pense que rien qu'à l'énoncer comme ça, la différence est sensible.

Seulement il est très important de lire *ce chapitre* parce que, on vous a raconté tellement de choses sur *la logique des prédicats*, au moins ceux qui ont déjà essayé de se frotter aux endroits où on parle de ces trucs là,

que vous pourriez vous imaginer que le syllogisme est tout entier dans *la logique des prédicats*.

C'est une petite indication que je fais latéralement.

Comme je n'ai pas voulu m'y attarder, peut-être que j'aurai le temps de le reprendre un jour.

Je veux simplement dire qu'il y a eu - pour que je puisse l'écrire ainsi - au début du XIX^{ème} siècle, une mutation essentielle, c'est la tentative d'application de cette logique à ce dont déjà tout à l'heure je vous ai indiqué qu'il a un statut spécial, à savoir le signifiant mathématique. Ça a donné ce mode d'écriture dont je pense que j'aurai le temps par la suite de vous faire sentir le relief et l'originalité, à savoir que ça ne dit plus du tout la même chose que les propositions - car c'est de cela dont il s'agit - qui fonctionnent dans le syllogisme.

À savoir que, *comme je l'ai déjà écrit l'année dernière* : $\forall X \neg X$, le signe de la négation mis au niveau où il y a le grand A \forall , c'est une possibilité qui nous est ouverte justement par cette introduction des *quanteurs*,

dans l'usage de ces *quanteurs* appelés généralement *quantificateurs*, et que je préfère appeler ainsi...

je ne suis pas le seul ni le premier, parce que la chose importante

est que vous sachiez ce qui est évident : que ça n'a absolument rien à faire avec la quantité,

on l'appelle comme ça parce qu'on n'a pas trouvé mieux, ce qui est un signe

...enfin, cette articulation des *quanteurs* nous permet ce qui n'a jamais été fait dans cette *logique des quantificateurs*,

c'est ce que je fais parce que je considère que pour nous ça peut être très fructueux, c'est la fonction du « *pas-tous* ».

Il y a un ensemble de ces signifiants qui supplée à la fonction du sexué, qui y supplée pour ce qui est de *la jouissance*, à un endroit où c'est « *pas-tous* » qui fonctionne dans la fonction de la castration. Je continue à me servir des *quanteurs*.

Il y a une façon qu'on a de les articuler c'est d'écrire $\exists X$, ça veut dire « *il existe* ». Il existe - quoi ? - un signifiant.

Quand vous traitez de signifiant mathématique, ceux qui ont un autre statut que nos petits signifiants sexués, qui ont un autre statut et qui mord autrement sur le réel, il faudrait peut-être quand même essayer de faire prévaloir dans votre esprit *qu'il y a au moins une chose de réelle*, et que c'est la seule dont nous sommes sûrs, *c'est le nombre*.

Ce qu'on arrive à faire avec ! On en a fait pas mal ! Pour arriver jusqu'à construire *les nombres réels*,

c'est-à-dire justement ceux qui ne le sont pas, *il faut que le nombre, ce soit quelque chose de réel*.

Enfin, j'adresse ça en passant aux mathématiciens qui vont peut-être me lancer des pommes cuites,

mais qu'importe, ils le feront dans le privé parce qu'ici je les intimide.

Revenons à ce que nous avons à dire : « *il existe* ».

Cette référence que je viens de faire n'est pas simplement *une discrétion* plutôt une digression, plutôt vous dire

que « *il existe* » c'est là que ça a un sens, ça a un sens précaire : *c'est bien en tant que signifiant que vous existez tous*.

Vous existez, vous existez sûrement... mais ça ne va pas loin. Vous existez en tant que signifiant.

Essayez bien de vous imaginer comme ça, nettoyés de toute cette affaire, vous m'en direz des nouvelles.

Après la guerre, comme ça, on nous a incités à exister de façon fortement *contemporaine*. Eh ben regardez ce qu'il en reste.

Vous comprenez, j'oserai dire que les gens avaient quand même un tout petit peu plus d'idées dans la tête

quand ils démontraient l'existence de Dieu. C'est évident que Dieu existe, mais pas plus que vous, ça va pas loin.

Enfin ceci pour mettre au point ce qu'il en est de l'existence.

⁶ Aristote : « *Organon III. Les premiers analytiques* », trad. Tricot, Vrin 2001, pp. 194-195.

Qu'est-ce qui peut bien nous intéresser concernant cet « *il existe* » en matière de signifiant ?
Ça serait qu'il en existe « *au moins un* » pour qui ça ne fonctionne pas cette affaire de castration $[\exists X \overline{\Phi X}]$,
et c'est bien pour ça qu'on l'a inventé, c'est ce qui s'appelle le Père.
C'est pour quoi le Père existe au moins autant que Dieu, c'est-à-dire pas beaucoup.

Alors naturellement il y a quelques petits malins...

je suis entouré de petits malins, ceux qui transforment ce que j'avance en pollution intellectuelle [Rires],
comme s'exprimait une de mes patientes que je remercie de m'avoir fourni ça,
elle a trouvé ça toute seule parce que c'est une sensible - hein ? -
d'ailleurs en général il n'y a que les femmes qui comprennent ce que je dis

...alors il y en a qui ont découvert que je disais que le Père, c'était un mythe parce que il saute aux yeux en effet
que ΦX ne marche pas au niveau du mythe d'Œdipe.

Le Père n'est pas châtré, sans ça comment est-ce qu'il pourrait les avoir toutes ? Vous vous rendez compte !
Elles n'existent même que là en tant que « *toutes* », car c'est aux femmes que ça convient le pas-tous,
mais enfin je commenterai ça plus loin prochainement.

Donc à partir de ce qu'« *il existe un* » c'est à partir de là que tous les autres peuvent fonctionner,
c'est en référence à cette exception, à cet « *il existe* ». Seulement voilà, à très bien comprendre qu'on peut écrire
le rejet de la fonction : ΦX nié $[\overline{\Phi X}]$, « *il n'est pas vrai* » que ça se castre, ça c'est le mythe.
Seulement, ce dont il ne se sont pas aperçus les petits malins, c'est que c'est corrélatif de l'existence
et que ça pose l'« *il existe* » de cet « *il n'est pas vrai* » de la castration.

Bon, il est deux heures !

Alors je vais simplement vous marquer la 4^{ème} façon de faire usage de ce qu'il en est de la négation fondée sur les quanteurs,
qui est d'écrire $\overline{\exists X}$: « *il n'en existe pas* ».

« *Il n'en existe pas* » - qui, quoi ? - pour qui il ne soit pas vrai que la fonction ΦX soit ce qui domine ce qu'il en est de l'usage du signifiant.

Seulement est-ce que c'est ça que ça veut dire ?

Car tout à l'heure l'existence je vous l'ai distinguée de l'exception, et si la négation là voulait dire $\overline{\exists X} \overline{\Phi X}$,
sans l'exception de cette position signifiante, elle peut s'inscrire dans la négation de la castration,
dans le rejet, dans le « *il n'est pas vrai* » que la castration domine tout.

C'est sur cette petite énigme que je vous laisserai aujourd'hui parce que, à la vérité, c'est très éclairant pour le sujet.
À savoir que la négation, c'est pas une chose dont on peut user, comme ça,
d'une façon aussi simplement univoque qu'on le fait dans la logique des propositions,
où tout ce qui n'est pas vrai est faux, et où - chose énorme - tout ce qui n'est pas faux devient vrai.

Bon, je laisse les choses au moment où c'est l'heure qui me coupe comme il convient, et je reprendrai les choses
le deuxième mercredi de Janvier au point précis où je les ai laissées aujourd'hui.

Si nous trouvions dans la logique, moyen d'articuler ce que l'inconscient démontre de *valeur sexuelle*, nous n'en serions pas surpris. Nous n'en serions pas surpris, je veux dire *ici même*, à mon séminaire, c'est-à-dire au ras de cette expérience, l'analyse, instituée par Freud et dont s'instaure une structure de discours que j'ai définie.

Reprenons ce que j'ai dit dans la densité de ma première phrase.

J'ai parlé de « *valeur sexuelle* ». Je ferai remarquer que ces *valeurs* sont des *valeurs reçues*, reçues dans tout langage, *l'homme*, la *femme*, c'est ça qu'on appelle « *valeur sexuelle* ».

Au départ qu'il y ait *l'homme* et la *femme*...

c'est la thèse dont aujourd'hui je pars

...c'est d'abord affaire de langage.

Le langage est tel que pour tout sujet parlant :

- ou bien c'est *lui*,
- ou bien c'est *elle*.

Ça existe dans toutes les langues du monde.

C'est le principe du fonctionnement du *genre* : féminin ou masculin.

Qu'il y ait l'hermaphrodite, ce sera seulement une occasion de jouer avec plus ou moins d'esprit à faire passer dans la même phrase le *lui* et l'*elle*. On ne l'appellera « *ça* », en aucun cas.

Sauf à manifester par là quelque *horreur* du type « *sacrée* », on ne le mettra pas au neutre.

Ceci dit, *l'homme* et la *femme*, nous ne savons pas ce que c'est.

Pendant un temps, cette bipolarité de valeurs a été prise pour suffisamment supporter, suturer ce qu'il en est du sexe.

C'est de là-même qu'est résultée cette sourde *métaphore* qui pendant des siècles a sous-tendu *la théorie de la connaissance*.

Comme je l'ai fait remarquer ailleurs, *le monde était ce qui était perçu*, voire aperçu comme *à la place de l'autre valeur sexuelle*.

Ce qu'il en était du **VOÛΣ** [nous]⁷ - du pouvoir de connaître - étant placé du côté positif, du côté actif de ce que j'interrogerai aujourd'hui en demandant quel est son rapport avec l'*Un*.

J'ai dit que si le pas que nous a fait faire l'analyse nous montre, nous révèle, en tout abord serré de l'approche sexuelle, le détour, la barrière, le cheminement, la chicane, le défilé, de la *castration*, c'est là et proprement ce qui ne peut se faire qu'à partir de l'articulation telle que je l'ai donnée du *discours analytique*.

C'est là ce qui nous conduit à penser que la *castration* ne saurait en aucun cas être réduite à l'anecdote, à l'accident, à l'intervention maladroite d'un propos de menace ni même de censure.

La structure est logique. Quel est l'*objet* de la logique ?

Vous savez, vous savez d'expérience, d'avoir ouvert seulement un livre qui s'intitule « *Traité de Logique* », combien fragile, incertain, éludé, peut être le premier temps de tout traité qui s'intitule de cet ordre : « *l'art de bien conduire sa pensée* »...

la conduire où, et en la tenant par quel bout ?

...ou bien encore tel recours à une normalité dont se définirait le *rationnel*, indépendamment du *réel*.

Il est clair que, après une telle tentative de le définir [*le réel*] comme objet de la logique, ce qui se présente est d'un autre ordre et autrement consistant.

Je proposerais s'il fallait, si je ne pouvais tout simplement laisser là un blanc - mais je ne le laisse pas - je propose : « *ce qui se produit de la nécessité d'un discours* ». C'est ambigu sans doute mais ce n'est pas idiot puisque cela comporte l'implication que la logique peut complètement changer de sens, selon *d'où prend son sens tout discours*.

Alors puisque c'est là *ce dont prend son sens tout discours*, à *savoir à partir d'un autre*, je propose assez clairement depuis longtemps pour qu'il suffise de le rappeler ici : *le réel*...

la catégorie que dans la triade dont est parti mon enseignement : *le symbolique, l'imaginaire et le réel* ...*le réel s'affirme*, par un effet qui n'est pas le moindre de s'affirmer *dans les impasses de la logique*.

⁷ Aristote expose sa théorie de la connaissance dans la « *Métaphysique* » et le « *De anima* ». Il distingue dans le **VOÛΣ** deux fonctions distinctes : *la fonction réceptive*, liée à l'activité sensorielle, œuvre du **VOÛΣ passif** (**VOÛΣ παθητικός**) et *la fonction active*, celle du **VOÛΣ agent** (**VOÛΣ ποιητικός**) sur lequel se fonde la science. Cf. Jeanne Croissant : *Aristote et les mystères*, Droz, Paris, 1932.

Je m'explique. Ce qu'au départ, dans son ambition conquérante, la logique se proposait, ce n'était rien de moins que *le réseau du discours* en tant qu'il *s'articule*, et qu'à *s'articuler* ce réseau devait se fermer en *un univers* supposé enserrer et recouvrir comme d'un filet ce qu'il pouvait en être de ce qui était à la connaissance offert.

L'expérience, l'expérience logicienne, a montré qu'il en était différemment.

Et sans avoir ici aujourd'hui - où par accident je dois m'époumoner - à entrer plus dans le détail...

ce public est tout de même suffisamment averti d'où en notre temps a pu reprendre l'effort logique, pour savoir qu'à aborder quelque chose en principe d'aussi simplifié comme *réel* que *l'arithmétique* ...il a pu être démontré que dans *l'arithmétique*, quelque chose peut toujours s'énoncer, offert ou non offert à *la déduction logique*, qui s'articule comme en avance sur ce dont les prémisses, les axiomes, les termes fondateurs dont peut *s'asseoir* ladite arithmétique, permet de présumer comme *démontrable* ou *réfutable*. [cf. *les deux théorèmes d'incomplétude de Gödel*]

Nous touchons là du doigt, en un domaine en apparence le plus sûr [*l'arithmétique*] :

- ce qui s'oppose à l'entière prise du discours, à l'exhaustion logique,
- ce qui y introduit une béance irréductible,

c'est là que nous désignons le *Réel*.

Bien sûr avant d'en venir à ce terrain d'épreuve qui peut paraître à l'horizon, voire incertain à ceux qui n'ont pas serré de près ses dernières épreuves, il suffira de rappeler ce qu'est « *le discours naïf* ». « *Le discours naïf* » se propose d'emblée, s'inscrit comme tel, comme *vérité*.

Il est depuis toujours apparu facile de lui démontrer à ce discours naïf « *qu'il ne sait pas ce qu'il dit* », je ne parle pas du sujet, je parle du discours. C'est l'orée - pourquoi ne pas le dire - de la critique, que le sophiste... à quiconque énonce ce qui est toujours posé comme *vérité* ...que le sophiste lui démontre qu'« *il ne sait pas ce qu'il dit* ». C'est même là l'origine de toute *dialectique*.

Et puis c'est toujours prêt à renaître : que quelqu'un vienne témoigner à la barre d'un tribunal, c'est l'enfance de l'art de l'avocat que de lui montrer qu'il ne sait pas ce qu'il dit. Mais là nous tombons au niveau du sujet, du témoin, qu'il s'agit d'embrouiller.

Ce que j'ai dit au niveau de l'action sophistique, c'est au discours lui-même que le sophiste s'en prend. Nous aurons peut-être cette année - puisque j'ai annoncé que j'aurais à faire état du « *Parménide* » - à montrer ce qu'il en est de l'action sophistique.

Le remarquable, dans le développement auquel tout à l'heure je me suis référé, de l'énonciation logicienne, où peut-être d'aucuns se seront aperçu qu'il ne s'agit de rien d'autre que du « *théorème de Gödel* » concernant l'arithmétique, c'est que ce n'est pas à partir des *valeurs de vérité* que Gödel procède à sa démonstration... qu'il y aura toujours dans le champ de *l'arithmétique* quelque chose d'énonçable dans les termes propres qu'elle comporte, qui ne sera pas à la portée de ce qu'elle se pose à elle-même comme mode à tenir pour reçu de la démonstration ...ce n'est pas à partir de *la vérité*, c'est à partir de la notion de *dérivation*.

C'est en laissant en suspens la valeur *vrai* ou *faux* comme telle, que le théorème est démontrable.

Ce qui accentue ce que je dis de la béance logicienne sur ce point là, point vif...

point vif en ce qu'il illustre ce que j'entends avancer

...c'est que si le *réel*...

assurément d'un accès facile

...peut se définir comme *l'impossible*...

cet *impossible* en tant qu'il s'avère de la prise même du discours, du discours logicien

...cet *impossible-là*, ce *réel-là* doit être par nous privilégié.

« *Par nous* » : Par qui ? Par les analystes.

Car il donne d'une façon exemplaire, qu'il est le paradigme de ce qui met en question ce qui peut sortir du langage.

Il en sort *certain types* - que j'ai définis - *de discours*, comme étant ce qui instaure un type de lien social défini.

Mais le langage s'interroge sur ce qu'il fonde comme *discours*.

Il est frappant qu'il ne puisse le faire qu'à fomentier *l'ombre d'un langage* qui se dépasserait, qui serait *métalangage*.

J'ai souvent fait remarquer qu'il ne peut le faire qu'à se réduire dans sa fonction,

c'est-à-dire déjà à engendrer un discours particularisé.

Je propose...

en nous intéressant à ce *réel* en tant qu'il s'affirme de l'interrogation logicienne du langage
...je propose d'y trouver *le modèle* de ce qui nous importe, à savoir *de ce que livre l'exploration de l'inconscient* qui loin d'être...
comme a pensé pouvoir le reprendre un Jung, à revenir à la plus vieille ornière
...loin d'être un symbolisme sexuel universel, est très précisément ce que j'ai tout à l'heure rappelé de *la castration*,
à souligner seulement qu'il est exigible qu'elle ne se réduise pas à *l'anecdote* d'une parole entendue.

Sans quoi, pourquoi l'isoler, lui donner ce privilège de je ne sais quel traumatisme, voire efficace de *béance* ?
Alors qu'il n'est trop clair qu'elle n'a rien d'anecdotique, qu'elle est rigoureusement fondamentale
dans ce qui, non pas instaure, mais rend *impossible* l'énoncé de la bipolarité sexuelle comme telle,
à savoir comme - chose curieuse - nous continuons de l'imaginer au niveau animal.

Comme si chaque illustration de *ce qui*, dans chaque espèce, *constitue le tropisme d'un sexe pour l'autre*
n'était pas aussi variable pour chaque espèce qu'est leur constitution corporelle.

Comme si, de plus, nous n'avions pas appris - appris déjà depuis un bout de temps - que le sexe...
au niveau non pas de ce que je viens de définir comme le *réel*,
mais au niveau de ce qui s'articule à l'intérieur de chaque science, son objet étant une fois défini
...que le sexe, il y a au moins deux ou trois étages de ce qui le constitue, *du génotype au phénotype* et qu'après tout,
après les derniers pas de la biologie - est-ce que j'ai besoin d'évoquer lesquels ? - il est sûr que le sexe ne fait
que prendre place comme un mode particulier dans ce qui permet la reproduction de ce qu'on appelle un corps vivant.

Loin que le sexe en soit l'instrument type, il n'en est qu'une des formes, et ce qu'on confond trop...
encore que Freud là-dessus ait donné l'indication, mais approximative
...ce qu'on confond trop c'est très précisément la fonction du sexe et celle de la reproduction.

Loin que les choses soient telles qu'il y ait la filière de la gonade d'un côté, ce que Weissmann appelait le *germen*,
et le branchement du corps, il est clair que le corps, que son génotype véhicule quelque chose qui détermine le sexe
et que ça ne suffit pas : de sa production de corps, de sa statique corporelle, il détache des hormones qui,
dans cette détermination, peuvent interférer.

Il n'y a donc pas d'un côté

- d'un côté le sexe, irrésistiblement associé - parce qu'il est dans le corps - à la vie,
le sexe imaginé comme l'image de ce qui dans la reproduction de la vie serait l'amour, il n'y a pas cela d'un côté
- et de l'autre côté le corps, le corps en tant qu'il a à se défendre contre la mort.

La reproduction de la vie telle que nous arrivons à l'interroger, au niveau de l'apparition de ses premières formes,
émerge de quelque chose qui n'est *ni vie, ni mort*, qui est ceci : que très indépendamment du sexe...
et même à l'occasion de quelque chose de déjà vivant
...quelque chose intervient que nous appellerons le programme ou le *codon* encore,
comme ils disent à propos de tel ou tel point repéré des chromosomes.

Et puis le dialogue « *vie et mort* », ça se produit au niveau de ce qui est reproduit et ça ne prend, à notre connaissance,
un caractère de drame qu'à partir du moment où dans l'équilibre *vie et mort*, *la jouissance* intervient.

Le point vif, le point d'émergence de quelque chose qui est ce dont tous ici nous croyons plus ou moins faire partie,
l'être parlant pour le dire, c'est *ce rapport dérangé à son propre corps qui s'appelle jouissance*.

Et cela, ça a pour centre, ça a pour point de départ...

c'est ce que nous démontre le discours analytique
...ça a pour point de départ un rapport privilégié à *la jouissance sexuelle*.

C'est en quoi *la valeur du partenaire* autre, celle que j'ai commencé de désigner respectivement par *l'homme* et par *la femme*,
est inapprochable au langage, très précisément en ceci :

- que le langage fonctionne, d'origine, *en suppléance de la jouissance sexuelle*,
- que c'est par là qu'il ordonne cette intrusion, dans la répétition corporelle, *de la jouissance*.

C'est en quoi je vais aujourd'hui commencer de vous montrer comment, à user de fonctions logiques,
il est possible de donner de ce qu'il en est de *la castration* une autre articulation qu'anecdotique.

Dans la ligne de *l'exploration logique du réel*, le logicien a commencé par *les propositions*.

La logique n'a commencé qu'à avoir su, *dans le langage*, isoler la fonction de ce qu'on appelle les *prosdiorismes*,
qui ne sont rien d'autre que le « *Un* », le « *quelque* », le « *tous* » et *la négation de ces propositions*.

Vous le savez, Aristote définit pour les opposer,

- « les Universelles »,
- et « les Particulières »,

et à l'intérieur de chacune :

- « affirmative »,
- et « négative ».

Ce que je peux marquer, c'est la différence qu'il y a de cet usage des *prosdiorsismes* à ce qui...

pour des besoins logiques, à savoir pour un abord qui n'était autre que de *ce réel qui s'appelle le nombre* ...à ce qui s'est passé de complètement différent.

L'analyse logique de ce qu'on appelle *fonction propositionnelle* s'articule de l'isolement dans la proposition, ou plus exactement *du manque, du vide, du trou, du creux qui est fait*, de ce qui doit fonctionner comme *argument*. Nommément il sera dit que tout argument d'un domaine...

que nous appellerons comme vous le voulez **X** ou un **A** gothique [**AX**] – ...tout argument de ce domaine, mis à la place laissée vide dans une proposition, y satisfera, c'est-à-dire lui donnera *valeur de vérité* [**AX** **ΦX**].

$\exists X$	$\overline{\Phi X}$	$\overline{\exists X}$	$\overline{\Phi X}$
$\forall X$	ΦX	$\overline{\forall X}$	ΦX

C'est ce qui s'inscrit de ce qui est là en bas à gauche, ce **A** renversé **X** : $\forall X \Phi X$...

peu importe quelle est là la proposition
...la fonction prend *une valeur vraie pour tout X du domaine*.

Qu'est-ce que cet **X** ?

J'ai dit qu'il se définit comme d'un domaine.

Est-ce à dire pour autant qu'on sache ce que c'est ?

Savons-nous ce que c'est qu'un *homme*, à dire que « *tout homme est mortel* » ?

Nous en apprenons quelque chose du fait de dire qu'il est mortel et justement de savoir que *pour tout homme*, c'est vrai. Mais avant d'introduire le « *tout homme* » nous n'en savons que les traits les plus approximatifs et qui peuvent se définir de la façon la plus variable.

Ça, je suppose que vous le savez depuis longtemps, c'est l'histoire que Platon rapporte, n'est-ce pas, du poulet plumé⁸.

Alors c'est bien dire qu'il faut qu'on s'interroge sur les temps de *l'articulation logique*, à savoir ceci : que ce que détient le *prosdiorsisme* n'a, avant de fonctionner comme argument, aucun sens, il n'en prend un que de son entrée *dans la fonction*. Il prend le sens de *vrai* ou de *faux*.

Il me semble que ceci est fait pour nous faire toucher la béance qu'il y a du *signifiant* à sa *dénotation*,

- puisque *le sens*, s'il est quelque part, *il est dans la fonction*,
- mais que *la dénotation* ne commence qu'à partir du moment où l'argument vient s'y inscrire.

C'est du même coup *mettre en question ceci qui est différent*, qui est l'usage de la lettre **E** également inversée : \exists , « *il existe* ». « *Il existe* » quelque chose *qui peut servir dans la fonction comme argument* et en prendre ou n'en pas prendre *valeur de vérité*. Je voudrais vous faire sentir la différence qu'il y a de cette introduction de l'« *il existe* » comme problématique :

- à savoir, mettant en question la fonction même de l'existence par rapport à ce qu'impliquait l'usage des *particulières* dans Aristote,
- à savoir que l'usage du « *quelque* » semblait avec soi entraîner *l'existence*, de sorte que, comme le « *tous* » était censé comprendre ce « *quelque* », le « *tous* » lui-même prenait valeur de ce qu'il n'est pas, à savoir d'une *affirmation d'existence*.

⁸ Platon (*Politique*) définit l'homme comme « *un bipède sans plume* », Diogène plume un poulet et lui lance, le contraignant à ajouter « *...et aux ongles plats* ».

Nous ne pourrons - vu l'heure - le voir que la prochaine fois :
 il n'y a de statut du « tous », à savoir de l'*Universel*, qu'au niveau du *possible*.
 Il est *possible* de dire - entre autre - que « tous les humains sont mortels ».
 Mais bien loin de trancher *la question de l'existence de l'être humain*, il faut d'abord, chose curieuse, qu'il soit assuré qu'il *existe*.

Ce que je veux indiquer, c'est la voie où nous allons entrer la prochaine fois.
 Je voudrais dire que de l'articulation de ces quatre conjonctions argument-fonction sous le signe des quanteurs :

$\exists X \quad \overline{\Phi X}$	$\exists X \quad \Phi X$
$\forall X \quad \overline{\Phi X}$	$\forall X \quad \Phi X$

C'est de là et de là seulement que peut se définir le domaine dont chacun de ces X prend valeur.
 Il est possible de proposer *la fonction de vérité* qui est celle-ci, à savoir que « tout homme » se définit de la fonction phallique,
 et *la fonction phallique* est proprement ce qui *obture le rapport sexuel*.

C'est autrement que va se définir cette lettre :
 « A renversé » dite *quanteur universel*, munie, comme je le fais de la barre qui la nie : $\overline{\forall X}$.
 J'ai avancé le trait essentiel du « pas tous » : $\overline{\forall X} \Phi X$, comme étant ce dont peut s'articuler un énoncé fondamental
 quant à la possibilité de dénotation que prend une variable en fonction d'argument.

La femme se situe de ceci :
 que ce n'est *pas toutes* qui peuvent être dites *avec vérité* en fonction d'argument dans ce qui s'énonce *de la fonction phallique*.
 Qu'est-ce que ce « pas toutes » ?

C'est très précisément ce qui mérite d'être interrogé comme structure, car contrairement...
 c'est là le point très important
 ...à la fonction de la « particulière négative », à savoir qu'il y en a « quelques » qui ne le sont pas,
 il est impossible d'extraire du « pas toutes » cette affirmation.

C'est le « pas toute » à quoi il est réservé d'indiquer que *quelque part*, et rien de plus, elle a rapport à *la fonction phallique*.
 Or c'est de là que partent les valeurs à donner à mes autres symboles.

C'est à savoir que rien ne peut approprier ce « tous » à ce « pas toutes », qu'il reste...
 entre ce qui fonde symboliquement la fonction argumentaire des termes : *l'homme et la femme*
 ...qu'il reste cette béance d'une indétermination de leur rapport commun à la jouissance.
 Ce n'est pas du même ordre qu'ils se définissent par rapport à elle.

Ce qu'il faut...
 comme je l'ai déjà dit d'un terme qui jouera un grand rôle dans ce que nous avons à dire par la suite
 ...ce qu'il faut c'est que malgré ce « tous » de la *fonction phallique* en quoi tient la dénotation de l'homme,
 malgré ce « tous », il existe...
 et « il existe » là veut dire *il existe* exactement comme dans la solution d'une équation mathématique
 ...il existe « au moins un », il existe au moins un pour qui la vérité de sa dénotation ne tient pas *dans la fonction phallique*.

Est-ce qu'il est besoin de vous mettre les points sur les i et de dire que le mythe d'Edipe,
 c'est ce qu'on a pu faire pour donner l'idée de cette condition logique qui est celle de l'approche,
 de l'approche indirecte que la femme peut faire de l'homme ?

Si le mythe était nécessaire, ce mythe dont on peut dire qu'il est déjà à soi tout seul extraordinaire
 que l'énoncé ne paraisse pas bouffon, à savoir celle de l'homme originel qui jouirait précisément *de ce qui n'existe pas*,
 à savoir « toutes les femmes », ce qui n'est pas possible, pas simplement parce qu'il est clair que... que l'on a ses limites [Rires],
 mais parce qu'il n'y a pas de « tout » des femmes.

Alors ce dont il s'agit c'est bien sûr autre chose, à savoir qu'au niveau d'« au moins un »
 il soit possible que soit subvertie, que ne soit plus vraie, la prévalence de la fonction phallique.
 Et ce n'est pas parce que j'ai dit que *la jouissance sexuelle est le pivot de toute jouissance*,
 que j'ai pour autant suffisamment défini ce qu'il en est de *la fonction phallique*.
 Provisoirement, admettons que ce soit la même chose.

Ce qui s'introduit au niveau de l'« *au moins un* » du père, c'est cet *au moins un* qui veut dire que ça peut marcher sans. Ça veut dire, comme le mythe le démontre, car il est uniquement fait pour assurer ça, c'est à savoir : *que la jouissance sexuelle sera possible mais qu'elle sera limitée.*

Ce qui suppose pour chaque homme, dans son rapport avec la femme, quelque maîtrise, pour le moins, de *cette jouissance*. Il faut à la femme *au moins ça* : *que ça soit possible la castration*, c'est son abord de l'homme. Pour ce qui est de la faire passer à l'acte, ladite *castration*, elle s'en charge.

Et pour ne pas vous quitter avant d'avoir articulé ce qu'il en est du quatrième terme, nous dirons ce que connaissent bien tous les analystes : c'est ce que veut dire le $\exists X \ \overline{\Phi X}$.

Faudra que j'y revienne bien sûr, puisque aujourd'hui nous avons été un peu retardés. Je comptais couvrir, comme chaque fois d'ailleurs, un champ beaucoup plus vaste, mais comme vous êtes patients, vous reviendrez la prochaine fois.

Ça veut dire quoi [$\exists X \ \overline{\Phi X}$] ?

Le « *il existe* », nous l'avons dit, est problématique.

Ce sera une occasion cette année d'interroger ce qu'il en est de l'*existence*.

Qu'est-ce qui existe après tout ?

Est-ce qu'on s'est même jamais aperçu qu'à côté du fragile, du futile, de l'inessentiel, que constitue l'« *il existe* », l'« *il n'existe pas* » lui, veut dire quelque chose ?

Qu'est-ce que veut dire d'affirmer qu'« *il n'existe pas* » d' X qui soit tel qu'il puisse satisfaire à la *fonction* ΦX pourvue de la barre qui l'institue comme n'étant pas vraie : $\exists X \ \overline{\Phi X}$? Car c'est très précisément ce que j'ai mis en question tout à l'heure : si « *pas toutes* » les femmes n'ont affaire avec la fonction phallique, est-ce que ça implique qu'il y en a qui ont affaire avec la castration ? Ben c'est très précisément le point par où l'homme a accès à la femme.

Je veux dire, je le dis pour tous les analystes, ceux qui traînent, ceux qui tournent, empêtrés dans les rapports œdipiens du côté du père. Quand ils n'en sortent pas de ce qui se passe du côté du père, ça a une cause très précise, c'est qu'il faudrait que le sujet admette que l'essence de la femme ça ne soit pas la castration, et pour tout dire, que ce soit à partir du *réel*, à savoir : mis à part un petit rien insignifiant - je ne dis pas ça au hasard - ben, elles sont pas castrables. Parce que *le phallus* - dont je souligne que je n'ai point encore dit ce que c'est - eh bien elles ne l'ont pas.

C'est à partir du moment où c'est de l'*impossible* comme cause, que la femme n'est pas liée essentiellement à la castration, que l'accès à la femme est possible dans son indétermination. Est-ce que ceci ne vous suggère pas - je le sème pour que ça puisse avoir ici la prochaine fois sa résonance - que ce qui est en haut et à gauche :

$\exists X \ \overline{\Phi X}$	$\exists X \ \Phi X$
$\forall X \ \Phi X$	$\forall X \ \overline{\Phi X}$

$\exists X \ \overline{\Phi X}$, l'« *au moins un* » en question, résulte d'une nécessité ? Et c'est très proprement en quoi c'est *une affaire de discours*. Il n'y a de nécessité que *dite*, et cette nécessité est ce qui rend possible l'existence de l'homme comme valeur sexuelle. Le *possible* - contrairement à ce qu'avance Aristote - c'est le contraire du *nécessaire*.

C'est en cela - que $\exists X$ s'oppose à $\forall X$ - qu'est le ressort du *possible*.

Je vous l'ai dit, le « *il n'existe pas* » [$\exists X$] s'affirme d'un *dire*, d'un *dire* de l'homme, l'*impossible*, c'est à savoir que c'est du *réel* que la femme prend son rapport à *la castration*.

Et c'est ce qui nous livre le sens du $\forall X$ c'est-à-dire du « *pas toutes* ». Le « *pas toutes* » veut dire... comme il en était tout à l'heure dans la colonne de gauche [*ce qui est en haut et à gauche*] ...veut dire le *pas impossible* : il n'est *pas impossible* que la femme connaisse la fonction phallique.

Le *pas impossible*, qu'est-ce que c'est ?

Ça a un nom que nous suggère la tétrade aristotélicienne, mais disposée autrement ici :

- de même que c'est au *nécessaire* que s'opposait le *possible*,
- à l'*impossible*, c'est le *contingent*.

C'est en tant que la femme, à la *fonction phallique* se présente en manière d'argument dans la *contingence*, que peut s'articuler ce qu'il en est de la valeur sexuelle « *femme* ».

Il est 2 heures 16, je ne pousserai pas plus loin aujourd'hui.
La coupure est faite à un endroit qui n'est pas tout à fait spécialement souhaitable.
Je pense avoir assez avancé avec cette introduction du fonctionnement de ces termes,
pour vous avoir fait sentir que l'usage de la logique n'est pas sans rapport avec le contenu de l'inconscient.

Ce n'est pas parce que Freud a dit que *l'inconscient ne connaissait pas la contradiction*,
pour qu'il ne soit pas « *terre promise* » à la conquête de la logique.
Est-ce que nous sommes arrivés en ce siècle sans savoir *qu'une logique peut parfaitement se passer du principe de contradiction ?*

Quant à dire que dans tout ce qu'a écrit Freud sur l'inconscient, la logique n'existe pas,
il faudrait n'avoir jamais lu l'usage qu'il a fait de tel ou tel terme...
« *je l'aime elle, je ne l'aime pas lui* », toutes les façons qu'il y a de nier le « *je l'aime lui* »,
par exemple, c'est-à-dire par des voies grammaticales
...pour dire que l'inconscient n'est pas explorable par les voies d'une logique.

[Au tableau]

L'art de produire une nécessité de discours

$\exists X \bar{\phi}X$	$\exists X \phi X$	La signification du Phallus
$\forall X \phi X$	$\forall X \bar{\phi}X$	Die Bedeutung des Phallus

Génitif objectif : un désir \rightarrow d'enfant
Génitif subjectif : un désir \leftarrow d'enfant

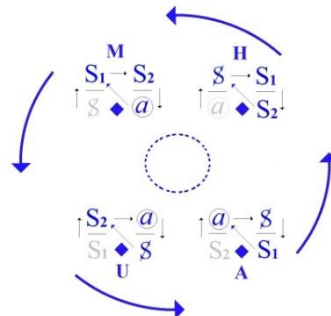
0	1	0	0	0	0	0	0	0	
	0	1	1	1	1	1	1	1	
		0	1	2	3	4	5	6	7
			0	1	3	6	10	15	21
				0	1	4	10	20	35
					0	1	5	15	35
						0	1	6	21
							0	1	7
								0	1

L'art, « *l'art de produire une nécessité de discours* », telle est la dernière fois la formule que j'ai glissée, plutôt que proposée, de ce que c'est que *la logique*. Je vous ai quittés dans le brouhaha de tout un chacun qui se levait, pour vous faire remarquer qu'il ne suffisait pas que Freud ait noté comme caractère de l'inconscient, qu'il néglige, qu'il fait bon marché du *principe de contradiction* pour que, comme se l'imaginent quelques psychanalystes, la logique n'ait rien à faire dans son élucidation.

S'il y a discours, discours qui mérite de s'épingler de la nouvelle institution analytique, il est plus que probable que, comme pour tout autre discours, sa logique doive se dégager.

Je rappelle au passage que *le discours*, c'est ce dont le moins qu'on puisse dire est que le sens reste *voilé*.
 À vrai dire, ce qui le constitue est très précisément fait de *l'absence de sens*.
Aucun discours qui ne doive recevoir son sens d'un autre.

Et s'il est vrai que l'apparition d'une nouvelle structure de discours prend sens, ce n'est pas seulement de le recevoir, c'est aussi bien s'il apparaît que ce discours analytique, tel que je vous l'ai situé l'année dernière, représente le dernier glissement sur une structure tétraédrique, quadripode...
 ...comme je l'ai appelé dans un texte publié ailleurs
 ...par le dernier glissement de ce qui s'articule au nom de *la signifiance*, il devient sensible que quelque chose d'original se produit de ce cercle qui se ferme.



« *L'art de produire* - ai-je dit - *une nécessité de discours* », c'est autre chose que cette nécessité elle-même. La nécessité logique - réfléchissez-y, il ne saurait y en avoir d'autre - est le fruit de cette production. La *nécessité*, ἀνάγκη [ananké] ne commence qu'à l'être parlant, et aussi bien tout ce qui a pu en apparaître, s'en produire, est toujours le fait d'un discours.

Si c'est bien ce dont il s'agit dans la tragédie, c'est bien pour autant que la tragédie se concrétise comme le fruit d'une nécessité qui n'est point autre...
c'est évident, car il ne s'y agit que d'êtres parlants
...d'une nécessité, dis-je, que logique.

Rien, il me semble, n'apparaît ailleurs que chez l'être parlant de ce qui est proprement de ἀνάγκη [ananké]. C'est aussi bien pour cela que Descartes ne faisait des animaux que des automates. En quoi sûrement il s'agit d'une illusion, illusion dont nous montrerons l'incidence au passage, à propos de ce que nous allons, de *cet art de produire une nécessité de discours*...
« *de ce que nous allons* » : je vais l'essayer
...essayer de frayer.

« *Produire* », au double sens :

- de démontrer ce qui était là avant, c'est bien en cela déjà qu'il n'est point sûr que quelque chose ne se reflète, ne contienne l'amorce de la nécessité dont il s'agit dans le préalable, dans le préalable de l'existence animale. Mais faute de démonstration, ce qui est à produire doit en effet être tenu pour être avant inexistant.
- Autre sens de produire, celui sur lequel toute une recherche issue de l'élaboration d'un *discours* déjà constitué, dit le *discours du Maître*, a déjà avancé sous le terme de : *réaliser par un travail*.

C'est bien en quoi consiste ce qui se fait de... pour autant que je suis moi-même le logicien en question, le produit de l'émergence de ce nouveau discours, que la production au sens de *démonstration* peut être devant vous ici annoncée. Ce qui doit être supposé avoir été déjà là, par la nécessité de la démonstration, produit de la supposition de la nécessité de toujours, mais aussi justement témoignait de la - *pas moindre* - nécessité du travail, de l'actualiser.

Mais dans ce moment d'émergence, cette nécessité donne du même coup la preuve qu'elle ne peut être d'abord supposée qu'au titre de l'*inexistant*.

Qu'est-ce donc la nécessité ?

Non ! Ce qu'il faut dire ce n'est pas « *ce donc* » mais « *qu'est* » et *directement*, ce « *ce donc* » comportant en soi trop d'être.

C'est directement « *Qu'est la nécessité ?* » telle que du fait même de la produire elle ne puisse, avant d'être produite, qu'être supposée inexistante. Ce qui veut dire posée comme telle dans le discours.

Il y a réponse à cette question comme à toute question, pour la raison qu'on ne la pose, comme toute question, qu'à avoir déjà la réponse. Vous l'avez donc, même si vous ne le savez pas.

Ce qui répond à cette question « *Qu'est la nécessité ?* » c'est ce qu'à faire *logiquement*, même si vous ne le savez pas, dans votre *bricolage* de tous les jours, ce *bricolage* qu'un certain nombre ici...

d'être avec moi en analyse, il y en a quelques uns, bien sûr pas tous
...viennent me confier sans pouvoir prendre d'ailleurs, avant un certain pas franchi, le sentiment de ce qu'à le faire, de venir me voir, ils me supposent être moi-même - ce *bricolage* - à le faire donc, c'est-à-dire tous, même ceux qui ne me le confient pas, ils répondent déjà.

Comment ? À *le répéter* tout simplement, ce *bricolage*, de façon inlassable. C'est ce qu'on appelle :

- *le symptôme* à un certain niveau,
- à un autre : *l'automatisme*, terme peu propre mais dont l'histoire peut rendre compte.

Vous réalisez à chaque instant - pour autant que l'inconscient existe - la démonstration dont se fonde l'*inexistence* comme préalable du *nécessaire*, c'est l'*inexistence* de ce qui est au principe du *symptôme*, c'est *sa consistance* même au dit *symptôme*, depuis que le terme, d'avoir émergé avec Marx, a pris sa valeur, ce qui est au principe du *symptôme* c'est à savoir *l'inexistence de la vérité* qu'il suppose, quoiqu'il en marque la place.

Voilà pour *le symptôme en tant qu'il se rattache à la vérité qui n'a plus cours*. À ce titre on peut dire que comme n'importe qui qui subsiste dans l'âge moderne, aucun de vous n'est étranger à ce mode de la réponse.

Dans le second cas, le dit *automatisme*, c'est *l'inexistence de la jouissance* que *l'automatisme* dit « *de répétition* » fait venir au jour, de l'insistance de ce piétinement à la porte, qui se désigne comme sortie *vers l'existence*.

Seulement, au-delà, ce n'est pas tout à fait ce qu'on appelle *une existence* qui vous attend, c'est *la jouissance* telle qu'elle opère *comme nécessité de discours* et elle n'opère, vous le voyez, que comme *inexistence*.

Seulement voilà, à vous rappeler ces ritournelles, ces rengaines que je fais bien sûr dans le dessein de vous rassurer, de vous donner le sentiment que je ne ferai là qu'apporter des *speeches* sur ce dans quoi... au nom de ceci qui aurait certaine substance, *la jouissance, la vérité* en l'occasion telle qu'elle serait prônée dans Freud, il n'en reste pas moins qu'à vous en tenir là, ce n'est pas à l'os de la structure que vous pouvez vous référer.

« *Qu'est la nécessité* - ai-je dit - *qui s'instaure d'une supposition d'inexistence* ? Dans cette question, ce n'est pas *ce qui est inexistant* qui compte, c'est justement *la supposition d'inexistence*, laquelle n'est que conséquence de la production de *la nécessité*. *L'inexistence* ne fait question que d'avoir déjà réponse - double certes - de *la jouissance* et de *la vérité*, mais elle *inexiste* déjà.

Ce n'est pas par *la jouissance* ni par *la vérité* que *l'inexistence* prend statut, qu'elle peut *inexister*, c'est-à-dire venir au *symbole* qui la désigne comme *inexistence*, non pas au sens de ne pas avoir d'existence, mais *de n'être existence que du symbole* qui la ferait *inexistante* et qui, *lui*, existe : c'est un nombre, comme vous le savez généralement désigné par zéro. Ce qui montre bien que *l'inexistence* n'est pas ce qu'on pourrait croire : le néant.

Car qu'en pourrait-il sortir, hors la croyance, la croyance en soi ? il n'y en a pas 36 de croyances ! Dieu a fait le monde du néant, pas étonnant que ce soit un dogme.

C'est la croyance en elle-même, c'est ce rejet de la logique qui s'exprime...
il y a un de mes élèves qui a un jour trouvé ça tout seul
...et qui s'exprime selon la formule qu'il en a donnée, je le remercie : « *Sûrement pas, mais tout de même* » [Octave Manoni ?].

Ça ne peut aucunement nous suffire.
L'inexistence n'est pas le néant.
C'est, comme je viens de vous le dire, *un nombre* qui fait partie de la série des nombres entiers.
Pas de théorie des nombres entiers si vous ne rendez pas compte de ce qu'il en est du zéro.

C'est ce dont on s'est aperçu, dans un effort dont ce n'est pas hasard qu'il est précisément contemporain, un peu antérieur certes, de la recherche de Freud, c'est celui qu'a inauguré, à interroger logiquement ce qu'il en est du statut du nombre, un nommé Frege, né 8 ans avant lui et mort quelque 14 ans avant.

Ceci est grandement destiné [à]...
dans notre interrogation de ce qu'il en est de la nécessité logique du *discours de l'analyse*
...c'est très précisément ce que je pointais de ce qui risquait de vous échapper de la référence dont à l'instant je l'illustrais comme application - autrement dit usage fonctionnel - de *l'inexistence*, c'est-à-dire qu'elle ne se produise que *dans l'après-coup* dont surgit d'abord *la nécessité*, à savoir *d'un discours où elle se manifeste* avant que le logicien - je vous l'ai dit - y advienne lui-même comme conséquence 2nde, c'est-à-dire du même temps que *l'inexistence* elle-même.

C'est sa fin que de se réduire où elle se manifeste d'avant lui, cette nécessité, je le répète, la démontrant cette fois en même temps que je l'énonce.

Cette nécessité c'est la répétition elle-même : en elle-même, par elle-même, pour elle-même, c'est-à-dire ce par quoi la vie se démontre elle-même n'être que *nécessité de discours*, puisqu'elle ne trouve pas pour résister à la mort - c'est-à-dire à son lot de *jouissance* - rien d'autre qu'un *truc*, à savoir le recours à cette même chose que produit une opaque programmation...
qui est bien autre chose, je l'ai souligné, que « *la puissance de la vie* », « *l'amour* », ou *autres balivernes*
...qui est cette programmation radicale qui ne commence pour nous, un peu, à se désenténébrer qu'à ce que font les biologistes au niveau de la bactérie et dont la conséquence n'est précisément que la reproduction de la vie.

Ce que le discours fait...
à démontrer ce niveau où rien *d'une nécessité logique* ne se manifeste que dans *la répétition*
...paraît ici rejoindre, comme *un semblant*, ce qui s'effectue au niveau d'un message qu'il n'est nullement facile de réduire à ce que de ce terme nous connaissons et qui est de l'ordre de ce qui se situe au niveau d'une combinatoire courte dont les modulations sont celles qui passent de *l'acide désoxyribonucléique* à ce qui s'en transmettra au niveau des *protéines* avec la bonne volonté de quelques intermédiaires qualifiés notamment d'*enzymatiques*, ou de *catalyseurs*.

Que ce soit là ce qui nous permet de référer ce qu'il en est de *la répétition*, ceci ne peut se faire qu'à élaborer précisément ce qu'il en est de la fiction par quoi quelque chose nous paraît soudain se répercuter du fond même de ce qui a fait un jour l'être vivant capable de parler.

Il y en a, en effet, un entre tous qui n'échappe pas à une *jouissance* particulièrement insensée et que je dirai locale au sens d'accidentelle, et qui est la forme organique qu'a prise pour lui *la jouissance sexuelle*.

Il en colore de *jouissance* tous ses besoins élémentaires, qui ne sont chez les autres êtres vivants que colmatages au regard de *la jouissance*. Si l'animal bouffe régulièrement, il est bien clair que c'est pour ne pas connaître *la jouissance* de la faim.

Il en colore donc, celui qui parle...
et c'est frappant, c'est la découverte de Freud
...tous ses besoins c'est-à-dire ce par quoi il se défend contre la mort.

Faut pas croire du tout pourtant pour ça que la jouissance sexuelle, c'est la vie.
Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est une production locale, accidentelle, organique,
et très exactement liée, centrée, sur ce qu'il en est de l'organe mâle.
Ce qui est évidemment particulièrement grotesque.

La détumescence chez le mâle a engendré cet appel de type spécial qui est le langage articulé grâce à quoi s'introduit, dans ses dimensions, *la nécessité de parler*. C'est de là que rejaillit *la nécessité logique comme grammaire du discours*.
Vous voyez si c'est mince ! Il a fallu, pour s'en apercevoir, rien de moins que l'émergence du discours analytique.

« *La signification du phallus* », dans mes *Écrits* quelque part, j'ai pris soin de loger cette énonciation que j'avais faite, très précisément à Munich, quelque part avant 1960 : il y a une paye ! J'ai écrit dessous « *die Bedeutung des Phallus* ». C'est pas pour le plaisir de vous faire croire que je sais l'allemand - encore, encore que ce soit en allemand, puisque c'était à Munich, que j'ai cru devoir articuler ce dont j'ai donné là le texte retraduit.

Il m'avait semblé opportun d'introduire sous le terme de *Bedeutung* ce qu'en français, vu le degré de culture où nous étions à l'époque parvenus, je ne pouvais décentement traduire que par *la signification*. *Die Bedeutung des Phallus* c'était déjà, mais les Allemands eux-mêmes, étant donné qu'ils étaient analystes...
j'en marque la distance par une petite note qui est, au début de ce texte, reproduite
...les Allemands n'avaient...
bien entendu je parle des analystes, on était au sortir de la guerre
et on ne peut pas dire que l'analyse avait fait, pendant, beaucoup de progrès
...les Allemands n'y ont entravé que *ponic*.

Tout ça leur a semblé, comme je le souligne au dernier terme de cette note, à proprement parler *inouï*.
C'est curieux d'ailleurs que les choses ont changé au point que ce que je raconte aujourd'hui peut être devenu pour un certain nombre d'entre vous déjà, à juste titre, monnaie courante.

Die Bedeutung, pourtant, était bien référé à l'usage que Frege⁹ fait de ce mot pour l'opposer au terme de *Sinn*, lequel répond très exactement à ce que j'ai cru devoir vous rappeler au niveau de mon énoncé d'aujourd'hui, à savoir *le sens*, le sens d'une proposition.

On pourrait exprimer autrement...
et vous verrez que ce n'est pas incompatible,
...ce qu'il en est de *la nécessité qui conduit à cet art de la produire comme nécessité de discours*.

On pourrait l'exprimer autrement : que faut-il pour qu'une parole *dénote* quelque chose ?
Tel est le sens...

faites attention, les menus échanges commencent
...tel est le sens que Frege donne à *Bedeutung* : *la dénotation*.

Il vous apparaîtra clair, si vous voulez bien ouvrir ce livre qui s'appelle « *Les fondements de l'arithmétique* »¹⁰...
et qu'une certaine Claude Imbert, qui autrefois, si mon souvenir est bon, fréquenta mon séminaire,
a traduit, ce qui le laisse là pour vous, à la portée de votre main, entièrement accessible
...il vous apparaîtra clair - comme c'était prévisible - que pour qu'il y ait à coup sûr dénotation,
ce ne soit pas mal de s'adresser d'abord, timidement, au champ de *l'arithmétique* tel qu'il est défini par *les nombres entiers*.

9 Gottlob Frege : « *Sens et dénotation* » (*Sinn und Bedeutung*), in « *Écrits logiques et philosophiques* », Seuil 1971, ou Points Seuil 1994.

10 Gottlob Frege : « *Les fondements de l'arithmétique : Recherche logico-mathématique sur le concept de nombre* », Seuil 1970.

Il y a un nommé Kronecker qui n'a pas pu s'empêcher, tellement est grand le besoin de la croyance, de dire que « *les nombres entiers, c'est Dieu qui les avait créés* ». Moyennant quoi, ajoute-t-il, l'homme a à faire tout *le reste* et comme c'était un mathématicien, *le reste* c'était pour lui tout ce qu'il en est du *reste du nombre*.

C'est justement pour autant que rien n'est sûr qui soit de cette espèce, à savoir qu'un effort logique peut au moins tenter de rendre compte des nombres entiers, que j'amène dans le champ de votre considération le travail de Frege.

Néanmoins, je voudrais m'arrêter un instant - ne serait-ce que pour vous inciter à le relire - sur ceci : que cette énonciation que j'ai produite sous l'angle de « *La signification du phallus* » ...

dont vous verrez qu'au point où j'en suis - enfin c'est un petit mérite dont je me targue - il n'y a rien à reprendre, bien qu'à cette époque personne vraiment n'y entendît rien : j'ai pu le constater sur place

...qu'est-ce que veut dire *La signification du phallus* ?

Ceci mérite qu'on s'y arrête, car après tout une liaison ainsi *déterminative*, il faut toujours se demander si c'est un *génitif* dit « *objectif* » ou « *subjectif* », tel que j'en illustre la différence par le rapprochement des deux sens, ici le sens marqué par deux petites flèches :

- *un désir* → *d'enfant*, c'est un enfant qu'on désire : [*génitif*] *objectif*.
- *un désir* ← *d'enfant*, c'est un enfant qui désire : [*génitif*] *subjectif*.

Vous pouvez vous exercer, c'est toujours très utile.

La *loi du talion* que j'écris au-dessous sans y ajouter de commentaires, ça peut avoir deux sens :

- la loi qu'est le talion, je l'instaure comme loi,
- ou ce que le talion articule comme loi, c'est-à-dire « *œil pour œil, dent pour dent* ». Ça n'est pas la même chose.

Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que *La signification du phallus*...

et ce que je développerai sera fait pour vous le faire découvrir au sens que je viens de préciser du mot « *sens* », c'est-à-dire *la petite flèche*

...c'est neutre. *La signification du phallus*, ça a ceci d'astucieux que *ce que le phallus dénote, c'est le pouvoir de signification*.

Ce n'est donc pas - ce Φx - une fonction du type ordinaire, c'est ce qui fait qu'à condition de se servir - pour l'y placer comme argument - de quelque chose qui n'a besoin d'avoir d'abord aucun sens, à cette seule condition de l'articuler d'un *prosdiorisme* : « *il existe* » ou bien « *tout* », à cette condition, selon seulement *le prosdiorisme*...

produit lui-même de la recherche de la nécessité logique et rien d'autre

...ce qui s'épinglera de *ce prosdiorisme* prendra *signification* d'*homme* ou de *femme*, selon *le prosdiorisme choisi*, c'est-à-dire :

- soit l'« *il existe* » [$\exists X$], soit l'« *il n'existe pas* » [$\bar{\exists} X$],
- soit le « *tout* » [$\forall X$], soit le « *pas tout* » [$\bar{\forall} X$].

Néanmoins il est clair que nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de ce qui s'est produit d'une *nécessité logique*, à l'affronter aux nombres entiers, pour la raison qui est celle dont je suis parti, que cette nécessité d'après-coup implique la supposition de ce qui *inexiste* comme tel.

Or il est remarquable que ce soit à interroger le nombre entier, à en avoir tenté la genèse logique, que Frege n'ait été conduit à rien d'autre qu'à fonder le nombre 1 sur le concept de l'*inexistence*.

Il faut dire que pour avoir été conduit là, il faut bien croire que ce qui jusque là courait sur ce qui le fonde le 1, ne lui donnait pas satisfaction, satisfaction de logicien.

Il est certain que pendant un bout de temps on s'est contenté de peu.

On croyait que ce n'était pas difficile : il y en a plusieurs, il y en a beaucoup... ben on les compte.

Ça pose bien sûr, pour l'avènement du nombre entier, d'insolubles problèmes.

Car s'il ne s'agit que de ce qu'il est convenu de faire, d'un signe pour les compter, ça existe, on vient de m'apporter comme ça un petit bouquin pour me montrer comment le... il y a un poème arabe là-dessus, un poème qui indique comme ça, en vers, ce qu'il faut faire avec le petit doigt, puis avec l'index, et avec l'annulaire, et quelques autres, pour faire passer *le signe* du nombre.

Mais justement, puisqu'il faut faire *signe*, c'est que le nombre doit avoir une autre espèce d'existence que simplement de *désigner* - fût-ce à chaque fois avec un aboiement - chacune par exemple des personnes ici présentes : pour qu'elles aient valeur de 1 il faut - comme on l'a remarqué depuis toujours - qu'on les dépouille de toutes leurs qualités sans exception. Alors qu'est-ce qui reste ?

Bien sûr, il y a eu quelques philosophes dits « *empiristes* » pour articuler ça en se servant de menus objets comme de petites boules : un chapelet bien sûr, c'est ce qu'il y a de meilleur. Mais ça ne résout pas du tout la question de l'émergence comme telle du 1.

C'est ce qu'avait bien vu un nommé Leibniz qui a cru devoir partir - comme il s'imposait - de l'identité, à savoir de poser d'abord :

$$2 = 1+1$$

$$3 = 2+1$$

$$4 = 3+1$$

et de croire avoir résolu le problème en montrant qu'à réduire chacune de ces définitions à la précédente, on pouvait démontrer que 2 et 2 font 4.

Il y a malheureusement un petit obstacle dont les logiciens du XIX^{ème} siècle se sont rapidement aperçus, c'est que sa démonstration n'est valable qu'à condition de négliger la *parenthèse* tout à fait nécessaire à mettre sur $2 = 1+1$, à savoir la parenthèse enserrant le $(1+1)$, et qu'il est nécessaire - ce qu'il néglige - qu'il est nécessaire de poser l'axiome que : $(a+b)+c = a+(b+c)$.

Il est certain que cette négligence de la part d'un logicien aussi vraiment logicien qu'était Leibniz, mérite sûrement d'être expliquée, et que par quelque côté quelque chose la justifie. Quoiqu'il en soit, qu'elle soit omise suffit, du point de vue du logicien, à faire rejeter la genèse leibnizienne, outre qu'elle néglige tout fondement de ce qu'il en est du 0.

Je ne fais ici que vous indiquer à partir de quelle notion du concept, du concept supposé dénoter quelque chose, il faut les choisir pour que ça colle. Mais après tout on ne peut pas dire que *les concepts*...

ceux qu'ils choisit : *satellites de Mars* voire de *Jupiter*

...n'aient pas cette portée de dénotation suffisante pour qu'on ne puisse dire qu'un nombre soit à chacun d'eux associé.

Néanmoins, la subsistance du nombre ne peut s'assurer qu'à partir de l'*équinuméricité* des objets que subsume un concept. L'ordre des nombres ne peut dès lors être donné que par cette astuce qui consiste à procéder exactement en sens contraire de ce qu'a fait Leibniz, à retirer 1 de chaque nombre, de dire que *le prédécesseur* c'est celui...

le concept de nombre, issu du concept

...le nombre *prédécesseur* c'est celui qui...

mis à part tel objet qui servait d'appui dans le concept d'un certain nombre

...c'est le concept qui - mis à part cet objet - se trouve *identique* à un nombre

qui est très précisément caractérisé de ne pas être identique au précédent, disons à 1 près.

C'est ainsi que Frege¹¹ régresse jusqu'à la conception du *concept* en tant que *vide*, qui ne comporte aucun objet, qui est celui, non du néant puisqu'il est concept, mais de *l'inexistant* et que c'est justement à considérer ce qu'il croit être le néant, à savoir le concept dont le nombre serait égal à 0, qu'il croit pouvoir définir de la formulation d'argument : *x différent de x*, $x \neq x$, c'est-à-dire différent de lui-même.

C'est-à-dire ce qui est une dénotation assurément extrêmement problématique, car qu'atteignons-nous ? S'il est vrai que le symbolique soit ce que j'en dis, à savoir tout entier dans la parole, qu'il n'y ait pas de métalangage, d'où peut-on désigner dans le langage un objet dont il soit assuré qu'il ne soit pas différent de lui-même ?

Néanmoins c'est sur cette hypothèse que Frege constitue la notion que *le concept « égal à 0 »* donne un nombre différent...

selon la formule qu'il a donnée d'abord pour celle qui est du *nombre prédécesseur*

...donne un nombre différent de ce qu'il en est du 0 défini, tenu - et bel et bien - pour le néant,

c'est-à-dire de celui auquel convient *non pas l'égalité à 0*, mais *le nombre 0*.

Dès lors c'est en référence avec ceci :

- que le concept auquel convient *le nombre 0* repose sur ceci qu'il s'agit de l'identique à 0, mais non identique à 0,
- que celui qui est tout simplement identique à 0 est tenu pour son successeur et comme tel égalé à 1.

11 Sur tout ce qui suit à propos de Frege, cf. Jacques-Alain Miller : « *La suture* » in *Cahiers pour l'analyse*, n° 1, p. 43 ou n°1- 2, p. 37, ou l'exposé originel de Jacques-Alain Miller, lors de la séance du 24-02-65 du Séminaire 1964-65 : « *L'objet de la psychanalyse* ».

La chose se *fonde*, se fonde sur ceci qui est le départ dit de l'équinuméricité, il est clair que l'équinuméricité du concept sous lequel ne tombe aucun objet au titre de l'*inexistence* est toujours égal à lui-même.
 Entre 0 et 0, pas de différence. C'est le « *pas de différence* » dont, par ce biais, Frege entend fonder le 1.

Et ceci de toute façon, cette conquête nous reste précieuse pour autant qu'elle nous donne le 1 pour être essentiellement...
 entendez bien ce que je dis
 ...le signifiant de l'*inexistence*.

Néanmoins est-il sûr que le 1 puisse s'en fonder ?
 Assurément la discussion pourrait se poursuivre par les voies purement fregeiennes.

Néanmoins, pour votre éclaircissement, j'ai cru devoir reproduire ce qui peut être dit n'avoir pas de rapport avec le nombre entier, à savoir le triangle arithmétique. Le triangle arithmétique s'organise de la façon suivante :
 il part, comme donnée, de la suite des nombres entiers.

Chaque terme à s'inscrire est constitué sans autre commentaire, il s'agit de ce qui est au-dessous de la barre, par l'addition...
 vous remarquerez que je n'ai parlé encore jamais d'addition, non plus que Frege
 ...par l'addition des deux chiffres : celui qui est immédiatement à sa gauche, et celui qui est à sa gauche et au-dessus.

	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	...
		0	1	1	1	1	1	1	1	1	...
Monade	0	1	2	3	4	5	6	7	...		
Dyade		0	1	3	6	10	15	21	...		
Triade			0	1	4	10	20	35	...		
Tétrade				0	1	5	15	35	...		
					0	1	6	21	...		
						0	1	7	...		
							0	1	...		

Vous vérifierez aisément qu'il s'agit ici de quelque chose qui nous donne...
 par exemple quand nous avons un nombre entier de points que nous appellerons « monades »
 ...qui nous donne automatiquement ce qu'il en est, étant donné un nombre de ces points, du nombre de sous-ensemble qui peuvent, dans l'ensemble qui comprend tous ces points, se former d'un nombre quelconque, choisi comme étant au-dessous du nombre entier dont il s'agit.

C'est ainsi par exemple que si vous prenez ici la ligne qui est celle de la « dyade » : 0, 1, 3, 6, 10, 15, 21...
 à rencontrer une dyade, vous obtenez immédiatement qu'il y aura dans la dyade, 2 monades.
 Une dyade, c'est pas difficile à imaginer : c'est un trait avec deux termes, un commencement et une fin.

Et que si vous interrogez ce qu'il en est - prenons quelque chose de plus amusant - de la « tétrade »,
 vous obtenez une « tétrade » :

- 0, 1, 5, 15, 35...

vous obtenez quelque chose qui est 4 possibilités de triades, autrement dit pour vous l'imager :

- 4 faces du tétraèdre : 0, 1, 4, 10, 20...

Vous obtenez ensuite six dyades, c'est-à-dire :

- les six côtés du tétraèdre : 0, 1, 3, 6, 10, 15...

et vous obtenez :

- les quatre sommets d'une monade : 0, 1, 2, 3, 4, 5...

Ceci pour donner support à ce qui n'a à s'exprimer qu'en termes de sous-ensembles.

Il est clair que vous voyez qu'à mesure que le nombre entier augmente, le nombre des sous-ensembles qui peuvent se produire en son sein dépasse de beaucoup et très vite le nombre entier lui-même : 0, 1, 4, 10, 20... Ceci n'est pas ce qui nous intéresse. Mais simplement qu'il ait fallu, pour que je puisse rendre compte du même procédé, de la série des nombres entiers, que je parte de ce qui est très précisément à l'origine de ce qu'a fait Frege.

Frege qui en vient à désigner ceci que le nombre, le nombre des objets qui conviennent à un concept en tant que concept du nombre, du nombre N nommé, sera de par lui-même ce qui constitue le nombre successeur. Autrement dit, si vous comptez à partir de 0 : 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, ça fera toujours ce qui est là, à savoir 7 - 7 quoi ? - 7 de ce quelque chose que j'ai appelé inexistant, d'être le fondement de la répétition.

Encore faut-il, pour que soit satisfait aux règles de ce *triangle*, que ce 1 qui se répète ici, surgisse de quelque part. Et puisque partout nous avons encadré de 0 ce *triangle*, 0, 1, 1, 1, 1, 1..., il y a donc ici un point, un point à situer au niveau de la ligne des 0, un point qui est 1 et qui articule quoi ?

Ce qu'il importe de distinguer dans la genèse du 1, à savoir la distinction précisément du *pas de différence* entre tous ces 0, à partir de la genèse : 0, 1, 0, 0, 0, 0... de ce qui se répète, mais se répète comme *inexistant*.

Frege ne rend donc pas compte de la suite des nombres entiers, mais de la possibilité de *la répétition*.

La répétition se pose d'abord comme *répétition* du 1, en tant que 1 de *l'inexistence*.

Est-ce qu'il n'y a pas...

je ne peux ici qu'en avancer la question

...quelque chose qui suggère qu'à ce fait, qu'il n'y ait pas un seul 1 mais :

- l'1 qui se répète,
- et l'1 qui se pose dans la suite des nombres entiers, dans cette *béance* nous avons à trouver *quelque chose* qui est de l'ordre de ce que nous avons interrogé en posant, comme corrélat nécessaire de la question de la nécessité logique, le fondement de *l'inexistence* ?

[Au tableau]

蓋
非
也
請
拒
收
我
贈

蓋 非 也 請 拒 收 我 贈

gài fēi yě qǐng jù shōu wǒ zèng.

Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que c'est pas ça.

Vous adorez *les conférences*, c'est pourquoi j'ai prié hier soir...

par un petit papier que je lui ai porté vers 10 heures et quart

...j'ai prié mon ami Roman Jakobson, dont j'espérais qu'il serait ici présent, je l'ai prié donc, de vous faire la conférence qu'il ne vous a pas faite hier, puisque après vous l'avoir annoncée...

je veux dire avoir écrit sur le tableau noir quelque chose d'équivalent à ce que je viens de faire ici

...il a cru devoir rester dans ce qu'il a appelé *les généralités*, pensant sans doute que c'est ce que vous préféreriez entendre, c'est-à-dire une conférence. Malheureusement - il me l'a téléphoné ce matin de bonne heure - il était pris à déjeuner avec des linguistes, de sorte que vous n'aurez pas de conférence.

Car à la vérité moi je n'en fais pas. Comme je l'ai dit ailleurs très sérieusement, je m'amuse : *amusements sérieux ou plaisants*.

« *Ailleurs* » - à savoir à Sainte-Anne - je me suis essayé aux amusements plaisants. Ça se passe de commentaires.

Et si j'ai dit - j'ai dit là-bas - que c'est peut-être aussi un amusement, ici je dis que je me tiens dans le sérieux.

Mais c'est quand même un amusement. J'ai mis ça en rapport ailleurs, au lieu de l'amusement plaisant, avec ce que j'ai appelé « *la lettre d'a-mur* ». Ben en voilà une, c'est typique :

« *Je te demande de me refuser ce que je t'offre...*

ici arrêt, parce que j'espère que il y a pas besoin de rien ajouter pour que ça se comprenne,

c'est très précisément ça *la lettre d'a-mur*, la vraie : « *de refuser ce que je t'offre* ».

On peut compléter pour ceux qui par hasard n'auraient jamais compris ce que c'est que *la lettre d'a-mur* :

...de refuser ce que je t'offre parce que ça n'est pas ça ».

Vous voyez, j'ai glissé, j'ai glissé parce que - mon Dieu - c'est à vous que je parle, vous qui aimez les conférences :

« *ça n'est pas ça* ». Il y a ça d'ajouté : « *n'* ». Quand le « *ne* » est ajouté, il n'y a pas besoin qu'il soit *explétif*

pour que ça veuille dire quelque chose, à savoir la présence de l'énonciateur, la vraie, la correcte.

C'est justement parce que l'énonciateur serait pas là que l'énonciation serait pleine et que ça devrait s'écrire :

« *...parce que c'est pas ça* ».

J'ai dit qu'ici l'amusement était sérieux, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?
À la vérité j'ai cherché, je me suis renseigné, comment ça se disait « *sérieux* », dans diverses langues.
Pour la façon dont je le conçois, je n'ai pas trouvé mieux que la nôtre qui prêle au jeu de mots.
Je sais pas assez bien les autres pour avoir trouvé ce qui, dans les autres, en serait l'équivalent,
mais dans la nôtre, « *sérieux* », comme je l'entends, c'est « *sériel* ».

Comme vous le savez déjà j'espère, un certain nombre d'entre vous, sans que j'aie eu à vous le dire,
le principe du *sériel*, c'est cette suite des nombres entiers qu'on n'a pas trouvé d'autres moyens de définir qu'à dire :
qu'une propriété y est *transférable* de n à $n+1$, qui ne peut être que celle qui se *transfère* de 0 à 1,
le raisonnement par récurrence ou induction mathématique, dit-on encore.

Seulement voilà, c'est bien le problème que j'ai essayé d'approcher dans mes derniers amusements,
qu'est-ce qui peut bien se transférer de 0 à 1 ? C'est là le coton !
C'est pourtant bien ce que je me suis donné comme visée cette année de serrer ...ou pire.

Je n'avancerai pas aujourd'hui dans cet intervalle - qui de prime abord est sans fond - de ce qui se transfère de 0 à 1.
Mais ce qui est sûr et ce qui est clair, c'est qu'à prendre les choses *1 par 1*, il faut en avoir *le cœur net*.
Car quelque effort qu'on ait fait pour logiciser la suite, la série, des nombres entiers, on n'a pas trouvé mieux
que d'en désigner la propriété commune - c'est la seule ! - comme étant celle de ce qui se transfère de 0 à 1.

Dans l'intervalle, vous avez été - enfin ceux de mon École - avisés de ne pas manquer ce que Roman Jakobson
devait vous apporter de lumière sur ce qu'il en est de l'analyse de la langue,
ce qui à la vérité est fort utile pour savoir où je porte maintenant la question.

C'est pas parce que j'en suis parti, pour en venir à mes *amusements* présents, que je dois m'y tenir pour lié.
Et ce qui assurément m'a frappé - entre autre ! - dans ce que vous a apporté Roman Jakobson,
c'est quelque chose qui concerne ce point d'histoire que ce n'est pas d'aujourd'hui que *la langue* c'est à l'ordre du jour.

Il vous a parlé entre autres d'un certain Boetius Daccus, fort important a-t-il souligné, parce qu'il a articulé
des *Suppositiones*. Je pense qu'au moins pour certains *ça fait écho* à ce que je dis depuis longtemps de ce qu'il en est *du sujet*,
du sujet radicalement, ce que suppose le signifiant.

Puis il vous a dit que, il se trouvait que depuis un certain moment ce Boèce...
ce Boèce qui n'est pas celui que vous connaissez, celui-là il a extrait les images du passé, Daccus
qu'il s'appelle, c'est-à-dire « *danois* », c'est pas le bon, c'est pas celui qui est dans le dictionnaire Bouillet
...il vous a dit qu'il avait disparu comme ça pour une petite question de déviationnisme. En fait il a été accusé d'*averroïsme*,
et dans ce temps-là on ne peut pas dire que ça ne pardonnait pas, mais ça pouvait ne pas pardonner quand on avait
l'attention attirée par quelque chose qui avait l'air un peu solide, comme par exemple de parler des « *Suppositiones* ».

De sorte qu'il n'est point tout à fait exact que les deux choses soient sans rapport et c'est ce qui me frappe.
Ce qui me frappe c'est que pendant des siècles, quand on touchait à la langue fallait faire attention.
Il y a une lettre qui n'apparaît que tout à fait en marge dans la composition phonétique c'est celle-là : H,
qui se prononce *hache* en français.

Ne touchez pas la hache, c'est ce qui était prudent pendant des siècles quand on touchait à la langue.
Parce qu'il s'est trouvé que pendant des siècles, quand on touchait à *la langue*,
dans le public, ça faisait de l'effet, un autre effet que l'amusement.

Une des questions qu'*il ne serait pas mal que nous entrevoyions*, comme ça, tout à fait à la fin...
encore que là où je m'amuse d'une façon plaisante,
j'en ai donné, sous la forme de ce fameux mur, l'indication
...il serait peut-être pas mal *que nous entrevoyions pourquoi maintenant l'analyse linguistique ça fait partie de la recherche scientifique*.
Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

La définition - là je me laisse un peu entraîner - la définition de « *la recherche scientifique* », c'est très exactement ceci
- il n'y a pas loin à chercher - c'est une *recherche* bien nommée en ceci que *c'est pas de trouver qu'il est question*,
en tout cas rien qui dérange justement ce dont je parlais tout à l'heure, à savoir le public.

J'ai reçu récemment d'une contrée lointaine...
je voudrais faire à quiconque aucun ennui, je vous dirai donc pas d'où
...une question de recherche scientifique, c'était un « *Comité de recherche scientifique sur les armes* ». Textuel !

Quelqu'un, qui ne m'est pas inconnu...

c'est bien pour ça qu'on me consultait sur ce qu'il en était de lui

...se proposait pour faire une recherche sur la peur.

Il était question pour ça de lui donner un crédit, un crédit qui - traduit en francs français - devait tout doucement dépasser son petit million d'anciens francs, moyennant quoi il passerait...

c'était écrit dans le texte, le texte lui-même, je peux pas vous le donner, mais je l'ai

...il était question qu'il passe à Paris *trois jours*, [Rires] à Antibes *vingt-huit*, à Douarnenez *dix-neuf*, à San Montano - qui je crois...

Antonella, tu es là ? San Montano, ça doit être une plage assez agréable, non, ou je me trompe ?

Non, tu ne sais pas ? Bon, c'est peut-être à côté de Florence, enfin on ne sait pas

...à San Montano *quinze jours*, et ensuite à Paris *trois jours*.

Grâce à une de mes élèves j'ai pu résumer mon appréciation en ces termes « *I bowled over with admiration* ».

Puis j'ai mis une grande croix sur tout le détail des appréciations qu'on me demandait sur la qualité scientifique du programme, ses résonances sociales et pratiques, la compétence de l'intéressé et ce qui s'ensuit.

Cette histoire n'a qu'un intérêt médiocre, mais elle commente ce que j'indiquais, ça ne va pas au fond de la recherche scientifique, mais il y a quelque chose quand même que ça dénote, et c'est peut-être le seul intérêt de l'affaire : c'est que j'avais d'abord proposé comme ça au téléphone, à la personne qui - Dieu merci - m'a corrigé : « *I bowled over* ». Vous ne savez pas naturellement ce que ça veut dire. Je ne le savais pas non plus [Rires]. *Bowl, b.o.w.l.*, c'est la boule. Je suis donc *boulé*. Je suis comme un jeu de quilles tout entier quand une bonne boule le bascule.

Eh ben vous m'en croirez si vous voulez, ce que j'avais proposé au téléphone, moi qui ne connaissais pas l'expression « *I bowled over* » c'était : « *I'm blowed over, Je suis soufflé* » C'était naturellement complètement incorrect, car « *blow* » - qui veut en effet dire souffler, c'est ce que j'avais trouvé - « *blow* » ça fait « *blown* », ça fait pas « *blowed* ». Donc si j'ai dit *blowed*, est-ce que c'est pas parce que « *sans le savoir je le savais* » que c'était *bowled over* ? [Rires] Là nous rentrons dans le *lapsus*, c'est-à-dire dans les choses sérieuses.

Mais en même temps, c'est fait pour nous indiquer que comme Platon l'avait déjà entrevu dans le « *Cratyle* », Eh ben que le signifiant soit arbitraire, c'est pas si sûr que cela, puisque après tout, *bowl* et *blow* - hein ? - c'est pas pour rien que c'est si voisin, puisque c'est justement comme ça que je l'ai manqué d'un poil, le *bowl*. Enfin, je sais pas comment vous qualifierez cet amusement, mais je le trouve sérieux.

Moyennant quoi, nous revenons à l'analyse linguistique, dont certainement, au nom de la recherche, vous entendrez de plus en plus parler. C'est difficile d'y mener son chemin là où le clivage en vaut la peine. On apprend des choses : par exemple qu'il y a des « *parties du discours* ».

Je m'en suis gardé comme de la peste, je veux dire de m'y appesantir, pour ne pas vous engluer.

Mais enfin, comme certainement *la recherche va se faire entendre*, comme elle se fait entendre ailleurs, je vais partir du verbe.

On vous énonce que le verbe exprime toutes sortes de choses et il est difficile de se dépêtrer entre l'*action* et son *contraire*. Il y a le verbe intransitif qui manifestement ici fait un obstacle, l'intransitif devient alors très difficile à classer.

Pour nous en tenir à ce qu'il y a de plus accentué dans cette définition,

on vous parlera d'une relation binaire pour ce qu'il en est du verbe type où, il faut bien le dire, le même sens du verbe ne se classe pas de la même façon dans toutes les langues :

- *Il y a des langues où l'on dit l'homme bat le chien.*
- *Il y a des langues où l'on dit il y a du battre le chien par l'homme.* Ce n'est pas essentiel, la *relation* est toujours *binnaire*.
- *Il y a des langues où on dit l'homme aime le chien.*

Est-ce que c'est toujours aussi *binnaire*, quand dans cette langue - car là, il y a des différences - on s'exprime de la façon suivante : « *l'homme aime au chien* » pour dire non pas qu'il le « *like* », enfin qu'il aime ça comme un bibelot, mais qu'il a de l'amour pour son chien ?

« *Aimer à quelqu'un* », moi ça m'a toujours ravi.

Je veux dire que je regrette de parler une langue où on dit « *j'aime une femme* », comme on dit « *je la bats* ».

« *Aimer à une femme* » ça me semblerait plus congru.

C'est même au point qu'un jour je me suis aperçu - puisque nous sommes dans le *lapsus*, continuons - que j'écrivais : « *tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé* ».

J'ai pas mis de « *e* » à la fin, ce qui est un *lapsus*, une faute d'orthographe si vous voulez, incontestablement.

C'est en y réfléchissant justement que je me suis dit que si j'écrivais ça comme ça, c'est parce que je devais sentir « *j'aime à toi* ». Mais enfin, c'est personnel. [Rires]

Quoiqu'il en soit, on distingue avec soin, de ces premiers verbes, ceux qui se définissent par *une relation ternaire* : « je te donne quelque chose ». Ça peut aller de la *nasarde*¹² au bibelot, mais enfin là il y a trois termes.

Vous avez pu remarquer que j'ai toujours employé le « je te... » comme élément de la relation.

C'est déjà vous entraîner dans le sens qui est bien celui où je vous conduis, puisque là, vous le voyez, il y a du

« je te demande de me refuser ce que je t'offre ».

Ça va pas de soi, parce qu'on peut dire : « l'homme donne au chien une petite caresse sur le front ».

Cette distinction de « la relation ternaire » avec « la relation binaire » est tout à fait essentielle.

Elle est essentielle en ceci :

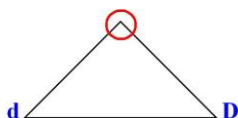
c'est que quand on vous schématise *la fonction de la parole*, on vous parle - petit *d*, grand *D* - du *destinateur* et du *Destinataire*.

À quoi on ajoute la relation que, dans le schéma courant, on identifie au *message* et certes on souligne que *le destinataire* doit posséder le code pour que ça marche. S'il ne le possède pas, il aura à le conquérir, il aura à déchiffrer.

Est-ce que cette façon d'écrire est satisfaisante ?

Je prétends, je prétends que la relation...

s'il y en a une - mais vous savez que la chose peut être mise en question - s'il y en a une qui se passe par *la parole* ...implique que soit inscrite la fonction *ternaire*, à savoir que *le message soit distingué la* et qu'il n'en reste pas moins que, y ayant un *d*estinateur, un *D*estinataire, un message, ce qui s'énonce dans un verbe est distinct.



C'est à savoir que le fait qu'il s'agisse d'une demande - *d* qui est là - mérite d'être isolé, pour grouper les trois éléments, c'est justement en ça que c'est évident...

et seulement évident quand j'emploie *je* et *te*, quand j'emploie *tu* et *me*

...c'est que ce *je* et ce *te*, ce *tu*, ce *me*, ils sont précisément spécifiés de l'énoncé de la parole.

Il ne peut y avoir ici aucune espèce d'ambiguïté. Autrement dit, il n'y a pas *que* ce qu'on appelle vaguement « *le code* »... comme s'il n'était là qu'en un point

...*la grammaire fait partie du code*, à savoir *cette structure tétradique* que je viens de marquer comme étant *essentielle à ce qui se dit*.

Quand vous tracez votre schéma objectif de la communication : *émetteur*, *message*, et à l'autre bout *le destinataire*, ce schéma objectif est moins complet que la grammaire, laquelle fait partie du code.

C'est bien en quoi il était important que Jakobson vous ait produit cette généralité :

que la grammaire elle aussi, fait partie de la *signification*, et que ce n'est pas pour rien qu'elle est employée dans la poésie.

Ceci est essentiel, je veux dire de préciser le statut du verbe, parce que bientôt on vous décantera les *substantifs* selon qu'ils ont plus ou moins de poids. Il y a *des substantifs lourds* si je puis dire, qu'on appelle *concrets*, comme s'il y avait autre chose comme substantifs que des *substitués*.

Mais enfin, il faut de *la substance*, alors que je crois urgent de marquer d'abord que nous n'avons affaire qu'à *des sujets*. Mais laissons là les choses pour l'instant.

Une critique qui curieusement ne nous vient que réfléchie, de la tentative de logiciser la mathématique, se formule en ceci, en ceci où vous reconnaîtrez la portée de ce que j'avance, c'est que, à prendre *la proposition* comme *fonction propositionnelle*, nous aurons à marquer *la fonction du verbe* et non pas de ce qu'on en fait, à savoir fonction de *prédicat*.

La fonction du verbe, prenons ici le verbe *demander* :

- *je te demande*... : F - j'ouvre la parenthèse, x, y c'est *je* et *te*... F(x, y, ...
qu'est-ce que je te demande ?

...*de refuser*... autre verbe.

Ce qui veut dire qu'à la place de ce qui pourrait être ici la petite caresse sur le tête du chien, c'est-à-dire Z, vous avez par exemple f et de nouveau x, y : F (x, y, f(x, y)). Et là, *est-ce que vous êtes forcés de terminer* c'est-à-dire d'y mettre ici z ?

12 Nasarde : A) chiquenaude sur le nez.
B) parole blessante, camouflet.

Ça n'est nullement nécessaire car vous pouvez avoir très bien... par exemple je mets un φ , ne le mettons pas Φ parce que tout à l'heure ça fera des confusions, je mets un petit φ , et encore x, y : ...ce que je t'offre... Moyennant quoi, nous avons à fermer trois parenthèses : $F(x, y, f(x, y, \varphi(x, y)))$.

Ce à quoi je vous conduis est ceci : c'est de savoir non pas - vous allez le voir - comment surgit le *sens*, mais comment c'est d'un *naud de sens* que surgit l'objet, l'objet lui-même et pour le nommer, puisque je l'ai nommé comme j'ai pu, l'objet *petit(a)*.

Je sais que... il est très *captivant* de lire Wittgenstein.

Wittgenstein, pendant toute sa vie, avec un ascétisme admirable, a énoncé ceci que je concentre :

« ce qui ne peut pas se dire, eh bien, n'en parlons pas ».

Moyennant quoi il pouvait dire presque rien. À tout instant il descendait du trottoir et il était dans le ruisseau, c'est-à-dire qu'il remontait sur le trottoir, le trottoir défini par cette exigence.

Ce n'est assurément pas parce qu'en somme mon ami Kojève a expressément formulé la même règle...

Dieu sait que lui ne l'observait pas !

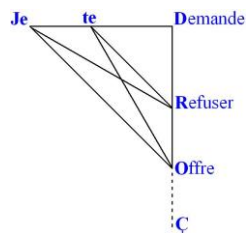
...mais ce n'est pas parce qu'il l'a formulée que je me croirais obligé d'en rester à la démonstration, à la vivante démonstration qu'en a donnée Wittgenstein.

C'est très précisément, me semble-t-il, de « ce » dont on ne peut pas parler qu'il s'agit, quand je désigne du « *c'est pas ça* » ce qui seul motive une demande telle que « *de refuser ce que je t'offre* ».

Et pourtant s'il y a quelque chose qui peut être sensible à tout le monde, c'est bien ce « *c'est pas ça* ».

Nous y sommes à chaque instant de notre existence.

Mais alors tâchons de voir ce que ça veut dire car ce « *c'est pas ça* » nous pouvons le laisser à sa place, à sa place dominante, moyennant quoi évidemment nous n'en verrons jamais le bout. Mais au lieu de le couper, tâchons de le mettre dans l'énoncé lui-même. C'est pas ça - quoi ? Mettons-le de la façon la plus simple, ici le *je*, ici le *te*, ici *je te demande* : **D**, *de me refuser* : **R**, *ce que je t'offre* : **O**, et puis là il y a de la perte : **Ç**.



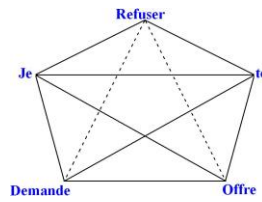
Mais si c'est pas ce que je t'offre, si c'est parce que « *c'est pas ça* » que je te demande de refuser, c'est pas ce que je t'offre que tu refuses, alors j'ai pas à te le demander. Et voilà qu'ici aussi ça se coupe [en R].



Moyennant quoi, si j'ai pas à te demander de le refuser, pourquoi est-ce que je te le demande ? Ça se coupe aussi ici [en D].



Moyennant quoi, pour reprendre dans *un schéma plus correct* :



où le *je* et le *te* sont ici, la *Demander*, ici, le *Refuser*, ici, et l'*Offrir*, ici. À savoir une première tétrade qui est celle-ci :

- *Je te demande de refuser.*

Une seconde :

- *refuser ce que je t'offre.*

Peut-être - ce qui ne nous étonnera pas - nous pouvons voir, dans la distance qu'il y a des deux pôles distincts de la demande et de l'offre, que c'est peut-être là qu'est le « *c'est pas ça* ».

Mais, comme je viens de vous l'expliquer, si nous devons ici dire que c'est l'espace qu'il y a, qu'il peut y avoir entre :

- ce que j'ai à te *demande*,
- et ce que je peux t'*offrir*,

à partir de ce moment-là, il est également impossible de soutenir la relation

- de la *demande* au *refuser*,
- et du *refuser* à l'*offre*.

Est-ce que j'ai besoin de commenter dans le détail ? Ça sera peut-être quand même pas inutile.

Pour la raison de ceci d'abord :

vous pouvez vous demander comment ça se fait qu'après tout, de tout ça, je vous donne un schéma spatial.

C'est pas de l'*espace* qu'il s'agit, c'est de l'*espace pour autant que nous y projetons nos schémas objectifs*.

Mais ça nous en indique déjà assez.

À savoir que nos schémas objectifs commandent peut-être quelque chose de notre notion de l'espace, je dirais, *encore avant* que ça soit commandé par nos perceptions.

Je sais bien, nous sommes enclins à croire que c'est nos perceptions qui nous donnent les trois dimensions.

Il y a un nommé Poincaré¹³ qui n'est pas sans vous être connu, qui a fait pour le démontrer une très jolie tentative. Néanmoins ce rappel du préalable de *nos schémas objectifs* ne sera peut-être pas inutile pour apprécier plus exactement la portée de sa démonstration.

Ce que je veux, ce sur quoi je veux plutôt insister :

- ce n'est pas seulement ce rebondissement du « *c'est pas ça que je t'offre* »,
- au « *c'est pas ça que tu peux refuser* »,
- ni même au « *c'est pas ça que je te demande* »,

c'est ceci, c'est que « *ce qui n'est pas ça* »,

- ça n'est peut-être pas du tout « *ce que je t'offre* » et que nous prenons mal les choses à partir de là,
- c'est « *que je t'offre* ».

Car qu'est-ce que ça veut dire « *que je t'offre* » ?

Ça veut pas dire du tout *que je donne*, comme il suffit d'y réfléchir.

Ça veut pas dire non plus *que tu prends*, ce qui donnerait un sens à « *refuser* ».

Quand *j'offre* quelque chose, c'est dans l'espoir que tu me rendes.

Et c'est bien pour ça que le *potlatch* existe.

Le *potlatch* c'est ce qui noie, c'est ce qui déborde l'*impossible* qu'il y a dans l'*offrir*, l'*impossible* que ce soit un don.

13 Henri Poincaré : *La science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion, 1968, 2^{ème} partie, chap.III « *La géométrie de Riemann* » :

« *Imaginons un monde uniquement peuplé d'êtres dénués d'épaisseur et supposons que ces animaux « infiniment plats » soient tous dans un même plan et n'en puissent sortir. Admettons de plus que ce monde soit assez éloigné des autres pour être soustrait à leur influence. Pendant que nous sommes en train de faire des hypothèses, il ne nous en coûte pas plus de douter ces êtres de raisonnement et de les croire capables de faire de la géométrie. Dans ce cas, ils n'attribueront certainement à l'espace que deux dimensions.* »

C'est bien pour ça que le *potlatch* dans notre discours, nous est devenu complètement étranger.
Ce qui ne rend pas étonnant que dans notre nostalgie nous en faisons *ce que supporte l'impossible*, à savoir le *réel*.
Mais justement : le *réel* comme *impossible*.

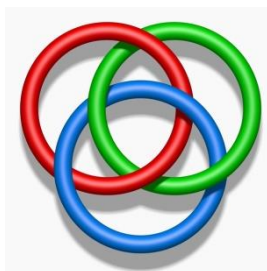
Si ce n'est plus dans le « *ce que* » de « *ce que je t'offre* » que réside le « *c'est pas ça* »,
alors observons ce qui procède de *la mise en question de l'offrir* comme tel.

Si c'est, non « *ce que je t'offre* », mais « *que je t'offre* » que je te demande de refuser, ôtons *l'offre*...
ce fameux « *substantif verbal* » qui serait un moindre substantif, c'est pourtant bien quelque chose
...ôtons *l'offre*, et nous voyons que la demande et le refus perdent tout sens,
parce que, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire de « *demander de refuser* » ?

Il vous suffira d'un tout petit peu d'exercice pour vous apercevoir qu'il en est strictement de même
si vous retirez de ce *nœud* : « *je te demande de me refuser ce que je t'offre* », n'importe lequel des autres verbes.
Car si vous retirez *le refus*, qu'est-ce que peut vouloir dire l'offre d'une demande,
et comme je vous l'ai dit, il est de la nature de l'offre que si vous retirez la demande, refuser ne signifie plus rien.

C'est bien pourquoi la question qui pour nous se pose n'est pas de savoir ce qu'il en est du « *c'est pas ça* » qui serait en jeu
à chacun de ces niveaux verbaux, mais de nous apercevoir que c'est à dénouer chacun de ces verbes de son *nœud*
avec les deux autres que nous pouvons trouver ce qu'il en est de cet effet de sens en tant que je l'appelle l'*objet (a)*.

Chose étrange, tandis qu'avec ma géométrie de *la tétrade* je m'interrogeais hier soir
sur la façon dont je vous présenterai cela aujourd'hui, il m'est arrivé...
d'inant avec une charmante personne qui écoute les cours de M. Guilbaud
...que comme une bague au doigt [*sic*] me soit donné quelque chose que je vais maintenant, que je veux vous montrer,
quelque chose qui n'est rien de moins, paraît-il - je l'ai appris hier soir - que les armoiries des Borromée.
Il y faut un peu de soins, c'est pour ça que je l'y mets. Et voilà !



Vous pouvez refaire la chose.
Vous n'avez pas apporté de ficelle ?
Enfin, vous pouvez refaire la chose avec les ficelles.

Si vous copiez bien ça soigneusement - j'ai pas fait de faute - vous vous apercevrez de ceci :
c'est que - faites bien attention - celui-ci, *le troisième*, là vous le voyez plus...
vous pouvez faire un effort comme ça, c'est accessible
...vous le voyez plus.

Vous pouvez remarquer que les deux autres, vous voyez, celui-là passe au-dessus de celui de gauche
et il passe au-dessus aussi là. Donc ils sont séparés. Seulement *à cause du troisième*, ils tiennent ensemble.
Ça, vous pouvez faire l'essai pour faire... si vous avez pas d'imagination faut faire l'essai avec trois petits bouts de ficelle.
Vous verrez qu'ils tiennent.

Mais il y a rien à faire - hein ? - Il suffit donc que vous en coupiez un, pour que les deux autres...
encore qu'ils aient l'air noués tout à fait comme dans le cas de ce que vous connaissez bien,
à savoir les trois anneaux des Jeux Olympiques, n'est-ce pas, et qui eux continuent de tenir
quand il y en a un qui a foutu le camp
...ben ceux-là, fini !

C'est quelque chose qui a tout de même son intérêt, puisqu'il faut se souvenir que quand j'ai parlé de *chaîne signifiante*,
j'ai toujours impliqué cette *concaténation*.

Ce qui est très curieux...

c'est ce qui va nous permettre aussi de retourner au *verbe binaire*
...c'est que les *binaires*, on ne semble pas s'être aperçu qu'ils ont un statut spécial très très en rapport avec l'*objet petit(a)*.

Si au lieu de prendre l'homme et le chien, ces deux pauvres animaux, comme exemple, on avait pris le *je* et le *te*, on se serait aperçu que le plus typique d'un verbe *binaire*, c'est par exemple :

« *je t'emmerde* »,

ou bien :

« *je te regarde* »,

ou bien :

« *je te parle* »,

ou bien :

« *je te bouffe* ».

C'est les 4 *espèces*¹⁴, comme ça, les 4 *espèces [du (a)]* qui n'ont précisément d'intérêt que dans leur *analogie grammaticale*, à savoir d'être grammaticalement équivalents.

Dès lors est-ce que nous n'avons pas là, en réduit, en minuscule, ce *quelque chose* qui nous permet d'illustrer cette vérité fondamentale que tout discours ne tient son sens que d'un autre discours ?
Assurément la demande ne suffit pas à constituer un discours, mais elle en a la structure fondamentale qui est d'être, comme je me suis exprimé, un *quadripode*.

J'ai souligné qu'une *tétrade* est essentielle à la représenter, de même qu'un *quaternion de lettres* : f, x, y, z, est *indispensable*.
Mais « *demande, refus et offre* », il est clair que dans ce *nœud* que j'ai avancé aujourd'hui devant vous, ils ne prennent leur sens que chacun l'un de l'autre, mais que ce qui résulte de ce nœud tel que j'ai essayé de le dénouer pour vous, ou plutôt, à prendre l'épreuve de son dénouement, de vous dire, de vous montrer que ça ne tient jamais à deux tout seul, que c'est là le fondement, la racine, de ce qu'il en est de l'*objet petit(a)*.

Qu'est-ce à dire ?

C'est que je vous en ai donné le nœud minimum.

Mais vous pourriez en ajouter d'autres.

« *Parce que ce n'est pas ça* » - quoi ? - que je désire.

Et qui ne sait que le propre de la *demande*, c'est très précisément de ne pouvoir situer ce qu'il en est de l'*objet du désir* ?

Avec ce désir, ce que je t'offre qui n'est pas ce que tu désires, nous bouclerions aisément la chose avec ce que tu désires que je te demande.

Et la lettre d'*a-mur* s'étendra ainsi indéfiniment.

Mais qui ne voit le caractère fondamental, pour le discours analytique, d'une telle concaténation ?

J'ai dit autrefois...

il y a très très longtemps, et il y a des gens encore qui s'en bercent

...qu'une analyse ne finit que quand quelqu'un peut dire :

- non pas « *je te parle* »,
- ni « *je parle de moi* »,
- mais « *c'est de moi que je te parle* »,

...c'était une première esquisse.

Est-ce qu'il n'est pas clair que ce dont se fonde le discours de l'analysant, c'est justement ça :

« *Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça* ».

C'est là la *demande fondamentale*, et c'est celle qu'à négliger, l'analyste fait toujours plus *prégnante*.

J'ai ironisé en un temps : « *avec de l'offre, il fait de la demande* ».

Mais la demande qu'il satisfait c'est la reconnaissance de ceci de fondamental : que ce qui se demande « *c'est pas ça* ».

14 C'est-à-dire les quatre occurrences de l'*objet (a)* dans l'ordre de leur énoncé ce jour là : l'*objet anal*, l'*objet scopique*, l'*objet vocal*, l'*objet oral*.

Les choses sont telles, que puisque je vise cette année à vous parler de l'Un, je commencerai aujourd'hui à énoncer ce qu'il en est de l'Autre.

De cet Autre, avec un grand A, à propos duquel j'ai recueilli, il y a un temps, l'inquiétude...

l'inquiétude marquée par un *marxiste* à qui je devais la place d'où j'avais pu reprendre mon travail...l'inquiétude qui était celle-ci : que cet Autre c'était ce tiers qu'à l'avancer dans le rapport du couple il - il le *marxiste* - lui ne pouvait l'identifier qu'à Dieu.

Cette inquiétude dans la suite a-t-elle cheminé assez pour lui inspirer méfiance irréductible à l'endroit de *la trace* que je pouvais laisser ?

C'est une question que je laisserai de côté pour aujourd'hui, parce que je vais commencer par le dévoilement tout simple de ce qu'il en est de cet Autre que j'écris en effet avec un grand A.

L'Autre dont il s'agit, l'Autre est celui du couple sexuel - celui-là même - et que c'est bien pour cela qu'il va nous être nécessaire de produire le signifiant qui ne peut s'écrire que de ce qu'il le barre, ce grand A : S(A).

« On - c'est pas facile, hein...

« On - je souligne sans m'y arrêter car je ne ferais pas un pas...

« On ne jouit que de l'Autre ».

Il est plus difficile d'avancer en ceci, qui semblerait s'imposer, parce que ce qui caractérise *la jouissance*... après ce que je viens de dire

...se déroberait : avancerai-je que « on n'est joui que par l'Autre » ?

C'est bien l'abîme que nous offre en effet la question de l'existence de Dieu, précisément celle que je laisse à l'horizon comme ineffable.

Parce que ce qui est important...

ce n'est pas le rapport avec ce qui jouit, de ce que nous pourrions croire notre être...l'important, quand je dis qu'« on ne jouit que de l'Autre », est ceci : c'est qu'on n'en jouit pas sexuellement - *il n'y a pas de rapport sexuel* - ni n'en est-on joui.

Vous voyez que « *lalangue* » - *lalangue* que j'écris en un seul mot - *lalangue* qui est pourtant « *bonne fille* », ici, résiste. Elle fait la grosse joue.

On en jouit - il faut bien le dire - de l'Autre : on en jouit « *mentalement* ».

Il y a une remarque dans ce *Parménide*, enfin n'est-ce pas, qui ici prend sa valeur de modèle, c'est pour ça que je vous ai recommandé d'aller vous y dégraisser un peu. Naturellement, si vous le lisez à travers *les commentaires* qui en sont faits à l'Université, ben vous le situerez dans la lignée des philosophes, vous y verrez que c'est considéré comme un exercice particulièrement brillant. Mais après ce petit *salut*, on vous dit qu'il n'y a pas grandchose à en faire, que Platon a simplement poussé là, jusqu'à son dernier degré d'acuité, ceci qu'on vous déduira de sa théorie *des formes*.

C'est peut être autrement qu'il vous faut le lire. Il faut le lire avec *innocence*. Remarquez que de temps en temps quelque chose peut vous toucher, ne serait-ce par exemple que cette remarque, quand il aborde, comme ça, tout à fait en passant, au début de la 7^{ème} hypothèse qui part de « *si l'Un n'est pas* », tout à fait en marge il dit : « *et si nous disions que le Non-Un n'est pas ?* ». Et là il s'applique à montrer que la négation de quoi que ce soit, pas seulement de l'Un, du *non-grand*, du *non-petit*, cette négation comme telle se distingue de ne pas nier le même terme.

C'est bien à ce dont il s'agit, de la négation de *la jouissance sexuelle*, ce à quoi je vous prie à l'instant de vous arrêter.

Que j'écrive ce S *parenthèse du grand A barré* : S(A), qui est la même chose que ce que je viens de formuler :

que « *de l'Autre on en jouit mentalement* », ceci écrit quelque chose sur l'Autre, et comme je l'ai avancé :

en tant que terme de la relation qui, de s'évanouir, de ne pas exister, devient *le lieu où elle s'écrit*,

où elle s'écrit telle que ces quatre formules sont là écrites, pour transmettre un savoir.

$\exists X \overline{\Phi X}$	$\overline{\exists X \Phi X}$
$\forall X \Phi X$	$\overline{\forall X \Phi X}$

Parce que j'y ai déjà fait, il me semble, suffisamment allusion, *le savoir* en la matière, ce savoir *peut-être* s'enseigne, mais ce qui se transmet c'est la formule.

C'est justement parce qu'un des termes devient *le lieu où la relation s'écrit*, qu'elle ne peut plus être *relation* puisque le terme change de fonction, qu'il devient *le lieu où elle s'écrit* et que la relation n'est que d'être écrite justement au *lieu* de ce terme.

Un des termes de la relation doit se vider pour lui permettre, à cette relation, de s'écrire.

C'est bien en quoi ce « *mentalement* » que j'ai avancé tout à l'heure entre des guillemets que la parole ne peut pas énoncer, c'est cela qui radicalement soustrait à ce « *mentalement* » toute portée d'*idéisme*.

Cet *idéisme* incontestable à le voir se développer sous la plume de Berkeley, *des remarques* que j'espère vous connaissez, *qui reposent toutes sur ceci* « *que rien de ce qui se pense n'est que pensé par quelqu'un* ».

C'est bien là argument, ou plus exactement argumentation irréductible et qui aurait plus de mordant s'il s'agissait, s'il avouait ce dont il s'agit : de *la jouissance*. Vous ne jouissez que de vos *fantasmes*. Voilà ce qui donnerait portée à l'*idéisme* que personne, par ailleurs, malgré qu'il soit incontestable, ne prend au sérieux. L'important, c'est que *vos fantasmes vous jouissent* et c'est là que je peux revenir à ce que je disais tout à l'heure, c'est que, comme vous voyez, même *lalangue* « *qui est bonne fille* » ne laisse pas sortir cette parole facilement.

Que l'*idéisme* avance qu'il ne s'agit *que* de pensées, pour en sortir *lalangue* « *qui est bonne fille* » mais pas si *bonne fille* que ça, peut peut-être vous offrir quelque chose, que je vais quand même pas avoir besoin d'écrire pour vous prier de faire consonner ce « *que* » autrement.

Enfin... s'il faut vous le faire entendre : *q.u.e.u.e.*, « *queue de pensées* », c'est ce que permet *la bonne fillerie de lalangue en français...* c'est dans cette langue que je m'exprime, je ne vois pas pourquoi je n'en profiterai pas, si j'en parlais une autre, je trouverais un autre truc

...il ne s'agit là « *queue de pensées* »,

- non, comme le dit l'*idéiste*, en tant qu'on les pense, ni même seulement qu'on les pense « *donc je suis* », ce qui est un progrès pourtant,
- mais qu'elles *se* pensent réellement [cf. « *Je pense donc se jouis* »].

C'est en ça que je me classe...

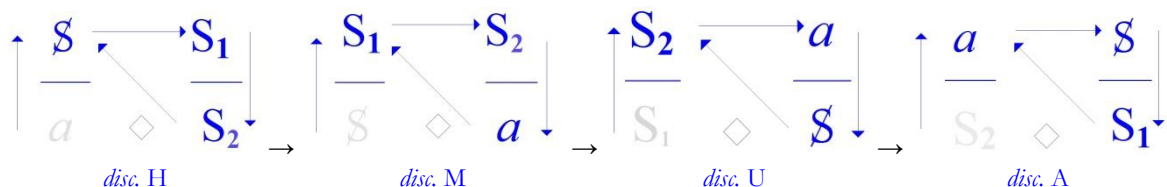
pour autant que ça a le moindre intérêt, parce que je vois pas pourquoi je me classerai philosophiquement

...moi par qui émerge un discours qui n'est pas le discours philosophique, *le discours psychanalytique* nommément...

celui dont le schéma je l'ai reproduit à droite [disc. A]

...que je qualifie de « *discours* » en raison de ceci que j'ai souligné, c'est que :

« *rien ne prend de sens que des rapports d'un discours à un autre discours* ».



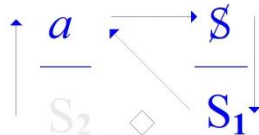
Ça suppose bien entendu cet exercice, à quoi je peux pas dire, ni espérer, que je vous aie vraiment rompus. Tout ça vous passe bien sûr comme l'eau sur les plumes d'un canard puisque...

et d'ailleurs c'est ce qui fait votre existence

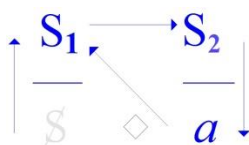
...vous êtes bien solidement insérés dans des discours qui précèdent, qui sont là depuis un temps, une paye, le discours philosophique y compris, pour autant que vous le transmet *le discours universitaire*, c'est-à-dire dans quel état... vous y êtes bien solidement installés et ça fait votre assiette.

Ceux qui occupent la place de cet Autre, de cet Autre que moi je mets au jour, faut pas croire qu'ils soient tellement plus avantagés sur vous, mais quand même, on leur a mis entre les mains un mobilier qui n'est pas facile à manier. Dans ce mobilier, il y a le fauteuil dont on n'a pas encore très bien repéré la nature.

Le fauteuil est pourtant essentiel, parce que le propre de ce *discours*, c'est de permettre à ce *quelque chose* qui est écrit là-bas en haut à droite, sous la forme du $\$$, et qui est comme toute écriture, une forme bien ravissante...



que le S soit ce que Hogarth donne pour la trace de la beauté, c'est pas tout à fait un hasard, ça doit avoir quelque part un sens, et puis qu'il faille le barrer, ça en a sûrement un aussi ...mais quoiqu'il en soit, ce qui se produit à partir de ce sujet barré, c'est quelque chose dont il est curieux de voir que je l'écris de la même façon [i.e. « S » aussi] que ce qui tient dans *le discours du Maître* une autre place, la place dominante.



Ce S de 1 [S_1] c'est justement ce que j'essaie pour vous, en tant qu'ici je parle, c'est ce que j'essaie pour vous de produire. En quoi, je l'ai déjà dit maintes fois, je suis à la place, la même...

et c'est en cela qu'elle est enseignante

...je suis à la place de *l'analysant*.

Ce qui est écrit, s'est-il pensé ? Voilà la question.

On peut ne plus pouvoir dire *par qui* ça s'est pensé, et c'est même, en tout ce qui est écrit, ce à quoi vous avez affaire. La « *queue de pensées* » dont je parlais, c'est le sujet lui-même, le sujet en tant que *hypothétique* de ces pensées...

cet *hypothétique*, on vous en a tellement rebattu les oreilles depuis Aristote,

de $\delta\upsilon\omicron\pi\omicron\chi\acute{\epsilon}\mu\epsilon\nu\omicron\nu$ [upokeimenon] qui était pourtant bien clair,

on en a fait une telle chose, n'est-ce pas, qu'une chatte n'y retrouverait plus ses petits

...je vais l'appeler « *la traîne* », *la traîne* justement, *cette queue de pensées de ce quelque chose de réel*

qui fait cet « *effet de comète* » que j'ai appelé la « *queue de pensées* » et qui est peut-être bien *le phallus*.

Si ce qui se passe là, n'est pas capable d'être reconquis par ce que je viens d'appeler *la traîne*...

ce qui n'est concevable que parce que l'effet qu'elle est, est de même saillie que son avènement,

à savoir *le désarroi*, si vous me permettez d'appeler ainsi la disjonction du rapport sexuel

...si ce qui se passe là n'est pas capable d'être reconquis *nachträglich* [après-coup], si ce qui s'est pensé est ouvert,

à portée des moyens d'une *re-pensée*, ce qui consiste justement à s'apercevoir à *l'écrire* que c'étaient des pensées...

parce que *l'écrit* quoiqu'on en dise, vient *après* que ces pensées, ces pensées réelles, se soient produites

...c'est dans cet effort de repenser, ce *nachträglich*, qu'est cette *répétition* qui est le fondement de ce que nous découvrons *l'expérience analytique*.

Que ça s'écrive c'est la preuve...

mais preuve seulement de l'effet de reprise, *nachträglich*

...c'est ce qui fonde la psychanalyse.

Combien de fois dans *les dialogues philosophiques* voyez-vous l'argument « *si tu ne me suis pas jusque là, il n'y a pas de philosophie* ». Ce que je vais vous dire c'est exactement la même chose, de deux choses l'une :

- ou ce qui est encore reçu dans le commun, dans tout ce qui s'écrit sur la psychanalyse, dans tout ce qui *coule de la plume* des psychanalystes, à savoir que ce qui pense n'est pas pensable, et alors *il n'y a pas de psychanalyse*,
- [ou] pour qu'il puisse y avoir psychanalyse, et pour tout dire interprétation, il faut que ce dont part la « *queue de pensées* » ait été pensé - pensé en tant que pensée réelle.

C'est bien pour ça que je vous ai fait des tartines avec ce Descartes, le « *Je pense donc je suis* » ne veut rien dire s'il n'est vrai.
Il est vrai parce que « *donc je suis* » c'est ce que je pense avant de le savoir et - que je le veuille ou non - c'est la même chose.

La même « chose », c'est ce que j'ai appelé justement « *La Chose freudienne* ».

C'est justement parce que c'est la même chose...

ce « *je pense* » et *ce que je pense*, c'est-à-dire : « *donc je suis* »

...c'est justement parce que c'est la même chose, que ça n'est pas équivalent.

Parce que c'est pour ça que j'ai parlé de *La Chose freudienne*, c'est parce que dans *une Chose*, deux faces...

et écrivez ça comme vous voudrez : « face » ou « fasse »

...deux faces c'est non seulement pas équivalent, c'est-à-dire remplaçable l'un par l'autre dans *le dire*,
c'est pas *équivalent*, c'est même pas pareil.

C'est pour ça que je n'ai parlé de *La Chose freudienne* que d'une certaine façon.

Ce que j'ai écrit, ça se lit. C'est même curieux que ce soit une des choses qui forcent à le relire.

C'est même pour ça que c'est fait.

Et quand on le relit, on s'aperçoit que je ne parle pas de *La Chose*...

parce qu'on peut pas en parler, *en parler*

...je la fais parler elle-même, *La Chose* dont il s'agit énonce :

« *Moi la vérité, je parle.*¹⁵ »

Et elle ne le dit pas, bien sûr, comme ça...

mais ça doit se voir, c'est même pour ça que je l'ai écrit

...elle le dit de toutes les manières, et j'oserais dire que ce n'est pas un mauvais morceau :

« *je ne suis appréhendable que dans mes cachotteries* ».

Ce qu'on en écrit de la Chose il faut le considérer comme *ce qui s'en écrit* venant d'elle, non pas de *qui écrit*.

C'est bien ce qui fait que l'ontologie...

autrement dit la considération du sujet comme être

l'ontologie est une honte si vous me le permettez [*« honto-logie »*].

Vous l'avez donc bien entendu - n'est-ce pas ? - il faut savoir de quoi on parle :

- Ou le « *donc je suis* » n'est qu'une pensée, à démontrer que c'est l'impensable qui pense.
- Ou c'est le fait de le *dire* qui peut agir sur *la Chose*, assez pour qu'elle tourne autrement.

Et c'est en cela que toute pensée se pense de ses rapports à ce qui s'en écrit.

Autrement, je le répète : pas de psychanalyse.

Nous sommes dans l'« *i.n.a.n.* » qui est actuellement ce qu'il y a de plus répandu, *l'inaanalysable*.

Il ne suffit pas de dire qu'elle est *impossible*, parce que ça n'exclut pas qu'elle se pratique.

Pour qu'elle se pratique sans être « *inan* », c'est pas la qualification d'« *impossible* » qui importe,

c'est *son rapport* à l'*impossible* qui est en cause, et le rapport à l'*impossible* est un rapport de *pensée*.

Ce rapport ne saurait avoir aucun sens si l'*impossibilité* démontrée n'est pas strictement une *impossibilité* de pensée
parce que c'est la seule démontrable.

Si nous fondons l'*impossible* dans son rapport au *réel*, il nous reste à dire ceci que je vous donne en cadeau...

je le tiens d'une charmante femme, lointaine dans mon passé, restée pourtant marquée d'une charmante odeur
de savon [*Rires*], avec l'accent vaudois qu'elle savait prendre pour - tout en s'en étant purifiée - savoir le rattraper

« *rien n'est impossible à l'homme*...

qu'elle disait - je peux pas vous imiter l'accent vaudois, moi je ne suis pas né là-bas

...ce qu'il peut pas faire, il le laisse » [*Rires*].

Ceci pour vous centrer ce qu'il en est de l'*impossible* en tant que ce terme est recevable pour quelqu'un de sensé.

¹⁵ « *La chose freudienne* » in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 409.

Eh bien, cette annulation de l'Autre ne se produit qu'à ce niveau où s'inscrit de la seule façon qu'il se peut inscrire, à savoir comme je l'inscris : Φ de X et la barre dessus [$\overline{\Phi X}$]. Ce qui veut dire qu'on ne peut pas écrire que ce qui y fait obstacle, à savoir que la fonction phallique ne soit pas *vrai*. Alors, qu'est-ce que veut dire ?

À savoir *il existe X*, tel qu'il pourrait s'inscrire dans cette négation de la vérité de la fonction phallique [$\exists X \overline{\Phi X}$]. C'est ce qui mérite que nous l'articulions selon des temps, et vous voyez bien que ce que nous allons mettre en cause est très précisément ce statut de l'existence, en tant qu'il n'est pas clair. Je pense qu'il y a assez longtemps que vous avez les oreilles, la comprenez, rebattues de la distinction de *l'essence* et de *l'existence*, pour ne pas en être satisfaits.

Qu'il y ait là dans ce que le *discours analytique* nous permet d'apporter de sens *aux discours précédents* [*disc. H,U,M*], ce n'est quelque chose que je pourrai en fin de compte, de la connexion de ces formules, épingler que du terme d'une motivation dont l'inaperçu est ce qui engendre par exemple la dialectique hégélienne, qui en raison de cet *inaperçu*, ne s'en passe - si je puis dire - qu'à considérer que *le discours* comme tel régent le monde. Ouais...

Me voilà rencontrant une petite note latérale.

Je ne vois pas pourquoi je ne la reprendrai pas, cette digression, d'autant plus que vous ne demandez que ça, vous demandez que ça parce que si je vais tout droit, ça vous fatigue.

Ce qui laisse une ombre de sens au discours de Hegel, c'est *une absence*, et très précisément *cette absence de la plus-value* telle qu'elle est tirée de la *jouissance dans le réel* du *discours du Maître*. Mais *cette absence* quand même note quelque chose : elle note réellement l'Autre non pas comme aboli, mais justement, comme *impossibilité de corrélat*, et c'est en présentifiant cette *impossibilité* qu'elle colore le discours de Hegel.

Parce que vous ne perdrez rien à relire, je ne sais pas, simplement la préface de la « *Phénoménologie de l'Esprit* » en corrélation avec ce que j'avance ici...

vous voyez tous les devoirs de vacances que je vous donne : « *Parménide* » et la « *Phénoménologie* », la « *Préface* » au moins parce que la *Phénoménologie*, naturellement vous ne lisez jamais.

Mais *la préface* est foutrement bien. Elle vaut à elle seule le boulot de la relire

Et vous verrez que ça confirme, que ça prend sens de ce que je vous dis.

J'ose pas encore vous promettre que le *Parménide* en fera autant : prendra sens, mais je l'espère.

Parce que c'est le propre d'un *nouveau discours* que de renouveler ce qui se perd dans le tournoiement des *discours* anciens : justement le sens.

Si je vous ai dit qu'*il y a quelque chose qui le colore ce discours de Hegel*, c'est que là le mot *couleur* veut dire autre chose que *sens*. La promotion de ce que j'avance, justement *le décolore*, achève l'effet du discours de Marx, où il y a quelque chose que je voudrais souligner et qui fait sa limite.

C'est qu'il comporte *une protestation*, dont il se trouve qu'il consolide *le discours du Maître* en le complétant, et pas seulement de la plus-value, en incitant...

je sens que ça va provoquer des remous

...en incitant la femme à exister comme *égale*.

Égale à quoi ?

Personne ne le sait, puisqu'on peut très bien dire aussi que l'homme égale zéro, puisqu'il lui faut l'existence de quelque chose qui le nie pour qu'il existe comme « *tous* ».

En d'autres termes, la sorte de « *confusion* » [*i.e. le « tous » qui les « confond »*] qui n'est pas inhabituelle, nous vivons dans la confusion et on aurait tort de croire que *nous en vivons*, ça ne va pas de soi, je vois pas pourquoi le manque de confusion empêcherait de vivre.

C'est même très curieux qu'on s'y précipite, c'est bien le cas de le dire : on s'y rue.

Quand un discours, tel que le *discours analytique*, émerge, ce qu'il vous propose c'est d'avoir les reins assez fermes pour soutenir le complot de *la vérité*. Chacun sait que les complots - hein ? - ça tourne court.

C'est plus facile de faire tant de *bla-bla-bla* qu'on finit par très bien repérer tous les conjurés.

On confond, on se précipite dans la négation de la division sexuelle, de la différence si vous voulez :

- Si j'ai dit « *division* », c'est que c'est opérationnel.
- Si je dis « *différence* » c'est parce que c'est précisément ce que prétend effacer cet usage du signe « *égal* » : *la femme = l'homme*.

Ce qu'il y a de formidable, n'est-ce pas, ce qui est formidable je vais vous le dire - c'est pas toutes ces conneries - ce qui est formidable c'est l'obstacle qu'elles prétendent de ce mot grotesque transgresser. J'ai enseigné des choses qui ne prétendaient rien *transgresser*, mais *cerner un certain nombre de points-nœuds, points d'impossible*. Moyennant quoi bien sûr il y a des gens que ça dérangeait, parce qu'ils étaient *les représentants, les « assis » du discours psychanalytique* en exercice, qui m'ont fait comme ça un de ces coups qui vous affaiblissent la voix.

Il m'est arrivé par un charmant gars, physiquement, comme ça...
il m'a fait ça un jour, c'est un amour !
...il y a mis un courage ! Il l'a fait « *malgré que* » j'étais en même temps sous la menace...
d'un truc auquel je croyais pas spécialement, mais enfin je faisais comme si
...d'un revolver.

Mais les types qui m'ont coupé la voix dans un certain moment, ils l'ont pas fait « *malgré que* », ils l'ont fait « *parce que* » j'étais sous la menace d'un flingue, celui-là, d'un vrai, pas d'un joujou, comme l'autre. Ça consistait à me soumettre à l'examen, c'est-à-dire au *standard* précisément des gens qui voulaient rien entendre du *discours analytique* encore qu'ils en occupassent la position « *assise* ».

Alors, « *que voulez-vous que je fisse ?* » [Rires].
Du moment que je me soumettais pas à cet examen, *j'étais d'avance condamné*, n'est-ce pas, ce qui naturellement rendait beaucoup plus facile de me couper la voix...
Ha ! Parce que ça existe une voix. Ça a duré comme ça plusieurs années je dois dire, j'avais si peu de voix.

J'ai tout de même une voix dont sont nés les « *Cahiers pour la psychanalyse* », une *très, très, très bonne littérature*, je vous les recommande décidément, parce que j'étais tellement tout entier occupé à ma voix que moi, ces *Cahiers pour la psychanalyse*, pour tout vous dire je peux pas tout faire, je peux pas lire le *Parménide*, relire la *Phénoménologie* et autres trucs [Rires] et puis lire aussi les *Cahiers pour la psychanalyse*.

Il fallait que j'aie repris du poil de la bête !
J'en ai maintenant, je les ai lus, de bout en bout, c'est formidable ! [Rires]
C'est formidable mais c'est marginal parce que c'était pas fait par des psychanalystes.
Pendant ce temps-là les psychanalystes bavardaient, on n'a jamais autant parlé de la transgression autour de moi que pendant le temps où j'avais la [geste du doigt indiquant la gorge coupée] Pfout ! Voilà ! Ouais...

Parce que figurez-vous, quand il s'agit du *véritable impossible*, de l'*impossible* qui se démontre, de l'*impossible* tel qu'il s'articule, et ça bien sûr on y met le temps.

Entre les premiers scribouillages qui ont permis la naissance d'une logique à l'aide du questionnement de la langue, puis le fait qu'on s'est aperçu que ces scribouillages rencontraient quelque chose qui existait...
mais pas à la façon dont on croyait jusqu'alors, à la façon de l'être,
c'est-à-dire de ce que chacun d'entre vous se croit,
se croit être, sous prétexte que vous êtes des individus
...on s'est aperçu qu'il y avait des choses qui existaient
en ce sens qu'elles constituent la limite de ce qui peut tenir de l'avancée de l'articulation d'un discours.

C'est ça le réel !
Son approche par la voie de ce que j'appelle *le symbolique* et qui veut dire les modes de ce qui s'énonce par ce champ, ce champ qui existe du langage, cet *impossible* en tant qu'il se démontre, ne se transgresse pas.
Il y a des choses qui depuis longtemps ont fait repérage, repérage mythique peut-être, mais repérage très bien.
Pas seulement de ce qu'il en est de cet *impossible* mais de sa motivation.
Très précisément à savoir que *ne s'écrit pas le rapport sexuel*.

Dans le genre on n'a jamais rien fait de mieux que, je ne dirai pas la religion...
parce que comme je vous le dirai, je vous l'expliquerai en long et en large, on ne fait pas d'*ethnologie* quand on est *psychanalyste*, et noyer la religion comme ça dans un terme général, c'est la même chose que de faire de l'*ethnologie*
...je peux pas dire non plus qu'il y en ait qu'une, mais il y a celle dans laquelle nous baignons, la religion chrétienne.
Eh bien croyez-moi, la religion chrétienne, elle s'en arrange foutrement bien, de vos transgressions.

C'est même tout ce qu'elle souhaite, c'est ce qui la consolide : plus il y a de transgressions, plus ça l'arrange.
Et c'est bien de ça qu'il est question, il s'agit de démontrer où est *le vrai* de ce qui fait tenir debout un certain nombre de discours qui vous empêtrant.

Je finirai aujourd'hui...

j'espère que j'ai pas abîmé ma bague... [Rires]
...je finirai aujourd'hui sur le même point par lequel j'ai commencé.

Je suis parti de l'Autre, j'en suis pas sorti, parce que le temps passe
et puis qu'après tout faut pas croire qu'au moment où la séance finit, moi j'en ai pas ma claque.
Je rebouclerai donc ce que j'ai dit, trait local, concernant l'Autre, laissant ce qu'il pourra en être
de ce que j'ai à vous avancer de ce qui est le point pivot, le point que je vise cette année, à savoir *l'Un*.

Ce n'est pas pour rien que je ne l'ai pas abordé aujourd'hui,
parce que vous verrez, il y a rien qui soit aussi glissant que cet *Un*.
C'est très curieux, en fait de chose qui a des faces à ce qu'elles se fassent *non point innombrables mais singulièrement divergentes*,
vous le verrez c'est bien *l'Un*.

L'Autre, ce n'est pas pour rien qu'il faut d'abord que j'en prenne l'appui.

L'Autre...

entendez-le bien
...c'est donc un ENTRE : l'Entre dont il s'agirait dans *le rapport sexuel*, mais déplacé et justement de *s'Autreposer*.

De *s'Autreposer*, il est curieux qu'à poser cet Autre, ce que j'ai eu à avancer aujourd'hui ne concerne que la femme,
et c'est bien elle qui, de cette figure de l'Autre, nous donne l'illustration à notre portée, d'être comme l'a écrit un poète,

« *entre centre et absence* ¹⁶ »

- Entre le sens qu'elle prend dans ce que j'ai appelé cet « *au moins un* » où elle ne le trouve qu'à l'état de ce que je vous ai annoncé - annoncé, pas plus ! - de n'être que pure existence.
- Entre centre, *et l'absence* que devient - quoi ? - pour elle justement cette seconde barre que je n'ai pu écrire qu'à la définir comme « *pas toute* » [√X] : celle qui n'est pas contenue dans la fonction phallique sans pourtant être sa négation.

Son mode de présence est *entre centre et absence*,

- entre la fonction phallique dont elle participe, singulièrement de ce que l'« *au moins un* » qui est son partenaire dans l'amour, y renonce pour elle,
- ce qui lui permet à elle de laisser ce par quoi elle n'en participe pas, dans l'*absence* qui n'est pas moins *jouissance*, d'être « *jouissabsence* ».

Et je pense que personne ne dira que ce que j'énonce de la fonction phallique relève d'une méconnaissance de ce qu'il en est de la jouissance féminine.

C'est au contraire de ce que la « *jouisseprésence* » - si je puis ainsi m'exprimer - de la femme...

dans cette partie qui ne la fait « *pas toute* » ouverte à la fonction phallique
...c'est de ce que cette « *jouisseprésence* », « *l'au moins un* » soit pressé de l'habiter,
dans un contresens radical sur ce qui exige son existence.

C'est en raison de ce contresens qui fait

- qu'il ne peut même plus exister,
- que l'*exception* de son existence même est exclue,

qu'alors ce statut de l'Autre - fait de n'être pas universel - s'évanouit et que *la méconnaissance* de l'homme en est *nécessité*.
Ce qui est la définition de *l'hystérique*.

C'est là-dessus que je vous laisserai aujourd'hui.

Je mets un point, et je vous donne rendez-vous dans huit jours.

La séance de Sainte-Anne tombe un jour tel - le premier jeudi d'Avril - que j'en avertis ceux qui sont ici pour qu'ils le fassent savoir aux autres qui fréquentent Sainte-Anne : elle n'aura pas lieu.

16 Henri Michaux : « *Entre centre et absence* », éd. Matarasso, 1936.

La dernière fois, je vous ai raconté quelque chose qui était centré sur l'Autre.

Ce qui est plus commode que ce dont je vais parler aujourd'hui, dont je vous ai déjà caractérisé ce qu'on pourrait appeler le *rappor*t, le rapport à l'Autre, très précisément en ceci qu'il n'est pas *inscriptible*, ce qui ne rend pas les choses plus faciles.

Il s'agit de l'*Un*.

De l'*Un* pour autant que déjà je vous ai indiqué, vous indiquant aussi comment la trace s'en est frayée dans le *Parménide* de Platon, dont le premier pas pour y comprendre quelque chose, c'est de vous apercevoir que tout ce qu'il en énonce - comme dialectisable, comme se développant - de tout discours possible au sujet de l'*Un*, c'est d'abord - et à ne le prendre qu'à ce niveau qui n'est rien en dire d'autre, comme il s'exprime - que « *c'est Un* ».

Et peut-être y en a-t-il un certain nombre d'entre vous à avoir, sur mes adjurations, ouvert ce livre et de s'être aperçu que c'est pas la même chose que de dire que « l'*Un est* » :

- « *C'est Un* », c'est la première hypothèse,
- et « *l'Un est* », c'est la seconde.

Elles sont distinctes. Naturellement pour que ceci porte, faudrait que vous lisiez Platon avec un petit bout de quelque chose qui viendrait de vous, faudrait pas que Platon soit pour vous comme ce qu'il est : un auteur.

Vous êtes formés depuis votre enfance à faire de l'« *auteur-stop* ».

Depuis le temps que c'est passé dans les mœurs, cette façon de vous adresser aux machins là, comme autorisés : vous devriez savoir que ça ne mène nulle part, encore bien sûr que ça puisse vous mener très loin.

Ces observations étant faites, c'est de l'*Un* donc...

pour des raisons dont il va falloir *encore* que je m'excuse,
car au nom de quoi est-ce que je vous occuperai avec ça ?

...c'est de l'*Un* que je vais vous parler aujourd'hui.

C'est même pour ça que j'ai inventé un mot qui sert de titre à ce que je vais vous en dire.

Je suis pas très sûr, je suis même sûr du contraire : je n'ai pas inventé « l'*unaire* ».

Le *trait unaire* qu'en 62 j'ai cru pouvoir extraire de Freud qui l'appelle *einzig*, en le traduisant ainsi.

Ce qui a paru à l'époque miraculeux à quelques-uns.

C'est bien curieux que l'*einziger Zug*, la 2^{ème} forme d'*identification* distinguée par Freud, ne les ait jamais retenus jusque là. Par contre le mot, dont je ferai accolade à ce que je vais vous dire aujourd'hui, est tout à fait nouveau, et il est fait comme d'une précaution, parce qu'à la vérité il y a beaucoup de choses qui sont intéressées à l'*Un*.

De sorte qu'il n'est pas possible... je vais essayer pourtant de frayer tout de suite quelque chose qui situe l'intérêt que mon discours...

pour autant qu'il est lui-même frayage du *discours analytique*

...l'intérêt que mon discours a à passer par l'*Un*.

Mais d'abord prenez-en le champ, en gros désigné donc de « l'*unien* » : *u.n.i.e.n.*

C'est un mot qui ne s'est jamais dit, qui a pourtant son intérêt d'amener une note - une note d'éveil - pour vous chaque fois que l'*Un* sera intéressé et qu'à le prendre ainsi, sous une forme épithète,

ça vous rappellera ce que Freud... [*lapsus*] ce que Platon d'abord promet : c'est que de sa nature il a des pentes diverses.

Dans l'analyse qu'il en soit parlé, ce qui ne vous échappe pas je pense, à vous souvenir de ce qu'il préside à cette bizarre assimilation de l'*éros* à ce qui tend à *coaguler*. Sous prétexte que le corps c'est très évidemment une des formes de l'*Un*, que ça tient ensemble, que c'est un individu sauf accident, il est - c'est singulier - promu par Freud.

Et c'est bien, à vrai dire, ce qui met en question la *dyade* avancée par lui d'*Ἔρως* [*Éros*] et de *Θάνατος* [*Tanatos*].

Si elle n'était pas soutenue d'une autre figure, qui est très précisément celle où échoue le *rappor*t sexuel,

à savoir celle de l'*Un* et de « *pas-un* », c'est à savoir *zéro*, on voit mal la fonction que pourrait tenir ce couple stupéfiant.

Il est de fait qu'il sert, il sert au profit d'un certain nombre de malentendus, d'épinglages de la *pulsion de mort*, ainsi dite à tort et à travers. Mais il est certain qu'en tout cas l'*Un* ne saurait, dans ce discours sauvage qui s'institue de la tentative d'énoncer le rapport sexuel, il est strictement impossible de considérer la copulation de deux corps comme n'en faisant qu'un.

Il est extraordinaire qu'à cet égard, le « *Banquet* » de Platon...
alors que les savants ricanent du « *Parménide* »
...le « *Banquet* » de Platon soit pris au sérieux comme représentant quoi que ce soit qui concerne l'amour.

Certains se souviennent peut-être encore que j'en ai usé dans une année...
exactement celle qui précède celle que j'ai avancée tout à l'heure, l'année 61-62
...c'est en 60-61 que j'ai pris *Le Banquet* pour terrain d'exercice
et je n'ai rien songé à en faire d'autre qu'à en fonder le *transfert* ¹⁷.

Jusqu'à nouvel ordre - le transfert - qu'il y ait quelque chose de l'ordre du 2, peut-être, à son horizon,
ne peut pas passer pour une copulation. Je pense tout de même avoir un petit peu indiqué alors
le mode de dérision sur lequel se déroule cette scène à très proprement parler désignée comme bachique.

Que ce soit Aristophane qui promeut, qui invente, la fameuse « *bipartition de l'être* » qui de prime abord n'eût été
que « *bête à deux dos* » qui se tient serrée, et dont c'est la jalousie de Zeus qui en fait deux à partir de là,
c'est assez dire dans quelle bouche [Aristophane] est mis cet énoncé pour indiquer qu'on s'amuse, on s'amuse bien d'ailleurs.

Le plus énorme, c'est qu'il n'apparaisse pas que celle qui couronne tout le discours, la nommée Diotime,
ne joue pas un autre rôle puisque ce qu'elle enseigne, c'est que l'amour ne tient qu'à ce que *l'aimé*
- qu'il soit homo ou hétéro - *on n'y touche pas*, qu'il n'y a que l'Aphrodite Uranienne qui compte.

Ça n'est pas précisément dire que ce soit *l'Un* qui règne sur l'Ἔρως [Éros].
Ce serait déjà à soi tout seul une raison d'avancer quelques propositions - déjà frayées d'ailleurs - sur *l'Un*,
s'il n'y avait pas en outre ceci : c'est que dans l'expérience analytique le premier pas c'est d'y introduire *Un*,
en analyse qu'on est, on lui fait faire le pas d'entrée.

Moyennant quoi l'analysant dont il s'agit - cet *Un* - le premier mode de sa manifestation,
est évidemment de vous reprocher de n'être qu'« *Un entre autres* », mais bien sûr sans s'en apercevoir.
Moyennant quoi ce qu'il manifeste, c'est très précisément que ces *autres*, il n'a rien à faire avec eux,
et que c'est pour ça qu'avec vous - l'analyste - il voudrait être le seul pour que ça fasse *deux*,
et qu'il ne sait pas que ce dont il s'agit c'est justement qu'il s'aperçoive que *deux*,
c'est cet *Un* qu'il se croit et où il s'agit qu'il se divise.

Alors donc « *Yad'lun* ».
Faudrait écrire ça, aujourd'hui je ne suis pas très porté à écrire mais enfin pourquoi pas : *Yad'lun*.
Pourquoi pas l'écrire comme ça ?

L'écrire comme ça, vous allez le voir, ça a un certain intérêt qui n'est pas sans justifier le choix de cet *Unien* de tout à l'heure.
C'est qu'« *Yad'lun* » écrit comme ça, ça met en valeur une chose propice de la langue française,
et dont je ne sais pas si on peut tirer le même avantage du « *there is* » ou du « *es gibt* ».

Les gens qui en ont le maniement pourront peut-être me l'indiquer. *Es gibt* commande l'accusatif, n'est-ce pas ?
On dit :

- *es gibt einen... quelque chose*, quand c'est au masculin,
- *there is*, on peut dire *there is one, there is a... quelque chose*.

Je sais bien qu'il y a le *there* qui est une amorce de ce côté là, mais c'est pas simple.
En Français on peut dire : *Y'en a*.

Chose très étrange, je n'ai pas réussi...
ça ne veut pas dire que ça ne soit pas trouvable, mais enfin comme ça, à la façon assez hâtive
dont je procède malgré tout, la fonction de la hâte en logique j'en sais un petit quelque chose,
faut bien que je me presse, le temps me presse
...je n'ai pas réussi à voir, à trouver quelque chose, ni à simplement...

Je vais vous dire ce que j'ai consulté :

- le « *Littre* »,
- le « *Robert* », pendant que j'y étais,
- le « *Damourette et Pichon* » et quelques autres quand même.

17 Cf. Séminaire 1960-61 : « *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques* ». Seuil 2001.

L'émergence historique...

tout ce qu'un dictionnaire comme le « *Bloch et von Wartburg* » est fait pour vous donner
...l'émergence d'une formule aussi capitale que « *il y a* » qui veut dire ça : « *y en a* ».

C'est sur le fond de l'indéterminé que surgit ce que désigne et pointe à proprement parler l'« *il y a* », dont curieusement, « *y a* » - je vais dire *n'y a pas* - n'y a pas d'équivalent - c'est vrai - d'équivalent courant dans ce que nous appellerons les langues antiques.

Au nom de quoi, justement se désigne que le discours...

eh bien comme dit et comme le démontre le « *Parménide* »
...le discours, ça change.

C'est bien en ça que *le discours analytique* peut représenter une émergence et qu'il s'agirait peut-être que vous en fassiez quelque chose, si tant est que dès ma disparition...

aux yeux de beaucoup d'esprits, bien sûr toujours présente comme possible sinon imminente
...dès ma disparition on s'attend, dans le même champ, à la véritable pluie d'ordures qui déjà s'annonce parce qu'on croit que ça ne peut plus tarder. [Rires]

Dans *la trace de mon discours*, il vaudrait peut-être mieux que se confortent ceux qui pourraient donner à *ce frayage* une suite, dont heureusement aussi, j'ai dans un endroit, un endroit bien précis, quelques prémisses, mais rares.

Parce qu'on passe son temps à me casser les pieds et les oreilles avec le fait de savoir « *le rapport du discours analytique avec la révolution* ». C'est peut-être justement lui qui porte le germe *d'aucune révolution possible*, de ce qu'il faut pas confondre *la révolution* avec le vague à l'âme qui peut vous prendre comme ça à tout bout de champ sous cette étiquette. C'est pas tout à fait la même chose.

« *Y en a* » donc, c'est sur fond de quelque chose qui n'a pas de forme.

Quand on dit « *y en a* » ça veut dire d'habitude « *y en a du...* » ou « *y en a des...* ».

On peut même ajouter de temps en temps à ce « *des* », « *des qui* » : *des qui pensent, des qui s'expriment, des qui racontent*, des machins comme ça... ça reste un fond d'indétermination.

La question commence sur ce que ça veut dire « *de l'Un* ».

Car dès que *l'Un* est énoncé, le « *de* » n'est plus là que comme un mince pédicule sur ce qu'il en est de ce fond. D'où est-ce que cet *Un* surgit ? C'est très précisément ce que dans la *première hypothèse*, Platon essaie d'avancer, à dire comme il peut, faute qu'il ait à sa disposition d'autres mots, *ἔν ἐι ἔστιν* : *s'il est Un* ?

Car *ἔστιν* a manifestement là la fonction de suppléance de ce qui ne s'accentue pas comme en français de l'« *il y a* ». Et ce qu'il faudrait sûrement traduire...

je comprends le scrupule qui y arrête les traducteurs

...faudrait sûrement traduire : « *s'il y a Un* » ou *l'Un*, c'est à vous de choisir.

Mais ce qui est certain, c'est que Platon choisit, et que son *Un* n'a rien à faire avec ce qui englobe.

Il y a même quelque chose de remarquable, c'est que ce qu'il en démontre immédiatement, c'est que il ne saurait avoir aucun rapport avec quoi que ce soit dont il a fait sous mille formes la recension métaphysique et qui s'appelle *la dyade* en tant que dans l'expérience - dans l'expérience de *pensée* - elle est partout :

- le plus grand - le plus petit,
- le plus jeune - le plus vieux *etc., etc.*,
- l'incluant - l'inclus,
- et tout ce que vous voudrez de cette espèce.

Ce qu'il commence par démontrer est très précisément ceci, qu'à prendre *l'Un* par le moyen d'une *interrogation discursive*. Et qui est là interrogé ?

Ce n'est évidemment pas le pauvre petit, le cher mignon, le dénommé Aristote si mon souvenir est bon, dont il semble difficile de croire que ça puisse être à ce moment-là celui qui nous a laissé sa mémoire, il est bien clair que comme dans tout dialogue, dans tout dialogue *platonicien*, il y a pas trace d'interlocuteur.

Ça semble ne s'appeler *dialogue* que pour illustrer ce que j'ai depuis longtemps énoncé, que *le dialogue* justement, *y en a pas*. Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas, présente au fond du dialogue platonicien, une bien autre présence - présence humaine disons-le - que dans bien d'autres choses qui se sont écrites depuis.

Il ne nous en faudrait pour témoignage que ceci que dans les premières approches, la façon dont se prépare ce qui constitue l'os du dialogue, ce que j'appellerai l'entretien préliminaire.

Celui qui nous explique, *comme dans tous les dialogues*, comment c'est arrivé que cette chose folle qui ne ressemble en rien à quoi que ce soit qu'on puisse appeler « dialogue »...

c'est là que vraiment on peut le sentir si déjà on ne savait pas par le commun de la vie qu'on n'a jamais vu un dialogue aboutir à quoi que ce soit

...il s'agit dans ce qu'on appelle « dialogue », dans cette littérature qui a sa date, justement de serrer quel est le réel qui peut faire croire, qui donne l'illusion qu'on peut parvenir à quelque chose en dialoguant avec quelqu'un.

Alors ça vaut qu'on prépare le truc, qu'on dise de quel *zinzin* il s'agissait.

Le vieux Parménide et sa clique qui est là, fallait rien moins que ça pour que puisse s'énoncer quelque chose qui fait parler - qui ? - eh bien, justement : l'Un.

Et à partir du moment où vous le faites parler l'Un ,

ben ça vaut la peine de regarder à quoi ça sert celui qui tient l'autre crachoir, qui ne peut que dire des trucs comme ça :

- « ταυτο ανάγκη οὐ γὰρ οὖν τί δέ αληθή »
- *ho, là, là, encore trois fois plus vrai que vous ne le disiez, n'est-ce pas ?*

C'est ça le dialogue naturellement, quand c'est l'Un qui parle. Ce qui est curieux c'est la façon dont Parménide l'introduit. L'Un, il lui passe la main dans le dos, il lui explique

« cher mignon allez-y, parlez cher petit Un, tout cela n'est que bavardage ».

Parce que ne me traduisez pas *ἀδολεσχία* par l'idée qu'il s'agit d'*adolescents*, je dis ça pour ceux qui ne sont pas avertis, surtout que comme en face de la page on vous dit qu'il s'agit de se conduire comme des innocents, comme des jeunots, vous pourriez confondre. Ils ne sont pas nommés comme ça, les jeunots, dans le texte grec, *ἀδολεσχία* [adoleskia] ça veut dire *bavardage*.

Mais on peut considérer que c'est là quelque chose de l'amorce, *de la préfiguration* de ce que nous appelons dans notre rude langage...

tressé par ce qu'on a pu, la phénoménologie qu'on pouvait à ce moment-là avoir à la portée de sa main ...ce qu'on a traduit par « associations libres ».

Naturellement l'association n'est pas libre, si elle était libre, elle n'aurait aucun intérêt, n'est-ce pas, mais c'est la même chose que le *bavardage* : c'est fait pour apprivoiser le moineau. L'association, il est bien entendu qu'elle est liée, je ne vois pas quel serait son intérêt si elle était libre.

Le bavardage en question, il est certain que - il ne fait aucun doute - comme c'est pas quelqu'un qui parle mais que c'est l'Un, on peut voir là, à quel point c'est lié. Parce que c'est très démonstratif.

À mettre les choses dans ce relief, ça permet de situer pas mal de choses, et en particulier le *pas* qui se franchit de Parménide à Platon.

Parce qu'il y avait déjà un pas franchi par Parménide dans ce milieu où il s'agissait en somme de savoir *ce qu'il en est du réel*. Nous en sommes toujours tous là.

Après qu'on ait dit que c'était *l'air, l'eau, la terre, le feu*, et qu'après ça on n'avait plus qu'à recommencer, il y a quelqu'un qui s'est avisé que le seul facteur commun de toute *cette substance* dont il s'agissait, c'était d'être « dicible ». C'est ça le pas de Parménide.

Seulement le pas de Platon c'est différent :

c'est de montrer que dès que on essaie de dire d'une façon articulée ce qui se dessine de « la structure »...

comme on dirait dans ce que j'ai appelé tout à l'heure « notre rude langage »

...le mot « structure » ne vaut pas mieux que le mot d'« associations libres »,

mais ce qui se dessine fait difficulté, et que le réel c'est dans cette voie qu'il faut le chercher.

Εἶδος [Eidos], qu'on traduit improprement « la forme », est quelque chose qui déjà nous promet le serrage, le cernage de ce qui fait *béance dans le dire*. En d'autres termes Platon était pour tout dire lacanien. [Rires] Naturellement il pouvait pas le savoir.

En plus, il était un peu débile. [Rires]

Ce qui ne facilite pas les choses, mais ce qui sûrement l'a aidé. J'appelle *débilité mentale* le fait d'être un être parlant qui ne soit pas solidement installé dans *un discours*, c'est ce qui fait le prix *du débile*. Il n'y a aucune autre définition qu'on puisse lui donner sinon d'être ce qu'on appelle *un peu à côté de la plaque*, c'est-à-dire qu'entre deux *discours*, il flotte.

Pour être solidement installé comme sujet il faut s'en tenir à un [discours], ou bien alors savoir ce qu'on fait.

Mais c'est pas parce qu'on est en marge qu'on sait ce qu'on dit.

De sorte que pour ce qui est de son cas, ça lui a permis solidement... après tout il avait des cadres,

il faut pas croire qu'en son temps, les choses fussent pas prises dans *un très solide discours* et il en montre le bout de l'oreille quelque part dans les entretiens préliminaires de ce Parménide. C'est tout de même lui qui l'a écrit.

On ne sait pas si il se marre ou non, mais enfin il n'a pas attendu Hegel pour nous faire « *la dialectique du Maître et de l'Esclave* », et je dois dire que ce qu'il en énonce est d'une autre assiette que ce qu'avance toute la « *Phénoménologie de l'Esprit* ».

Non pas qu'il conclue, mais qu'il donne les éléments matériels.

Il avance, il avance, il le peut parce que de son temps c'est pas du chiqué.

On se demande si c'était *mieux*, plutôt que *pire*, de penser que *les maîtres et les esclaves*, c'était là affirmé,

ça permettait de s'imaginer que ça pouvait changer à tout instant, et en effet ça changeait à tout instant :

- quand *les maîtres* étaient faits prisonniers ils devenaient *esclaves*,
- et quand les *esclaves* étaient affranchis, ben ils devenaient *maîtres*.

Grâce à quoi Platon s'imagine, et il le dit dans les préliminaires de ce dialogue, que l'essence-maître, l'*εἶδος* [eidos], et celle de l'esclave, ben on peut considérer qu'elles n'ont rien à faire avec ce qu'il en est réellement.

Le Maître et l'esclave sont entre eux dans des rapports qui n'ont rien à faire avec *le rapport de l'essence-maître et de l'essence-esclave*.

C'est bien en ça qu'il est un peu *débile*.

C'est que nous avons vu faire le grand mélange, n'est-ce pas, qui s'opère toujours, par une certaine voie, dont il est curieux qu'on ne voie pas à quel point elle promet la suite : *c'est qu'on est tous frères !*

Il y a une région comme ça de l'histoire, du mythe historique, je veux dire du mythe en tant qu'il est histoire, ça ne s'est vu qu'une fois, chez les Juifs, où on sait la fraternité à quoi ça sert, ça a donné le grand modèle.

Elle est faite pour qu'on vende son frère, ce qui n'a pas manqué de se produire dans la suite de toutes les subversions qui sont dites tourner autour du *discours du Maître*.

Il est tout à fait clair que l'effort dont Hegel s'exténue au niveau de la « *Phénoménologie...* » :

« *la crainte de la mort* », « *la lutte à mort de pure prestance* » ... et j't'en raconte, et j't'en remets...

Moyennant quoi - c'est l'essentiel à obtenir - *y a un esclave*.

Mais, je le demande...

à tous ceux qui ont des frémissements comme ça de changer les rôles

...je le demande : qu'est-ce qui peut faire - puisque l'esclave survit - qu'il devienne pas tout de suite...

après « *la lutte à mort de pure prestance* », aujourd'hui, et « *la crainte de la mort* »

...qu'il change de camp, que tout ça ne subsiste, n'a chance de subsister qu'à condition qu'on voie très précisément ce que Platon *écarte*.

Ce que Platon *écarte*...

mais qui saura jamais au nom de quoi, parce qu'on ne peut pas, mon Dieu, sonder son cœur,

c'est peut-être *débilité mentale* simplement

...il est clair au contraire, que c'est là la plus belle occasion de marquer ce qu'il en est

de ce qu'il appelle le *μετέχειν* [metékein] *la participation*.

Jamais l'esclave n'est esclave *que de l'essence du Maître*. De même que le Maître...

j'appelle ça « *l'essence* », appelez-le comme vous voudrez,

j'aime beaucoup mieux l'écrire S₁, le signifiant-maître,

...et quant au Maître, s'il n'y avait pas S₂, le savoir de l'esclave qu'est-ce qu'il en ferait ?

Je m'attarde, je m'attarde, pour vous dire l'important de cette chose invraisemblable : *qu'il y en ait, de l'Un*.

C'est là le point à mettre en relief. Car dès qu'on interroge cet *Un*, ce qu'il devient, enfin comme une chose qui se défait, c'est qu'il est impossible de le mettre en rapport avec quoi que ce soit,

hors la série des nombres entiers, qui n'est rien d'autre que cet *Un*.

Bien sûr ceci ne survient, n'arrive, ne surgit, qu'à la fin d'une longue élaboration de discours. Dans la logique de Frege, celle qui s'inscrit dans les « *Grundlagen der Arithmetik* », vous verrez à la fois l'insuffisance de toute déduction logique du 1, puisqu'il faut qu'elle passe par le 0 dont on ne peut tout de même pas dire que ce soit l'Un, et pourtant tout se déroule : que c'est de ce 1 qui manque au niveau du 0 que procède toute la suite arithmétique.

Alors que déjà, parce que déjà de 0 à 1 ça fait 2, dès lors ça en fera 3 parce qu'il y aura 0, 1, et 2 avant, et ainsi de suite. Et ceci très précisément jusqu'au 1^{er} des 8 [aleph] qui, curieusement et pas pour rien, qui ne peut se désigner que d'8₀ [aleph zéro].

Bien sûr ceci peut vous paraître à une distance savante. C'est bien pour ça qu'il faut l'incarner, et que j'ai mis d'abord « *Yad'lun* ». « *Yad'lun !* » et que vous, vous ne sauriez trop vous exclamer de cette annonce, d'autant de points d'exclamation à la suite, que précisément l'aleph zéro [8₀] sera juste suffisant pour sonder ce qu'il peut en être, si vous l'approchez suffisamment, de l'étonnement que mérite qu'il y ait de l'Un.

X dans la salle – « *ouille !* »

Oui ! *Ça mérite bien d'être salué de cet ouille !* hein, puisque nous parlons en *langue d'ouille*, je veux dire « *boc est ille* » [c'est ainsi].

Ici, eh bien celui-là dont il s'agit, l'Un, le responsable...
car c'est à l'attraper par les oreilles, n'est-ce pas, que « *y en a* » montre bien le fond dont il *ex-siste*
...le fond dont il *ex-siste* tient en ceci, qui ne va pas de soi, c'est que...
pour prendre d'abord le premier *meuble* que j'avais à la portée de ma main
...l'Un débile mental, vous pouvez y ajouter : *une grippe, un tiroir, un pied de nez, une fumée, un « bonjour de ta Catherine ! », une civilisation, et - voire ! - une jarretière dépareillée, ça fait 8.* Si épars que ça vous paraisse, hein ?
Il y en a, comme ça à la pelle, mais ils viennent tous à l'appel : *petits ! petits ! petits ! petits !...*

Et l'important...
parce qu'il faut évidemment vous rendre sensible une chose,
les choses autrement que par un 0, et par l'aleph [8], n'est-ce pas ?
...l'important c'est que ça suppose toujours *le même Un, l'Un* qui ne se déduit pas,
contrairement à la poudre aux yeux que peut nous jeter John-Stuart Mill, simplement de prendre des choses distinctes,
à les tenir pour identiques.

Parce que ça, c'est simplement quelque chose qu'illustre, dont donne le modèle, le boulier. Mais le boulier a été fait *express*
pour que ça se compte et qu'à l'occasion se comptent les 8 épars que je vous ai fait surgir tout à l'heure.
Seulement ce que le boulier ne vous donnera pas, c'est ceci qui se déduit directement et sans aucun boulier du *Un*,
c'est à savoir qu'entre ces 8 « meubles » dont je vous ai parlé tout à l'heure,
il y a - parce qu'ils sont 8 - 28 combinaisons 2 par 2, pas une de plus.
Et que ça c'est comme ça, du fait de l'Un.

Naturellement, j'espère que ça vous frappe et comme j'en ai pris 8, rien ne vous empêche...
Ça vous sidère !
Vous ne saviez pas d'avance que ça ferait 28 combinaisons ?

Encore que ce soit facile : c'est je ne sais pas quoi : $n(n-1)/2$
8 fois 7 : 42 [lapsus] voyez-vous, ça fait pas 28, ça fait 21...
Bon, et alors, ça change rien, le chiffre, on peut le connaître, voilà ce dont il s'agit.

Si j'en avais mis moins, c'est quelque chose qui vous aurait porté à travailler, à me dire que peut-être,
que même il faudrait aussi que je compte les rapports de chacun à l'ensemble.
Pourquoi je le fais pas ? C'est ce que je serai forcé d'attendre la prochaine fois pour vous expliquer.
Parce que les rapports de chacun à l'ensemble ça n'élimine pas justement que y a *Un* ensemble
et que de ce fait, ça veut dire que vous en remettez un.

Ce qui aboutirait à, en effet, augmenter considérablement le nombre des combinaisons 2 par 2.
Au niveau du triangle, si je vous avais mis seulement trois 1, ça aurait fait 3 combinaisons seulement.
Vous en avez tout de suite 6 si vous prenez l'ensemble pour 1.

Mais justement ce dont il s'agit, c'est de *s'apercevoir* là d'une autre dimensions de l'Un,
que j'essaierai de vous illustrer la prochaine fois du triangle arithmétique.

En d'autres termes *l'Un* donc, n'a pas toujours le même sens.

Il a le sens, par exemple, de ce 1 de l'*ensemble vide* qui, chose curieuse, à notre numération d'éléments ajouterait deux, je démontrerais pourquoi et à partir d'où.

Néanmoins nous approchons déjà de quelque chose, qui à ne pas partir du tout de *l'Un* comme « *Tout* », nous montre que *l'Un* dans son surgissement n'est pas univoque. En d'autres termes, nous renouvelons la dialectique platonicienne.

C'est bien ainsi que je prétends vous mener quelque part à poursuivre, par cette bifidité de *l'Un*...
encore faut-il voir si elle tient

...cet *Un* que Platon si bien distingue de l'Être. C'est assurément que l'Être, lui, est *Un*, toujours, en tous les cas, mais que *l'Un* sache être comme être, voilà qui est dans le « *Parménide* » parfaitement démontré.

C'est bien historiquement d'où est sortie la fonction de l'*existence*.

Ce n'est pas parce que *l'Un* n'est pas qu'il ne pose pas la question, et il la pose d'autant plus qu'où que ce soit - à jamais - qu'il doive s'agir d'*existence*, ce sera toujours autour du *Un* que la question tournera.

La chose dans Aristote ne s'approche que timidement au niveau des propositions particulières.

Aristote s'imagine qu'il suffit de dire que « *quelques* » - *quelques* seulement, pas *tous* - sont comme-ci ou comme-ça, pour que ça les distingue. Que c'est en les distinguant de ce qui, lui, est comme ça, si celles-ci ne le sont pas par exemple, ça suffit à assurer leur existence. C'est bien en quoi l'*existence* déjà, dès sa première émergence, s'amorce tout de suite, s'énonce de son inexistence corrélative. Il n'y a pas d'*existence* sinon sur fond d'*inexistence* et inversement : *ex-sistere* ne peut tenir son soutien que d'un dehors qui n'est pas.

Et c'est bien là ce dont il s'agit dans *l'Un*. Car, à la vérité, d'où surgit-il ? En un point où Platon arrive à le serrer.

Il ne faut pas croire que ce soit, comme il semble, seulement à propos du *temps* : il l'appelle τὸ ἐξαίφνης [to ekxaifnés]. Traduisez ça comme vous voudrez c'est *l'instant*, c'est le soudain, c'est le seul point où il peut le faire subsister et c'est bien en effet toujours où toute élucidation du nombre, et Dieu sait qu'elle a été poussée assez loin pour nous donner l'idée qu'il y a d'autres *aleph* [N] que celui des nombres, et celui-là, cet instant, ce point, car c'est ça qui en serait la véritable traduction, c'est bien ce qui ne se trouve décisif qu'au niveau d'un *aleph* [N] supérieur, au niveau du *continu*.

l'Un donc, ici précisément semble se perdre et porter à son comble ce qu'il en est de l'*existence* jusqu'à confiner à l'*existence* comme telle, en tant que surgissant du plus difficile à atteindre, du plus fuyant dans l'énonçable, et c'est ce qui m'a fait trouver...

à me reporter à cet ἐξαίφνης [ekxaifnés]

...dans Aristote lui-même, à m'apercevoir qu'en fin de compte il y a eu émergence de ce terme d'*exister* » quelque part dans la « *Physique* » où vous pourrez le trouver...

où vous pourrez le trouver surtout si je vous le donne

...c'est quelque part au Livre IV de la « *Physique* » d'Aristote¹⁸...

je ne le vois pas ici dans mes papiers, mais à la vérité il doit y être

...Aristote le définit comme justement ce quelque chose qui...

ἀναίσι θήτω χρόνω [anaisi onto kronto],

dans un temps qui ne peut pas être senti,

διὰ μικροτήτα [dia microteta]

en raison de son extrême petitesse,

...est τὸ ἐξτάν [to extan].

[24 : Τὸ δ'ἐξαίφνης τὸ ἐν ἀναίσιθῆτω χρόνω διὰ μικρότητα ἐκστάν :

Tout à coup s'emploie pour exprimer que la chose survient par un dérangement subit dans un temps qui, par sa petitesse, est imperceptible. (trad. Barthélémy Saint-Hilaire)]

Je ne sais pas si ailleurs qu'en cet endroit, en cet endroit du Livre IV de la « *Physique* »,

le terme ἐξτάν [extan] est proféré dans la littérature antique, mais il est clair qu'il vient de...

C'est un participe passé, le participe passé de l'aoriste second d'ἵστημι [istemi], de cet aoriste qui se dit ἔστην [esten],

c'est σταν [stan], mais je ne sache pas qu'il y ait de verbe ἐξίστημι [existemi], c'est à contrôler.

Quoiqu'il en soit, le « *sistere* » est déjà là l'Être stable, être stable à partir d'un dehors : τὸ ἐξτάν [to extan], ce qui n'existe qu'à n'être pas, c'est bien de cela qu'il s'agit, c'est cela que j'ai voulu ouvrir aujourd'hui sous le chapitre général de *l'Unien*. Et je vous en demande pardon, si j'ai choisi *l'Unien*, pardonnez-moi, c'est que c'est l'anagramme d'*ennui*.

18 Aristote : « *Physique* », Livre IV : *Le lieu, le vide, le temps*, 222b (24).

Je commence dès maintenant parce qu'on m'a demandé...

on m'a demandé en raison de choses prévalentes dans le fonctionnement de cet endroit...
on m'a demandé de finir plus tôt, beaucoup plus tôt que d'habitude. Voilà !

Alors, pour aborder ce qui vient, comme ça, dans une trame dont j'espère que le souvenir ne vous est pas trop lointain, je le reprends du « *Yad'lun*, que j'ai déjà proféré pour ceux qui sont là, qui se parachutent d'une contrée lointaine, je répète ce que ça veut dire, parce que ça n'est pas d'une sonorité très habituelle.

« *Yad'lun* », ça a l'air de venir de je ne sais où. De *l'Un*, de *l'Un*, hein ?

On ne s'exprime pas comme ça habituellement.

Enfin, c'est pourtant de ça que je parle. De *l'Un* : *L*, *apostrophe*, *U*, *N*, « *y en a* ».

C'est une façon de s'exprimer qui va se trouver, je l'espère du moins pour vous, en accord avec quelque chose, qui j'espère n'est pas nouvelle pour tout le monde ici. Et Dieu merci, je sais que j'ai des oreilles, certaines averties des champs qu'il se trouve que je dois toucher pour faire face à ce dont il s'agit dans le *discours psychanalytique*.

Ça va se montrer d'accord - je vous expliquerai en quoi - cette façon de s'exprimer, avec ce qui historiquement s'est produit dans la *théorie des ensembles*. Vous avez entendu parler de ça ! Vous avez entendu parler de ça parce que c'est comme ça qu'on enseigne maintenant les mathématiques à partir de la classe de onzième. Il n'est pas sûr, bien sûr, que ça en améliore beaucoup la compréhension.

Mais enfin, par rapport à ce qu'il en est d'une théorie, dont *un des ressorts c'est l'écriture*...

non pas bien sûr que *la théorie des ensembles* implique une écriture univoque,

mais que - comme bien des choses en mathématiques - elle ne s'énonce pas sans écriture

...la différence donc avec cette formule, ce « *Yad'lun* » que j'essaie de faire passer, c'est justement toute la différence qu'il y a de *l'écrit à la parole*. C'est *une faille* qui n'est pas toujours, toujours facile à combler.

$\exists X \overline{\Phi X}$	$\exists X \overline{\Phi X}$
$\forall X \Phi X$	$\overline{\forall X \Phi X}$

C'est bien pourtant à quoi je m'essaie en l'occasion, et vous devez tout de suite pouvoir comprendre pourquoi, s'il est vrai que, comme je les ai réécrites au tableau, les deux supérieures de ces quatre formules où j'essaie de fixer ce qui supplée à ce que j'ai appelé « *l'impossibilité d'écrire* » justement, ce qu'il en est du rapport sexuel, c'est bien dans la mesure où, au niveau supérieur, deux termes s'affrontent dont l'un est *il existe* et l'autre *il n'existe pas*, que j'apporte - je tente d'apporter - la contribution qui peut affairer utilement à partir de *la théorie des ensembles*.

Il est remarquable déjà, n'est-ce pas, il est frappant que « *y ait de l'Un* » n'ait jamais fait aucun sujet d'étonnement. C'est tout de même peut-être aller un peu vite que de le formuler ainsi, car enfin on peut mettre à l'actif de ce que j'appelle comme étonnement...

ce en quoi je vous interpelle de vous étonner

...on peut y mettre à l'actif justement ce dont j'ai parlé, dont je vous ai vraiment invité de la façon la plus vive à prendre connaissance, c'est ce fameux *Parménide* n'est-ce pas, du cher Platon, qui est toujours si mal lu, enfin en tout cas - moi - que je m'exerce à lire d'une façon qui n'est pas tout à fait celle reçue.

Pour le *Parménide*, c'est tout à fait frappant de voir à quel point, à un certain niveau, qui est celui proprement du *discours universitaire*, il met dans l'embarras.

La façon qu'ont tous ceux qui profèrent des choses sages au titre de *l'Université* est toujours prodigieusement *embarrassée*. Comme s'il s'agissait là d'une gageure, n'est-ce pas, d'une sorte d'exercice en quelque sorte purement gratuit, de ballet. Et le déroulement des huit hypothèses concernant les rapports de *l'Un* et de *l'Être* reste en quelque sorte problématique, un objet de scandale.

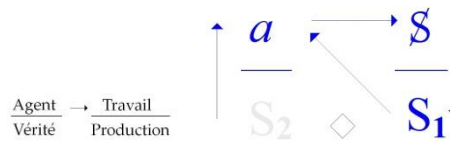
Certains bien sûr se distinguent en montrant la cohérence, mais cette cohérence apparaît dans l'ensemble gratuite et la confrontation des interlocuteurs elle-même, paraît confirmer le caractère anhistorique, si on peut dire, de l'ensemble.

Je dirais...

si tant est que je puisse avancer quelque chose sur ce point
 ...je dirais que ce qui me frappe, c'est vraiment tout à fait le contraire, et que si quelque chose me donnait l'idée qu'il y a dans le dialogue platonicien je ne sais quelle 1^{ère} assise d'un discours proprement *analytique*, je dirais que c'est bien celui-là, le Parménide, qui me le confirmerait.

Il est tout à fait clair en effet que si vous vous rappelez ce que j'ai donné, ce que j'ai inscrit comme structure...

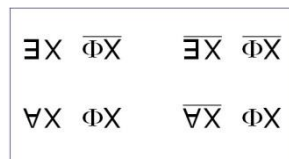
pardon de me taire pendant que j'écris, parce que sinon ça va faire des complications [pb. de micro...]
 ...ce que j'ai donné comme structure est bien que quelque chose dont ce n'est pas par hasard que ça s'inscrit comme le *signifiant indexé 1* [S₁] qui se trouve au niveau de la *production* dans le *discours analytique*.



Et c'est déjà quelque chose qui, encore que j'en conviens, ça ne puisse pas vous apparaître tout de suite, je ne vous demande pas de le prendre comme une évidence, c'est une indication de l'opportunité de centrer très précisément sur - non pas le chiffre - mais le signifiant *Un*, notre interrogation dans sa suite.

Ça ne va pas de soi, qu'il y ait d'un.

Ça a l'air d'aller de soi comme ça, parce que par exemple il y a des êtres vivants et que vous avez bien toute l'apparence, tout un chacun, enfin, qui êtes là si bien rangés, n'est-ce pas, d'être tout à fait indépendants les uns des autres et de constituer chacun ce qu'on appelle de nos jours une réalité organique, de tenir comme *individu*. C'est bien de là bien sûr que toute une première philosophie a pris un appui certain.



Ce qu'il y a par exemple de frappant, c'est qu'au niveau de la *logique aristotélicienne*, le fait de mettre sur la même colonne,

- c'est-à-dire - dans l'occasion je vous le rappelle - de mettre au principe de la même spécification de l'*X*,
- à savoir - je l'ai dit, je l'ai déjà énoncé - de l'*homme*, de l'être qui se qualifie chez le parlant comme *masculin*,

si nous prenons le « *il existe* » : *il existe au moins un pour qui ΦX n'est pas recevable comme assertion* : $\exists X \bar{\Phi X}$, eh bien de ce point de vue, du point de vue de l'*individu*, nous nous trouvons placés devant une position qui est nettement contradictoire, à savoir que la logique aristotélicienne, laquelle est fondée sur cette intuition de l'*individu* qu'il pose comme réel : Aristote nous dit que, après tout *ce n'est pas l'idée du cheval qui est réelle, c'est le cheval bel et bien vivant*, sur lequel nous sommes forcés de nous demander précisément comment, comment vient l'idée, d'où nous la retirons. Il renverse, non sans arguments péremptoires, ce dont parlait Platon, qui est à savoir : que c'est de participer à l'*idée* du cheval que le cheval se *soutient*, que ce qu'il y a de plus réel, c'est l'*idée* du cheval.

Si nous nous plaçons sous l'angle, sous le biais aristotélicien, il est clair qu'il y a contradiction entre l'énoncé que :

- « *pour tout x, x remplit dans ΦX la fonction d'argument* »,
- et le fait que « *il y a quelque X qui ne peut remplir la place d'argument que dans l'énonciation* » : exacte négation de la 1^{ère}.

Si on nous dit que : « *tout cheval - ce que vous voudrez enfin - est fongueux* » et si on y ajoute que « *il y a quelque cheval - au moins un - qui ne l'est pas* » : dans la logique aristotélicienne, c'est une contradiction.

Ce que j'avance est fait pour vous faire saisir que justement si je peux, si j'ose avancer deux termes, ceux qui sont à droite dans mon groupe à 4 termes - c'est pas par hasard qu'ils sont 4 - si je peux avancer quelque chose qui manifestement fait défaut à ladite logique, c'est bien certainement dans la mesure où le terme d'« *existence* » a changé de sens dans l'intervalle et où il ne s'agit pas de la même *existence* quand il s'agit de l'existence d'un terme qui est capable de prendre dans une *fonction mathématiquement* articulée la place de l'argument.

Rien encore ici ne fait le joint de ce « *Yad'lun* » comme tel avec cet « *au moins un* » qui est très précisément ce qui est formulé par la notion E inversé $x : \exists X, \text{il existe un } x, \text{ au moins un}$ qui donne, à ce qui se pose comme fonction, une valeur qualifiable du vrai. Cette distance qui se pose de « *l'existence* », si l'on peut dire...

je ne l'appellerai pas autrement aujourd'hui faute d'un meilleur mot
...« *l'existence naturelle* », qui n'est pas limitée aux organismes vivants.

Ces *Uns* par exemple, nous pouvons les voir dans *les corps célestes* dont ce n'est pas pour rien qu'ils sont parmi les premiers à avoir retenu une attention proprement scientifique, c'est très précisément dans cette affinité qu'ils ont avec *l'Un*. Ils apparaissent comme *s'inscrivant au ciel* comme des éléments d'autant plus aisément marquables de *l'Un* qu'ils sont punctiformes et il est certain qu'ils ont beaucoup fait pour mettre l'accent - comme forme de passage - pour mettre l'accent sur le point.

Si entre *l'individu* et ce qu'il en est de ce que j'appellerai « *l'Un réel* » dans l'intervalle, les éléments qui se signifient comme punctiformes ont joué un rôle éminent pour ce qui est de leur transition, est-ce qu'il ne vous est pas sensible, et certainement est-ce que ça n'a pas retenu votre oreille au passage, que je parle de *l'Un* comme d'un *Réel*, d'un *Réel* qui aussi bien peut n'avoir rien à faire avec aucune réalité ?

J'appelle « *réalité* » ce qui est la réalité, à savoir par exemple votre existence propre, mode de soutien qui est assurément matériel, et d'abord parce qu'il est *corporel*.

Mais il s'agit de savoir de quoi l'on parle quand on dit *Yad'lun*, d'une certaine façon dans la voie dans laquelle s'engage la science. Je veux dire à partir de ce *tournant* où décidément c'est au « *nombre* » comme tel qu'elle s'est fiée pour ce qui est son grand tournant, le tournant galiléen, pour le nommer.

Il est clair que de cette perspective scientifique le *Un* que nous pouvons qualifier d'*individuel*, *Un* et puis *quelque chose* qui s'énonce dans le registre de *la logique du nombre*, il n'y a pas tellement lieu de s'interroger sur l'existence, *sur le soutien logique* qu'on peut donner à *une licorne* tant qu'aucun animal n'est pas conçu d'une façon plus appropriée que *la licorne* elle-même.

C'est bien dans cette perspective qu'on peut dire que ce que nous appelons « *la réalité* », la réalité naturelle, nous pouvons la prendre au niveau d'un certain *discours*...
et je ne recule pas à prétendre que *le discours analytique* ne soit celui-là
...*la réalité* nous pouvons toujours la prendre au niveau *du fantasme*.

Ce *réel* dont je parle, et dont *le discours analytique* est fait pour rappeler que *son accès c'est le symbolique*. Le dit « *réel* » c'est dans et par cet *impossible* que ne définit *que le symbolique*, que nous y accédons. J'y reviens au niveau de l'histoire naturelle d'un Plin.

Je ne vois pas ce qui différencie la licorne d'aucun autre animal, lui parfaitement existant dans l'ordre naturel. La perspective qui interroge *le réel* dans une certaine direction nous commande d'énoncer ainsi les choses. Je ne suis pas du tout pour autant en train de vous parler de quoi que ce soit qui ressemble à un *progrès*.

Ce que nous gagnons sur le plan scientifique qui est incontestable, n'accroît absolument pas pour autant par exemple notre sens critique en matière de vie politique par exemple. J'ai toujours souligné que ce que nous gagnons d'un côté est perdu de l'autre, pour autant qu'il y a une certaine limitation inhérente à ce qu'on peut appeler « *le champ de l'adéquation* » chez l'être parlant.

Ce n'est pas parce que nous avons fait, concernant la vie, la biologie, des progrès depuis Plin, que c'est un *progrès absolu*. Si un citoyen romain voyait comment nous vivons...

il est malheureusement hors de cause de l'évoquer à cette occasion en personne
...mais enfin il serait probablement bouleversé d'horreur. Comme nous ne pouvons en préjuger que d'après les ruines qu'a laissées cette civilisation, l'idée que nous pouvons nous en faire, c'est de voir, ou d'imaginer ce que seront les restes de la nôtre dans un temps, s'il est supposable, équivalent.

Ceci, n'est-ce pas, pour ne pas que vous vous montiez le bourrichon, si je puis dire, sur le sujet d'une confiance que je ferais particulièrement à *la science*. Il ne s'agit pas dans *le discours analytique*, d'un discours scientifique, mais d'un discours dont la science nous fournit le matériel, ce qui est bien différent.

Donc il est clair que la prise de l'être parlant sur le monde où il se conçoit comme plongé...

schéma déjà qui sent son fantasme, n'est-ce pas ?
...que cette prise tout de même ne va en augmentant - ça c'est certain -
cette prise ne va en augmentant que dans la mesure où quelque chose s'élabore, et c'est l'usage du *nombre*.

Je prétends vous montrer que ce *nombre* se réduit tout simplement à ce « *Yad'lun* ».
Alors, il faut voir ce qui, historiquement nous permet d'en savoir sur ce *Yad'lun*
un petit peu plus que ce que Platon en fait, si je puis dire, en le mettant tout à plat avec ce qu'il en est de l'Être.

Il est certain que ce dialogue est extraordinairement suggestif et fécond,
et que si vous voulez bien y regarder de près vous y trouverez déjà préfiguration de ce que je peux...
sur la base, sur le thème *de la théorie des ensembles*
...énoncer ce « *Yad'lun* ».

Commencez seulement l'énoncé de la 1^{ère} hypothèse :
si *l'Un* - il est à prendre pour sa signification - si *l'Un est Un*, qu'est-ce que nous allons pouvoir en faire ?
La première chose qu'il y met comme *objection* est ceci c'est que cet *Un*
ne sera nulle part, parce que s'il était quelque part, il serait dans une enveloppe, dans une limite, et que ceci est bien
contradictoire avec son existence d'*Un*.

*Qu'est-ce qu'y a ? Ben voilà ! Je parle doucement.
C'est comme ça, tant pis, c'est comme ça que je parle aujourd'hui, c'est sans doute que je peux pas faire mieux.*

Pour que *l'Un* ait pu être élaboré dans son existence d'*Un* de la façon que fonde la « *Mengenlehre* », *la théorie des ensembles*,
pour le traduire comme on l'a traduit - non sans bonheur - en français, mais certainement avec un accent qui ne répond
pas tout à fait avec le sens du terme original en allemand qui, du point de vue de ce qu'on vise, n'est pas meilleur.

Eh bien ceci n'est venu que tard, et n'est venu qu'en fonction de toute l'histoire des mathématiques elles-mêmes,
dont bien entendu il n'est pas question que je retrace même le plus bref des abrégés, mais dans lequel il faut tenir compte
de ceci, qui a pris tout son accent, toute sa portée, à savoir de ce que je pourrais appeler *les extravagances du nombre*.

Ça a commencé évidemment très tôt puisque déjà au temps de Platon *le nombre irrationnel* faisait problème
et qu'il se trouvait hériter...
il nous en donne l'énoncé avec tous les développements dans le « *Théétète* » n'est-ce pas
...le scandale pythagoricien du caractère irrationnel de la diagonale du carré, du fait qu'on ne finira jamais...
ceci est *démonstrable* sur une figure. Et c'est bien ce qu'il y avait de plus heureux pour leur faire apparaître à cette époque
l'existence de ce que j'appelle « *l'extravagance numérique* », je veux dire *quelque chose qui sort du champ de l'Un*.

Après ça, quoi ? Quelque chose que nous pouvons, dans la méthode dite d'exhaustion d'Archimède,
considérer comme l'évitement de ce qui vient tellement de siècles après,
- sous la forme des paradoxes du calcul infinitésimal,
- sous la forme de l'énoncé de ce qu'on appelle l'infiniment petit,
chose qui met très longtemps à être élaboré en posant, en posant quelque quantité finie dont on dit que de toute façon,
un certain mode d'opérer aboutira à être plus petit que ladite quantité,
c'est-à-dire en fin de compte à se servir du fini pour définir *un transfini*.

Et puis l'apparition - ma foi, on ne peut pas ne pas la mentionner - l'apparition de *la série trigonométrique de Fourier*
qui n'est pas certainement sans poser toutes sortes de problèmes de fondement théorique.
Tout ceci conjugué avec la réduction à des principes parfaitement finitistes du calcul dit infinitésimal
qui se poursuit à la même époque et dont Cauchy est le grand représentant.

Je ne fais cette évocation ultra rapide que pour dater ce que veut dire la reprise sous la plume de Cantor de ce qui est
le statut de *l'Un*. Le statut de *l'Un*, à partir du moment où il s'agit de le fonder, ne peut partir que de son ambiguïté.
À savoir que le ressort de la théorie des ensembles tient tout entier à ce que
- le *Un* qu'il y a de *l'ensemble*,
- est distinct de *l'Un de l'élément*.

La notion de l'ensemble repose sur ceci : *qu'il y a ensemble même avec un seul élément*. Ça ne se dit pas comme ça d'habitude,
mais le propre de *la parole* est justement d'avancer avec des gros sabots. Il suffit d'ailleurs d'ouvrir n'importe quel exposé
de *la théorie des ensembles*, pour toucher du doigt ce que ceci implique.

À savoir que si *l'élément* posé comme fondamental d'un ensemble est ce quelque chose que la notion même de *l'ensemble*
permet de poser comme *un ensemble vide*, eh bien ceci fait, l'élément est parfaitement *recevable*.

À savoir *qu'un ensemble peut avoir l'ensemble vide comme constituant son élément*, qu'il est à ce titre absolument équivalent
à ce qu'on appelle communément un « *singleton* » pour ne pas justement annoncer tout de suite la carte du chiffre 1.

Et ceci de la façon la plus fondée pour la bonne raison que nous ne pouvons définir le chiffre 1 qu'à prendre la classe de tous les ensembles qui sont à un seul élément et à en mettre en valeur l'équivalence comme étant proprement ce qui constitue le fondement de $l'Un$.

La théorie des ensembles est donc faite pour restaurer le statut du nombre.

Et ce qui prouve qu'elle le restaure effectivement - ceci dans la perspective de ce que j'énonce - c'est que très précisément, à énoncer comme elle le fait le fondement de $l'Un$

et à y faire reposer *le nombre comme classe d'équivalence*, elle aboutit à la mise en valeur de ce qu'elle appelle *le non-dénombrable* qui est très simple et vous allez le voir, d'un accès immédiat, mais qu'à le traduire dans mon vocabulaire j'appelle

- non pas « *le non-dénombrable* », objet que je n'hésiterai pas à qualifier de *mythique*
- mais « *l'impossibilité à dénombrer* ».

Ce qui se démontre par la méthode...

ici je m'excuse de ne pas pouvoir en illustrer immédiatement au tableau la facture, mais vraiment après tout, qu'est-ce qui empêche ceux d'entre vous que ce discours intéresse d'ouvrir le moindre traité dit *Théorie naïve des ensembles* pour s'apercevoir que :

...par la méthode dite *diagonale*, on peut faire toucher du doigt qu'il y a moyen à énoncer - d'une série de façons différentes - la suite des nombres entiers, car à la vérité on peut l'énoncer de trente six mille façons, qu'il sera immédiatement accessible de montrer que, quelle que soit la façon dont vous l'ayez ordonnée, il y en aura...

à prendre simplement *la diagonale*, et dans *cette diagonale* à en changer à chaque fois selon une règle à l'avance déterminée les valeurs

...une autre façon encore de les dénombrer.

C'est très précisément en ceci que consiste le *réel* attaché à $l'Un$.

Et si tant est qu'aujourd'hui je ne peux en pousser assez loin dans le temps auquel j'ai promis que je me limiterai, la démonstration, je vais tout de même dès maintenant mettre l'accent sur ce que comporte cette ambiguïté mise au fondement de $l'Un$ comme tel.

C'est très exactement ceci :

- que contrairement à l'apparence, $l'Un$ ne saurait être fondé sur la « *mémété* »,
- mais qu'il est très précisément, au contraire, par la théorie des ensembles, marqué comme devant être fondé sur la pure et simple *différence*.

Ce qui règle le fondement de la théorie des ensembles consiste en ceci, que quand vous en notez, disons pour aller au plus simple, 3 éléments, chacun séparé par une virgule, donc par deux virgules, si un de ces éléments d'aucune façon apparaît être le même qu'un autre, ou s'il peut lui être uni par quelque signe que ce soit d'égalité, il est purement et simplement tout-un avec celui-ci.

Au premier niveau de bâti qui constitue *la théorie des ensembles*, est *l'axiome d'extentionnalité* qui signifie très précisément ceci : qu'au départ il ne saurait s'agir de *même*.

Il s'agit très précisément de savoir à quel moment dans cette construction surgit la « *mémété* ».

La « *mémété* » non seulement surgit sur le tard dans la construction, et si je puis dire, sur un de ses bords, mais en plus je puis avancer que cette « *mémété* » comme telle se compte dans le nombre, et que donc *le surgissement de $l'Un$* , en tant qu'il est qualifiable du « *même* », ne surgit, si je puis dire, que d'une façon exponentielle.

Je veux dire que c'est à partir du moment où $l'Un$ dont il s'agit n'est rien d'autre que cet *aleph zéro* \aleph_0 où se symbolise le cardinal de l'infini, de l'infini numérique, cet infini que Cantor appelle « *impropre* » et qui est fait des éléments de ce qui constitue le premier infini propre, à savoir \aleph_0 en question, c'est au cours de la construction de cet \aleph_0 qu'apparaît la construction du *même* lui-même, et que ce *même*, dans la construction est compté lui-même comme élément.

C'est en quoi, disons il est *inadéquat* dans le dialogue platonicien de faire participation de quoi que ce soit d'existant à l'ordre du *semblable*.

Sans le franchissement dont se constitue $l'Un$ d'abord, la notion du *semblable* ne saurait apparaître d'aucune façon.

C'est ce que nous allons, j'espère, voir. Si nous ne le voyons pas ici aujourd'hui puisque je suis limité à un quart d'heure de moins que ce que j'ai d'habitude, je le poursuivrai ailleurs.

Et pourquoi pas *la prochaine fois, au jeudi de Sainte-Anne*, puisqu'un certain nombre d'entre vous en connaissent le chemin.

Néanmoins ce que je veux marquer, c'est ce qui résulte de ce départ même de la théorie des ensembles et de ce que j'appellerai - pourquoi pas ? - *la cantorisation*, à condition de l'écrire *c.a.n.*, du nombre.

Voici ce dont il s'agit.

Pour y fonder d'aucune façon « le cardinal » [d'un ensemble], il n'y a d'autres voies que celles de ce qu'on appelle « l'application bi-univoque d'un ensemble sur un autre ».

Quand on veut l'illustrer, on ne trouve rien de mieux, on ne trouve rien d'autre que d'évoquer alternativement je ne sais quel rite primitif de *potlatch* pour la prévalence d'où sortira l'instauration d'un chef au moins provisoire, ou plus simplement la manipulation dite du maître d'hôtel, celui qui confronte un par un chacun des éléments d'un ensemble de couteaux avec un ensemble de fourchettes.

C'est à partir du moment où il y en aura encore *Un* d'un côté et plus rien de l'autre...

qu'il s'agisse des troupeaux que font franchir un certain seuil, chacun des deux concurrents au titre de chef
ou qu'il s'agisse du maître d'hôtel qui est en train de faire ses comptes

...il apparaîtra quoi ?

L'*Un* commence au niveau où il y en a *Un* qui manque.

L'ensemble vide est donc proprement légitimé de ceci qu'il est, si je puis dire *la porte*

dont le franchissement constitue la naissance de l'*Un*, le premier *Un* qui se désigne à une expérience recevable, je veux dire recevable mathématiquement, d'une façon qui puisse s'enseigner, car c'est cela que veut dire « *mathème* », et non pas qui fasse appel à cette sorte de figuration grossière qui est celle...

c'est à peu près la même chose *ce qui constitue l'Un* et très précisément qui le justifie, qui ne se désigne que comme distinct, et non d'aucun autre repérage qualificatif, c'est qu'il ne commence que de son *manque*.

Et c'est bien en quoi nous apparaît, dans la reproduction que je vous ai faite ici du *triangle de Pascal*, la nécessité de distinguer chacune de ces lignes dont vous savez...

je pense depuis un bout de temps, je l'ai assez souligné

...comment elles se constituent, chacune étant faite de l'addition

- de ce qui est en haut,
- et sur la même ligne de ce qui est noté sur la droite,

chacune de ces lignes est donc constituée ainsi :

	0	1	0	0	0	0	0	0	0	...
	0	1	1	1	1	1	1	1	1	...
Monade	0	1	2	3	4	5	6	7	...	
Dyade	0	1	3	6	10	15	21	...		
Triade	0	1	4	10	20	35	...			
Tétrade	0	1	5	15	35	...				
		0	1	6	21	...				
			0	1	7	...				
				0	1	...				

Il importe de s'apercevoir de ce que désigne chacune de ces lignes.

L'erreur, le manque de fondement qui s'énonce de la définition d'Euclide, qui est très précisément celle-ci :

« Μονάς ἐστι Χαθ' ἣν ἕκαστον τῶν ὄντων ἐν λέγεται Ἀριθμὸς δὲ τὸ ἐκ μονάδων συγκείμενον πλῆθος »

« La monade est ce selon quoi chacun des étants peut être dit Un, et le nombre, arithmos, est très précisément cette multiplicité qui est faite de monades ». (Euclide, *Éléments*, VII, 1-2)

Le triangle de Pascal n'est pas ici pour rien.

Il est là pour figurer ce qu'on appelle dans la théorie des ensembles, non pas les éléments, mais *les parties de ces ensembles*.

Au niveau des *parties*, les parties énoncées monadiquement d'un ensemble quelconque sont de la seconde ligne : la monade est 2nde.

Comment appellerons-nous la 1^{ère}, celle qui est en somme constituée de cet ensemble vide

dont le franchissement est justement ce dont l'*Un* se constitue ?

Pourquoi ne pas user de l'écho que nous donne la langue espagnole et ne pas l'appeler la « *nade* » ?

Ce dont il s'agit dans ce *Un* répété de la première ligne, c'est très proprement la *nade*,

à savoir la porte d'entrée qui se désigne du *manque*.

C'est à partir de ce qu'il en est de la place où se fait un trou, de ce *quelque chose* que, si vous en voulez une figure,

je représenterais comme étant le fondement du « *Yad'lun* », il ne peut y avoir de l'*Un* que dans la figure d'un sac,

qui est un sac troué. Rien n'est *Un* qui ne sorte, ou qui - du sac, ou qui dans le sac - ne rentre :

c'est là le fondement originel - à le prendre intuitivement - de l'*Un*.

Je ne puis, en raison de mes promesses, et je le regrette, pousser donc ici plus loin aujourd'hui ce que j'ai apporté.
Sachez simplement que nous interrogerons...

comme j'en avais ici déjà désigné la figure

...que nous interrogerons, à partir de la *triade*, la forme la plus simple où les parties...

les sous-ensembles faits des parties de l'ensemble

...où ces parties sont figurables d'une façon qui nous satisfasse, pour remonter à ce qui se passe au niveau de la *dyade*
et au niveau de la *monade*.

Vous verrez qu'à interroger, non pas ces nombres premiers, mais ces premiers nombres,
sera soulevée une difficulté dont le fait qu'elle soit une difficulté figurative,
j'espère, ne nous empêchera pas de comprendre quelle est l'essence, et de voir ce qu'il en est du fondement de *l'Un*.

Il m'est difficile de vous frayer la voie dans un discours qui ne vous intéresse pas tous.
Je vais dire comme « *pas tous* » et même j'ajoute : *que* comme « *pas tous* ».
Une chose est évidente, c'est le caractère clé dans la pensée de Freud, du « *tous* ».

La notion de foule qu'il hérite de cet imbécile qui s'appelait Gustave Le Bon lui sert à entifier ce *tous*.
Il n'est pas étonnant qu'il y découvre la nécessité d'un « *il existe* » dont, à cette occasion,
il ne voit que l'aspect qu'il traduit comme « *le trait unaire* », *der einziger Zug*.

Le trait unaire n'a rien à faire avec l'« *Yad'lun* » que j'essaie de serrer cette année au titre qu'il n'y a pas mieux à faire,
ce que j'exprime par : *...ou pire*, dont ce n'est donc pas pour rien que j'ai dit le dire adverbiallement.
J'indique tout de suite, *le trait unaire* est ce dont se marque *la répétition* comme telle.
La répétition ne fonde aucun « *tous* » ni n'identifie rien, parce que *tautologiquement*, si je puis dire, *il ne peut pas y en avoir de 1^{ère}*.

C'est en quoi toute cette psychologie de quelque chose qu'on traduit par « *des foules* » : « *psychologie des foules* »,
loupe ce qu'il s'agirait d'y voir avec un peu plus de chance, la nature du « *pas tous* » qui la fonde,
nature qui est celle justement de « *la femme* » à mettre entre guillemets, qui pour le père Freud a constitué jusqu'à la fin
le problème, problème de « *ce qu'elle veut* ». Je vous ai déjà parlé de ça.

Mais revenons à ce que j'essaie cette année de filer pour vous.
N'importe quoi - c'est vrai - peut servir à écrire l' *Id* de répétition.
Ce n'est pas qu'il ne soit rien, c'est qu'il s'écrit avec n'importe quoi pour peu que ça soit facile à répéter en figures.

Rien de plus facile à figurer...

pour l'être qui se trouve en charge de faire que dans le langage, *ça parle*
...rien de plus facile à figurer que ce qu'il est fait pour reproduire naturellement, à savoir, comme on dit, son semblable
ou son type. Non pas qu'il sache d'origine faire sa figure, mais elle le *marque*, et ça il peut lui rendre,
lui rendre *la marque* qui justement est *le trait unaire*.

Le trait unaire est le support de ce dont je suis parti sous le nom de *stade du miroir*, c'est-à-dire *l'identification imaginaire*.

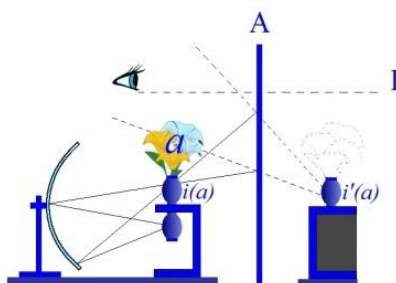
Mais non seulement ce pointage d'un support typique c'est-à-dire *imaginaire*...

la marque comme telle, *le trait unaire*

...ne constitue pas un jugement de valeur, comme il m'est revenu - on l'a dit - que je faisais, jugement de valeur du type :

- *imaginaire* : « *caca !* »
- *symbolique* : « *miam ! miam !* ».

Mais tout ce que j'ai dit, écrit, inscrit, dans les graphes, schématisé dans le modèle optique à l'occasion,
où le sujet se réfléchit dans *le trait unaire*, et où c'est seulement à partir de là qu'il se repère comme *moi-idéal*,
tout cela insiste justement sur ce que *l'identification imaginaire* s'opère par une *marque symbolique*.



De sorte que, qui dénonce *ce manichéisme* : « *le jugement de valeur, pouah !* », dans *ma doctrine*, démontre seulement ce qu'il est,
pour m'avoir entendu ainsi depuis le début de mon discours dont il est pourtant contemporain.
Un porc, pour se dresser sur ses pattes et faire le porc debout, n'en reste pas moins le porc qu'il était de souche,
mais il n'y a que lui pour s'imaginer qu'on s'en souvient.

Pour revenir à Freud dont je n'ai fait là que commenter la fonction qu'il a introduite sous le nom de *narvissisme*, c'est bien de l'erreur qu'il a commise en liant le *moi* sans relais à sa *Massenpsychologie* que relève l'incroyable de l'institution dont il a projeté ce qu'il appelle « *l'économie du psychisme* », c'est à savoir l'organisation à quoi il a cru devoir confier la relance de sa doctrine. Il l'a voulue telle pourquoi ? Pour constituer la garde d'un *noyau de vérité*.

C'est ainsi que Freud l'a pensé et c'est bien ainsi aussi que ceux qui s'avèrent être les fruits de cette conception s'expriment pour - même s'ils déclarent modeste ce noyau - s'en attirer la considération.

Ce qui, du point où les choses en sont maintenant dans l'opinion, est comique.

Il suffit pour le faire apparaître d'indiquer ce qu'implique cette sorte de garant : *une école de sagesse*.

Voilà comment, de toujours, on aurait appelé ça. L'est-ce ? *Point d'interrogation*.

La sagesse...

comme il apparaît du livre même de la patience...[*lapsus*] de la sagesse qu'est l'« *Ecclésiaste* »
...c'est quoi ? C'est, comme il est dit là clairement, *c'est le savoir de la jouissance*.

Tout ce qui se pose comme tel se caractérise comme ésotérisme et l'on peut dire que il n'y a pas de religion - hors la chrétienne - qui ne s'en pare, avec les deux sens du mot.

Dans toutes les religions...

la bouddhique et aussi bien la mahométane, sans compter les autres

...il y a cette *parure* et cette façon de se parer, je veux dire de marquer la place de ce *savoir de la jouissance*.

Ai-je besoin d'évoquer *les tantris* pour l'une de ces religions, *les soufis* pour l'autre ?

C'est ce dont s'habilitent aussi les philosophies présocratiques et c'est ce avec quoi rompt Socrate, qui y substitue - et l'on peut dire nommément - la relation à *l'objet(a)*, qui n'est rien d'autre que ce qu'il appelle « *âme* ». L'opération s'illustre suffisamment du partenaire qui lui est donné dans le « *Banquet* » sous l'espèce parfaitement historique d'Alcibiade, autrement dit de la frénésie sexuelle, à quoi aboutit normalement *le discours du maître*, si je puis dire *absolu*, c'est-à-dire qui ne produit rien que *la castration symbolique*.

Je rappelle « *la mutilation des Hermès* », je l'ai fait en son temps quand de ce « *Banquet* » *je me suis servi pour articuler le transfert*. *Le savoir de la jouissance* à partir de Socrate ne survivra plus qu'en marge de la civilisation, non bien entendu sans qu'elle en ressente ce que Freud appelle pudiquement son « *malaise* ».

Un dingue de temps en temps mugit à s'y retrouver, dans le fil de cette subversion.

Ça ne fait date qu'à ce qu'il soit capable de la faire entendre dans le discours même qui a produit ce savoir...

le discours chrétien, pour mettre les points sur les i

...puisqu'en doutons pas, c'est l'héritier du discours socratique.

C'est *le discours du maître « up to date »*, du maître dernier modèle et *des petites filles modèles-modèles*¹⁹ qui sont sa progéniture. On m'assure que dans ce genre, celui que j'appelle le « *modèle-modèle* »...

qui maintenant se pare d'initiales diverses mais qui commencent toujours par « M »

...il en vient ici à la pelle.

Je le sais parce qu'on me le dit. Car moi d'où je suis, il ne me suffit pas pour les voir de vous regarder, parce que justement de départ elles ne sont « *pas toutes* » *modèles-modèles*. Oui, remarquons-le.

Ça fait de l'effet évidemment, quand cette remarque qu'il y a eu subversion, et j'ai dit que ça fait date, c'est un Nietzsche qui *la profère*. Je fais simplement remarquer qu'il ne peut *la proférer* - je veux dire se faire entendre - qu'à l'articuler dans le seul discours audible, c'est-à-dire celui qui détermine le *maître up to date*, comme sa descendance.

Tout ce beau monde s'en régale, naturellement, mais ça n'y change rien.

Tout ce qui s'est produit en fait partie depuis le départ, et bien entendu que les initiales elles-mêmes, dont il était tout à l'heure question, y soient aussi depuis le départ, ne se découvre que *nachträglich*.

Je ne crois pas inutile de marquer ici que le « *pas tous* » *vient de glisser* comme il est naturel en « *pas toutes* ». C'est fait pour ça.

Tout le *bla-bla* dont je ne produis aujourd'hui qu'on peut pointer quelque mouvement dans l'émergence du discours, qu'à marquer que le sens en reste problématique, notamment de *ce qu'il ne faut pas entendre* dans ce que je viens de dire, à savoir un sens de l'histoire, puisque comme tout autre sens il ne s'éclaire que de ce qui arrive, et que ce qui arrive ne dépend que de la « *fortune* ».

¹⁹ Allusion aux mouvements féministes et particulièrement ici au MLF (cf. « *mais qui commencent toujours par M* »)

Pourtant ceci ne veut pas dire qu'il ne soit pas calculable. À partir de quoi ? De l'1 qu'on y trouve. Seulement, il ne faut pas se tromper sur ce qu'on trouve d'1. Ce n'est jamais celui qu'on cherche. C'est pourquoi, comme je l'ai dit après un autre qui est dans mon cas : « *Je ne cherche pas* - qu'il a dit - *je trouve* ²⁰ », la manière, la seule, de ne pas se tromper c'est, à partir de la trouvaille, de s'interroger sur ce qu'il y avait - si on l'avait voulu - à chercher.

Qu'est-ce que la formule dont j'ai un jour articulé le transfert ?
Ce - depuis fameux - « *sujet supposé savoir* », mes artefacts d'écriture y démontrent un pléonasme.
On y peut écrire *sujet* de : \mathcal{S} , ce qui rappelle qu'un sujet n'est jamais qu'un *supposé*, ὑποχείμενον [upokeimenon], je n'use de la redondance qu'à partir de la surdité de l'Autre.

Il est clair que *c'est le savoir qui est supposé* et personne ne s'y est jamais trompé. Supposé à qui ?
Certainement pas à l'analyste mais à sa position. Ce sur quoi on peut consulter mes séminaires, car c'est bien ce qui frappe à les relire, pas de bavures, à la différence de mes « *Écrits* ». Ouais c'est comme ça ! C'est parce que j'écris vite.
Je me l'étais jamais dit. Mais je m'en suis aperçu parce qu'il est arrivé que je parle récemment à quelqu'un.

Je l'ai fait depuis la dernière fois où certains d'entre vous m'ont entendu à Sainte-Anne. J'ai avancé des choses à partir de *la théorie des ensembles*, ici invoquée pour mettre en question cet *Un* dont je parlais tout à l'heure, à l'instant. Je prends toujours mes risques, on ne peut pas dire que cette fois-là, je les ai pas pris avec tout l'humour nécessaire.

$2^{\aleph_0^{-1}}$, deux puissance *aleph* indice zéro, moins un.
Je crois vous avoir suffisamment souligné la différence qu'il y a de l'indice... [lapses] de l'index 0 à la fonction du 0 quand elle est utilisée dans une échelle exponentielle.

Bien sûr ce n'est pas dire que je n'aie chatouillé là la sensibilité de mathématiciens qui pouvaient être ce soir-là dans mon auditoire. Ce que je voulais dire...

et attendant que quelque chose m'en revienne, c'était une interpellation
...ce que je voulais dire c'est que, soustrait l'1, tout cet édifice des nombres devrait...
à l'entendre comme produit d'une opération logique,
nommément celle qui procède de la position du 0 et de la définition du successeur
...se défaire de toute la chaîne, jusqu'à revenir à son départ.

Il est curieux qu'il m'ait fallu convoquer expressément quelqu'un pour que de sa bouche je retrouve le bien-fondé de ce qu'aussi la dernière fois j'ai énoncé, à savoir que ceci comporte non pas seulement l'1 qui se produit du 0 mais un autre, que comme tel j'ai marqué repérable dans la chaîne, du passage d'un nombre à l'autre quand il s'agit de compter ses parties. C'est là-dessus que j'espère conclure.

Mais dès maintenant je me contente de noter que la personne qui ainsi me confirmait...
c'est elle qui *dans une dédicace* qu'elle m'a fait l'honneur de me faire
à propos d'un article où elle-même s'était énoncée
...que j'écrivais vite. Ça ne m'était pas venu à l'idée parce que ce que j'écris, je le refais dix fois,
mais c'est vrai que la dixième fois, je l'écris très vite.

C'est pour ça qu'il y reste des bavures, parce que c'est un texte.
Un texte, comme le nom l'indique, ça ne peut se tisser qu'à *faire des nœuds*.
Quand on *fait des nœuds*, il y a quelque chose qui reste et qui pend.

Je m'en excuse, je n'ai jamais écrit que pour les gens censés m'avoir entendu et quand, par exception, j'écrivais d'abord - *le rapport du congrès* par exemple - je n'y ai jamais donné qu'un discours sur mon rapport. Qu'on consulte ce que j'ai dit à Rome, pour le congrès ainsi nommé, j'ai fait le rapport écrit qu'on sait et ça a été publié en son temps, ce que j'ai dit je ne l'ai pas repris dans mon *écrit* mais on y sera certainement plus à l'aise que dans le *rapport* lui-même.

Ceux pour qui donc, en somme, j'avais fait ce travail de reprise logique, ce travail qui part du *Discours de Rome*, dès qu'ils abandonnent la ligne critique qui en résulte, de ce travail, pour retourner aux « *êtres* »...
dont je démontre précisément que ce discours doit s'abstenir
...pour retourner à ces « *êtres* » et en faire le support du discours de l'analysant, ne font que revenir au bavardage.
C'est pourquoi ceux-là même qui ont pris le large de ce discours - aussitôt dit, aussitôt fait ! -
en ont complètement perdu le sens.

20 Pablo Picasso : « *Le désir attrapé par la queue* », Paris, Gallimard, 1995.

C'est bien pourquoi, à propos de mon « *sujet supposé savoir* », il s'est trouvé, enfin qu'ils émettent, voire qu'ils imprimant noir sur blanc, ce qui est plus fort...

justement à s'apercevoir de décoller de ce où je les conduisais, de la ligne où je les maintenais...qu'ils ne savaient plus rien. À partir de quoi je le répète, ils ont été à dire qu'à le supposer ce savoir, à la position de l'analyste, « *c'est très vilain* », parce que c'est dire que l'analyste fait semblant.

Il n'y a à ça qu'une petite paille que j'ai déjà pointée tout à l'heure, c'est que *l'analyste ne fait pas semblant, il occupe...* il occupe avec quoi : c'est ce que je laisse à y revenir

...*il occupe la position du semblant*. Il l'occupe légitimement parce que, *par rapport à la jouissance...*

à la *jouissance* telle qu'ils ont à la saisir dans les propos de celui qu'au titre d'analysant, ils cautionnent dans son énonciation de sujet

...*il n'y a pas d'autre position tenable*, qu'il n'y a que de là que s'aperçoit jusqu'où la *jouissance* de cette énonciation autorisée, peut se mener sans dégâts trop notoires.

Mais le *semblant* ne se nourrit pas de la *jouissance*...

qu'il bafouerait, au dire de ceux qui reviennent au discours de *l'ornière*

...il donne, *ce semblant*, à autre chose que lui-même, son porte-voix et justement *de se montrer comme masque*...

je dis ouvertement porté, comme dans la scène grecque

...le *semblant* prend effet d'être manifeste : quand l'acteur porte le masque, son visage ne grimace pas, il n'est pas réaliste.

Le *πάθος* [pathos] est réservé au « Chœur » qui s'en donne - c'est le cas de le dire - à cœur joie. Et pourquoi ?

Pour que le spectateur - je dis celui de la scène antique - y trouve son *plus-de-jouir* communautaire, à lui.

C'est bien ce qui fait pour nous le prix du cinéma. Là le masque est autre chose, c'est l'irréel de la projection.

Mais revenons à nous. C'est de donner *voix* à quelque chose, que l'analyste peut démontrer que cette référence à la scène grecque est opportune. Car qu'est-ce qu'il fait, d'occuper comme telle cette position du semblant ? Rien d'autre que de démontrer justement, de le pouvoir démontrer, que la terreur ressentie du désir dont s'organise la névrose, ce qu'on appelle *défense*, n'est - au regard de ce qui s'y produit de travail en pure perte - que conjuration à faire pitié.

Vous retrouvez aux deux bouts de cette phrase ce qu'Aristote désigne de l'effet de la tragédie sur l'auditeur.

Et où ai-je dit que le *savoir* dont procède cette voix soit de *semblant* ?

Doit-elle même le paraître ? Prendre un ton inspiré ?

Rien de pareil, ni l'air ni la chanson du *semblant* ne lui conviennent, à l'analyste.

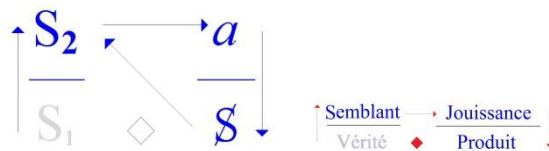
Seulement voilà, comme il est clair que *ce savoir n'est pas l'ésotérique de la jouissance*, ni seulement le savoir-faire de la grimace, il faut se résoudre à parler de *la vérité* comme position fondamentale, même si de cette *vérité* on ne sait pas tout, puisque je la définis par son *mi-dire*, par le fait qu'elle ne peut plus que se *mi-dire*.

Mais qu'est-ce alors que le savoir qui s'assure de *la vérité* ?

Il n'est rien que ce qui provient de la notation qui résulte du fait de la poser à partir du signifiant

- maintien assez rude à soutenir - mais qui se confirme de fournir *un savoir non-initiatique* parce que procédant

- n'en déplaît à quelqu'un - du *sujet* [S] qu'*un discours* [U] assujettit comme tel à la *production* :



Ce *sujet*, qu'il se trouve des mathématiciens pour qualifier de *créatif* et à préciser que c'est bien de sujet qu'il s'agit, ce qui se recoupe de ce que le sujet, dans ma logique, s'étend à se produire comme effet de signifiant, bien entendu en restant aussi distinct qu'un nombre réel d'une suite dont la convergence est assurée rationnellement.

Dire « *savoir non-initiatique* », c'est dire *savoir* qui s'enseigne par d'autres voix que celles, directes, de la *jouissance*, lesquelles sont toutes conditionnées de l'échec fondateur de la *jouissance sexuelle*.

Je veux dire de ce par où la *jouissance* constitutive de l'être parlant se démarque de la *jouissance sexuelle*.

Séparation et démarquage dont certes l'efflorescence est courte et limitée, et c'est pourquoi on en a pu faire le catalogue, précisément à partir du *discours analytique* dans la liste parfaitement finie des *pulsions*.

Sa finitude est connexe de l'impossibilité qui se démontre dans le questionnement véritable du *rapport sexuel* comme tel.

Plus exactement, c'est dans la pratique même du *rapport sexuel* que s'affirme le lien que nous promouvons - nous, comme êtres parlants - promouvons partout ailleurs, *de l'impossible et du réel*.
À savoir que le *réel* n'a pas d'autre attestation.

Toute *réalité* est suspecte d'être, non pas *imaginaire* comme on me l'impute...
car à la vérité il est assez patent que l'*imaginaire*
tel qu'il surgit de l'éthologie animale, c'est une articulation du *Réel*
...ce que nous avons à suspecter de toute *réalité*, c'est qu'elle soit fantasmatique.

Et ce qui permet d'y échapper *c'est qu'une impossibilité...*
dans la formule symbolique qu'il nous est permis d'en tirer
...en démontre le réel, et dont ce n'est pas pour rien qu'ici pour désigner le *symbolique* en question, on se servira du mot *terme*.

L'amour, après tout, pourrait être pris pour l'objet d'une phénoménologie.
L'*expression littéraire* de ce qui en est émis est assez profuse pour qu'on puisse présumer qu'*on en pourrait tirer quelque chose*.

C'est tout de même curieux que, mis à part quelques auteurs, Stendhal, Baudelaire...
et laissons tomber la phénoménologie amoureuse du surréalisme
dont le moralisme coupe les bras, c'est le cas de le dire
...il est curieux que cette expression littéraire soit si courte, pour qu'il ne puisse même pas nous en apparaître
que la seule chose qui nous intéresserait c'est *l'étrangeté*, et que si ceci suffit à désigner tout ce qui s'en inscrit
dans le roman du XIX^{ème} siècle, pour tout ce qui est d'avant c'est le contraire.

C'est - reportez-vous à *L'Astrée*, qui pour les contemporains n'était pas rien - c'est que nous y comprenons si peu
ce qu'elle pouvait être justement pour les contemporains, que nous n'en ressentons plus qu'*ennui*.
De sorte que cette phénoménologie, il nous est bien difficile de la faire et qu'à reprendre ce qui y ferait inventaire,
on ne puisse en déduire d'autre chose que la misère de ce sur quoi elle s'appuie.

La psychanalyse, elle, est partie là-dedans en toute innocence.
Bien entendu c'est pas très gai ce qu'elle a rencontré d'abord.

Il faut reconnaître qu'elle ne s'y est pas limitée, et ce qui lui en reste de ce qu'elle a frayé d'abord d'exemplaire,
c'est ce modèle d'*amour* en tant qu'il est donné par les soins donnés de la mère au fils,
à ce qui s'inscrit encore dans le caractère chinois *hǎo*, qui veut dire « *le bien* », ou ce qui est bien.
C'est rien d'autre que ça : qui veut dire « *le fils* », *tseu*, et ça *nǚ* : qui veut dire *la femme*.

好 子 女
hǎo tseu nǚ

À étendre ça de la fille chérissant le père sénile, et même à ce à quoi je fais allusion à la fin de ma « *Subversion du sujet* »,
à savoir au mineur que sa femme frictionne avant qu'il la baise, c'est pas ça qui nous éclairera beaucoup le rapport sexuel.
Le savoir sur la vérité est utile à l'analyste pour autant qu'il lui permet d'élargir un peu son rapport à *ces effets de sujet justement*,
et dont j'ai dit qu'il les cautionne en laissant le champ libre au discours de l'analysant.

Que l'analyste doive comprendre le discours de l'analysant, ça semble en effet préférable.
Mais savoir *d'où*, est une question qui ne semble pas s'imposer aux yeux,
de la seule notation de ce qu'il lui faille être dans le discours [A] à occuper la position du *semblant*.

Il faut bien sûr accentuer que c'est en tant que (*a*) que cette position du *semblant*, il l'occupe.
L'analyste ne peut rien comprendre sinon au titre de ce que dit l'analysant,
à savoir de se voir, non comme *cause* mais *effet de ce discours*, ce qui ne l'empêche pas en droit de s'y reconnaître.
Et c'est pour cela qu'il vaut mieux qu'il soit passé par là, dans l'analyse didactique,
qui ne peut être sûre qu'à n'avoir pas été engagée à ce titre.

Il y a une face du savoir sur *la vérité* qui prend sa force d'en négliger totalement *le contenu*,
d'asséner que *l'articulation signifiante* est tellement son lieu et son heure que *quelque chose* qui n'est rien que cette articulation,
dont *la monstration* au sens passif se trouve prendre un sens actif et s'imposer comme *démonstration* à l'être,
à l'être parlant qui ne peut faire à cette occasion que de reconnaître - le signifiant - non seulement l'habiter,
mais n'en être rien que *la marque*.

Car la liberté de choisir ses axiomes, c'est-à-dire le départ choisi pour cette démonstration, ne consiste qu'à en subir - comme sujet - les conséquences qui elles, ne sont pas libres. À partir seulement de ceci que *la vérité* peut se construire à partir seulement de 0 et 1, ce qui s'est fait seulement au début du dernier siècle, quelque part entre Boole et Morgan, avec l'émergence de la logique mathématique.

En quoi il ne faut pas croire que 0 et 1 ici notent l'opposition de la vérité et de l'erreur. C'est la révélation qui ne prend sa valeur que « *nachträglich* », par Frege et Cantor, de ce que ce 0, dit *de l'erreur*, qui encombraient les Stoïciens, pour qui c'était ça, et que ça conduisait à cette charmante folie de *l'implication matérielle* dont ce n'est pas pour rien qu'elle était refusée par certains, de ce qu'elle pose que l'implication est véritable qui fait résulter *la vérité* formulée *de l'erreur* formulée.

L'erreur impliquant *la vérité* est une implication vraie. Il n'est rien de pareil dans la position de ceci : $(0 \rightarrow 1) \rightarrow 1$ avec la logique mathématique. Que « 0 implique 1 » est une implication notable de 1, c'est-à-dire du *vrai*. 0 a tout autant de valeur véridique que 1, parce que 0 n'est pas *la négation de la vérité* 1, mais *la vérité du manque* qui consiste en ce qu'à 2, il en manque 1. Ce qui veut dire, sur le seul plan de la vérité, que *la vérité* ne puisse parler qu'à s'affirmer à l'occasion, comme ça s'est fait pendant des siècles, être la *double vérité*, mais jamais à être la *vérité complète*.

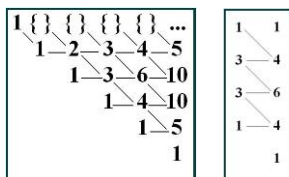
0 n'est pas la négation de quoi que ce soit - notamment d'aucune multitude - il joue son rôle dans l'édification du *nombre*. Il est tout à fait arrangeant, comme chacun sait. S'il n'y avait que des 0, comme on se la coulerait douce ! Mais ce qu'il indique, c'est que quand il faudrait qu'il y en ait 2, il n'y en a jamais qu'1, et ça, c'est une vérité. 0 implique 1, le tout impliquant 1 $[(0 \rightarrow 1) \rightarrow 1]$, est à prendre non comme *le faux* impliquant *le vrai*, mais comme *deux vrais*, l'un impliquant l'autre. Mais aussi d'affirmer que *le vrai* ne soit jamais qu'à *manquer* de son partenaire.

La seule chose à quoi le 0 s'oppose, mais résolument, c'est à avoir une relation à 1 telle que 2 puisse en résulter. Il n'est pas vrai - ce que je marque de la barre qui convient - que 0 impliquant 1, implique 2.

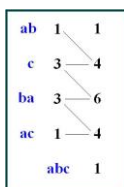
$$\overline{(0 \rightarrow 1) \rightarrow 2}$$

Comment donc saisir ce qu'il en est de **ce 2**, sans quoi il est clair que ne peut se construire aucun nombre ? Je n'ai pas parlé de les numérer, mais de les construire.

C'est bien pour ça que la dernière fois je vous ai mené jusqu'à l'*aleph* [8], c'était pour au passage vous faire sentir que dans la génération d'un nombre cardinal à l'autre, dans le comptage des sous-ensembles, *quelque chose quelque part* se compte comme tel qui est un autre *Un*, ce que j'ai marqué du triangle de Pascal, en faisant remarquer que chaque chiffre qui se trouve, à droite, marque le nombre des parties, se fait de l'addition de ce qui y correspond comme parties dans l'ensemble précédent.



C'est ce 1, ce 1 que j'ai caractérisé quand il s'agit du 3 par exemple, à savoir l'*ab* opposé au *c*, et du *ba* qui vient de même. Pour qu'il y en ait 4, il faut qu'à l'*ab*, au *ba*, à l'*ac*, il y ait l'*abc*, la juxtaposition des éléments de l'ensemble précédent, leur juxtaposition comme telle, qui vienne en compte au seul titre de 1.



C'est ce que j'ai appelé « *la mémété de la différence* ». Parce que c'est en tant que rien d'autre dans leur propriété n'est que d'être différence, que les *éléments* qui viennent ici supporter *les sous-ensembles*, que ces éléments sont comptés eux-mêmes dans la génération des parties qui vont suivre. J'insiste, ce qui est en question c'est ce dont il s'agit quant au dénombré, c'est « *l'Un en plus* » en tant qu'il se compte comme tel dans le dénombré, dans l'*aleph* [8] de ses parties à chaque passage d'un nombre à son successeur.

C'est de se compter comme tel de la différence comme propriété, que la multiplication qui s'exprime dans l'exponentielle 2^{n-1} des parties de l'ensemble supérieur, de sa bipartition, que s'avère dans l'aleph \aleph_1 - quoi ? - à être mis à l'épreuve du dénombrable. Que c'est là que se révèle en tant que d'un Un, de l'Un qu'il s'agit, c'est d'un autre qu'il s'agit, que ce qui se constitue à partir de l'1 et du 0 comme inaccessibilité du 2 ne se livre qu'au niveau de l'aleph zéro \aleph_0 c'est à dire de l'infini actuel.

Je vais pour terminer, vous le faire sentir, et sous une forme tout à fait simple qui est celle-ci : de ce qu'on peut dire quant à ce qu'il en est des entiers concernant une propriété qui serait celle de l'accessibilité.

Définissons là de ceci : qu'un nombre est accessible de pouvoir être produit

- soit comme somme,
- soit comme exponentiation,

des nombres qui sont plus petits que lui.

À ce titre, le début des nombres se confirme de n'être pas accessible et très précisément jusqu'à 2.

La chose nous intéresse tout spécialement quant à ce 2, puisque du rapport de l'1 à 0, j'ai suffisamment souligné que l'1 s'engendre de ce que le 0 manque.

Avec 0 et 1, que vous les additionniez, ou que vous les mettiez l'un à l'autre - voire l'un à lui-même - dans une relation exponentielle, jamais le 2 ne s'atteint. Le nombre 2 au sens où je viens de le poser, qu'il puisse d'une sommation ou d'une exponentiation s'engendrer des nombres plus petits, le test s'avère négatif : il n'y a pas de 2 qui s'engendre au moyen du 1 et du 0.

Une remarque de Gödel est ici éclairante :

c'est très précisément que l'aleph zéro \aleph_0 , à savoir l'infini actuel, est ce qui se trouve réaliser le même cas.

Alors que pour tout ce qu'il en est des nombres entiers à partir de 2, commencez à 3 :

- 3 se fait avec 1 et 2,
- 4 peut se faire d'un 2 mis à sa propre exponentiation,
- et ainsi de suite,

il n'y a pas un nombre qui ne puisse se réaliser par une de ces deux opérations à partir des nombres plus petits que lui. C'est précisément ce qui fait défaut et ce en quoi au niveau de l'aleph zéro \aleph_0 se reproduit cette faille que j'appelle de l'inaccessibilité.

Il n'y a proprement aucun nombre qui...

- qu'on s'en serve à en faire l'addition indéfinie, voire avec tous ses successeurs,
- ni non plus à le porter à un exposant aussi grand que vous voudrez

...qui jamais accède à l'aleph.

Il est singulier...

et ceci est ce qu'aujourd'hui je dois laisser de côté,

quitte à le reprendre si ça intéresse quelques-uns, dans un cercle plus étroit

...il est tout à fait frappant que de la construction de Cantor,

il résulte qu'il n'y a pas d'aleph qui, à partir de l'aleph zéro \aleph_0 , ne puisse être tenu pour accessible.

Il n'est pas moins vrai que, de l'avis de ceux qui ont fait progresser cette difficulté de la théorie des ensembles, c'est seulement de la supposition que dans ces aleph, il y en a d'inaccessibles, que peut se réintroduire dans ce qu'il en est des nombres entiers, ce que j'appellerai la consistance.

Autrement dit, que sans cette supposition : l'inaccessible quelque part se produisant dans les aleph \aleph_1 , ce dont il s'agit et ce dont je suis parti, est ce qui est fait pour vous suggérer l'utilité de ce qu'il « y ait d'Un », à ce que vous sachiez entendre ce qu'il en est de cette bipartition à chaque instant fuyante, de cette bipartition de l'homme et de la femme.

Tout ce qui n'est pas homme est-il femme ? On tendrait à l'admettre.

Mais puisque la femme n'est pas « tout », pourquoi tout ce qui n'est pas femme serait-il homme ?

Cette bipartition, cette impossibilité d'appliquer en cette matière du genre, quelque chose qui soit le principe de contradiction,

- qu'il ne faille rien de moins que d'admettre l'inaccessibilité de quelque chose au-delà de l'aleph pour que la non contradiction soit consistante,

- qu'il soit fondé de dire que ce qui n'est pas 1 soit 0, et que ce qui n'est pas 0 soit 1,

c'est cela que je vous indique comme étant ce qui doit permettre à l'analyste d'entendre...

un peu plus loin qu'à travers les verres de lunettes de l'objet(a)

...ce qui ici se produit d'effet, ce qui se crée de Un, par un discours qui ne repose que sur le fondement du signifiant.

[Au tableau]

Il n'y a pas d'autre existence de l'Un que l'existence mathématique

Voilà ! Ça tourne autour de ce que l'analyse nous conduit à formuler cette *fonction* ΦX , de ce par rapport à quoi il s'agit de savoir s'il existe, *s'il existe un X qui satisfasse à la fonction* $[\exists X \Phi X]$. Alors, naturellement, ça suppose d'articuler ce que ça peut être que *l'existence*.

Il est à peu près certain que, historiquement, ça n'a surgi, cette notion de *l'existence*, qu'avec l'intrusion du *réel mathématique* comme tel. Mais c'est une preuve de rien parce que nous ne sommes pas ici pour faire l'histoire de la pensée, il ne peut y voir aucune histoire de la pensée, la pensée est une fuite en elle-même. Elle projette sous le nom de *mémoire*, n'est-ce pas, *la méconnaissance de sa moire*.

Tout ça n'empêche pas que nous pouvons essayer de faire certain repérage et... pour partir de ce qui n'est pas par hasard que j'ai écrit en forme de fonctions ...j'ai commencé d'énoncer quelque chose qui j'espère vous rendra service, un dire que, si je l'écris, c'est dans un sens, dans le sens que c'est une fonction sans rapport avec quoi que ce soit qui fonde d'eux - *d, apostrophe, e, u, x - Un*.

Alors vous voyez que toute l'astuce est sur le subjonctif qui appartient à la fois au verbe « *fonder* » et au verbe « *fondre* ». D'eux n'est pas fondu en *Un*, ni *1* fondé par *2*. C'est ce que dit Aristophane dans une très jolie petite *fabulette* du *Banquet* :

Ils ont été séparés en deux, ils étaient d'abord en forme de « bête à deux dos », ou de bête à dos d'eux.

Ce qui bien sûr...

si la fable songeait le moins du monde un instant à être autre chose qu'une fable, c'est-à-dire à être consistante ...n'impliquerait nullement qu'ils ne refassent pas *des petits à deux dos*, à dos d'eux, ce dont personne ne fait la remarque et heureusement, parce qu'un mythe est un mythe et celui-là en dit assez, c'est celui que j'ai d'abord projeté sous une forme plus moderne, sous la forme de ΦX .

C'est en somme ce qui, concernant *les rapports sexuels*, se présente à nous comme *l'espèce de discours*...

je parle de la fonction mathématique

...*l'espèce de discours*...

tout au moins je vous le propose comme modèle

...qui sur ce point nous permettrait de fonder autre chose : du *semblant*, ...ou *pire*.

Bon ! Ce matin moi, j'ai commencé dans le pire et malgré tout, je trouve pas superflu de vous en faire part, ne serait-ce que pour voir où ça peut aller. C'était à propos de cette petite coupure de courant dont je ne sais pas jusqu'où vous l'avez eue, mais moi je l'ai eue jusqu'à dix heures. Elle m'a énormément emmerdé, parce que c'est l'heure où d'habitude je rassemble, je repense à ces petites notes, et que ça ne me le facilitait pas.

En plus, à cause de la même coupure, on m'a cassé un verre à dents auquel je tenais beaucoup.

S'il y a des gens qui m'aiment ici, ils peuvent m'en envoyer un autre.

J'en aurais peut-être comme ça plusieurs, ce qui me permettra de les casser tous sauf celui que je préférerai.

J'ai une petite cour qui est faite exprès pour ça.

Alors, je me disais, en pensant que bien sûr cette coupure, ça ne nous venait pas de personne, ça nous venait d'une décision des travailleurs... Moi j'ai un respect que l'on ne peut même pas imaginer pour la gentillesse de cette chose qui s'appelle une coupure, une grève. Quelle délicatesse de s'en tenir là ! Mais là il me semblait que, vu l'heure...

Quoi ?!

X dans salle - On n'entend rien.

On n'entend pas ? On n'entend pas !

J'étais en train de dire qu'une grève c'était la chose du monde la plus sociale qui soit, qui représente un respect du lien social qui est quelque chose de fabuleux.

Mais là il y avait une pointe dans cette coupure de courant qui avait une signification d'une grève, c'est que c'était justement l'heure où, tout comme à moi, qui préparais ma cuisine, pour vous parler maintenant, qu'est-ce que ça devait pouvoir enquiquiner celle qui...

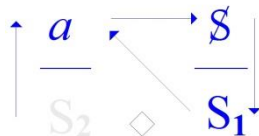
malgré tout, étant à l'occasion la femme du travailleur
...s'appelle, de la bouche même du travailleur, qui - quand même, j'en fréquente ! - s'appelle « la bourgeoise » !
C'est vrai qu'ils les appellent comme ça !

Et alors je me mettais quand même à rêver. Parce que tout ça se tient. Ce sont des travailleurs, des exploités. C'est tout de même bien parce qu'ils préfèrent encore ça à l'exploitation sexuelle de la bourgeoise !
Voilà, ça c'est pire, c'est le ...ou pire.

Vous comprenez ? Parce que, à quoi ça mène de prononcer des articulations sur des choses à quoi on ne peut rien ?
Le rapport sexuel ne se présente, on ne peut pas dire que sous la forme de l'exploitation, c'est d'avant : c'est à cause de ça que l'exploitation s'organise parce que, il n'y a même pas cette exploitation-là.
Voilà, ça c'est pire, c'est le ...ou pire.

C'est pas sérieux, c'est pas sérieux quoiqu'on voit bien que c'est là que devrait aller « un discours qui ne serait pas du semblant », mais c'est un discours qui finirait mal. Ça serait pas du tout un lien social, comme c'est ce qu'il faut que soit un discours.

Bon, alors il s'agit maintenant du discours psychanalytique,
et il s'agit de faire que celui qui y fait fonction de (a) tienne une position...
je vous ai déjà expliqué ça la dernière fois, bien sûr naturellement ça vous est passé comme l'eau sur les plumes d'un canard, mais enfin certains quand même en ont paru un peu comme ça mouillés
...tienne la position du semblant.



Ceux qui sont vraiment intéressés là-dedans, j'en ai eu quand même des échos, ça les a émus.
Il y a certains analystes qui ont quelque chose qui les tourmente, qui les angoisse de temps en temps.
C'est pas pour ça que je dis ça, que j'insiste sur le fait que l'objet(a) doive tenir la position du semblant, c'est pas pour leur foutre de l'angoisse, je préférerais même qu'ils n'en aient pas.

Enfin, c'est pas un mauvais signe que ça la leur donne, parce que ça veut dire que mon discours n'est pas complètement superflu, qu'il peut prendre un sens. Mais ça ne suffit pas, ça n'assure absolument rien qu'un discours ait un sens, parce qu'il faut au moins que ce sens, on puisse le repérer, n'est-ce pas.

Si vous faites ça, enfin, le mouvement brownien, à chaque instant, ça a un sens.
C'est bien ce qui rend la position du psychanalyste difficile, c'est parce que l'objet (a), sa fonction c'est le déplacement.
Et comme ce n'est pas à propos du psychanalyste que j'ai fait descendre du ciel pour la première fois l'objet (a), j'ai commencé dans un petit graphe...
qui était fait pour donner os, ou repère, aux formations de l'inconscient
...à le cerner dans un point d'où il ne pouvait pas bouger.

Dans la position du semblant c'est beaucoup moins facile d'y rester parce que l'objet(a)
il vous fout le camp en moins de deux entre les pattes puisque c'est...
comme je l'ai déjà expliqué quand j'ai commencé - à propos du langage - à en parler
...c'est « il court, il court, le furet... » : dans tout ce que vous dites, il est à chaque instant ailleurs.

Alors c'est pour ça que nous essayons d'appréhender d'où pourrait se situer quelque chose qui serait au-delà du sens, de ce sens qui fait qu'aussi bien je ne peux pas obtenir d'autre effet que l'angoisse là où c'est pas du tout ma visée.
C'est en ça que nous intéresse que soit ancré ce réel, ce réel que je dis - pas pour rien - être mathématique, parce que, somme toute, à l'expérience de ce qu'il s'agit, de ce qui se formule, de ce qui s'écrit à l'occasion, nous voyons, nous pouvons toucher du doigt que là, il y a quelque chose qui résiste, je veux dire dont on ne peut pas dire n'importe quoi.
On ne peut pas donner au réel mathématique n'importe quel sens.

Il est même tout à fait frappant que ceux qui se sont en somme, dans une époque récente, approchés de ce *réel* avec l'idée préconçue de lui faire rendre compte de son sens à partir du vrai... Il y avait comme ça un immense farfêlu, que vous connaissez bien sûr de réputation, parce qu'il a fait son petit bruit dans le monde, qui s'appelait Bertrand Russell, qui est au cœur de cette aventure et c'est quand même lui qui a formulé quelque chose comme ceci :

« que la mathématique, c'est quelque chose qui s'articule d'une façon telle qu'en fin de compte on ne sait même pas si c'est vrai ce qui s'articule, ni si ça a un sens ».

Ça n'empêche pas que, justement, ça prouve ceci, c'est qu'on ne peut lui en donner n'importe lequel,
- ni dans l'ordre de *la vérité*,
- ni dans l'ordre du *sens*,
et que ça résiste au point que, pour aboutir à ce résultat que moi je considère comme un succès...
le succès même, n'est-ce pas le mode sous lequel ça s'impose, que c'est *réel*
...c'est que justement ni « *le vrai* » ni « *le sens* » n'y dominent, ils sont secondaires.

Et que de là, la position...

cette position seconde, à ces deux machins qui s'appellent *le vrai* et *le sens*
...leur restait inhabituelle à eux, enfin que ça donne un peu le tournis aux gens quand ils prennent la peine de penser. C'était le cas de Bertrand Russell, il pensait. C'était... c'est une manie d'aristocrate, n'est-ce pas, et il n'y a vraiment aucune raison de trouver que ce soit là une fonction essentielle.

Mais ceux qui édifient...

je ne suis pas en train de faire de l'ironie
...la *théorie des ensembles* ont bien assez à faire dans ce *réel* pour trouver le temps de penser à côté.
La façon dont on s'est engagé dans une voie non seulement dont on ne peut pas en sortir, mais dont ça mène quelque part, avec une nécessité et puis en plus une fécondité, fait qu'on touche, qu'on a affaire à tout autre chose [*le réel*] que ce qui est pourtant employé [*les « petites lettres »*].

Ce qui a été la démarche dans l'initium de cette théorie, c'était d'interroger tout ce qu'il en était de ce *réel*, car c'est de là qu'on est parti parce qu'on ne pouvait pas ne pas voir que *le nombre c'était réel*, et que depuis quelque temps, enfin il y avait du *rififi* avec l'1.

C'était pas quand même une mince affaire de s'apercevoir que *le nombre réel*, on pouvait mettre en question si ça avait à faire quelque chose avec l'1, l'1 comme ça, le premier des nombres entiers, des nombres dits naturels. C'est qu'on avait eu le temps, depuis le XVII^{ème} siècle jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, d'approcher *le nombre* un tout petit peu autrement que les Anciens ne l'avaient fait.

Si je pars de ça, c'est bien parce que c'est ça l'essentiel.
Non seulement « *Yad'lun* », mais ça se voit à ça : que *l'Un*, lui, il ne pense pas.

Il pense pas : « *donc je suis* », en particulier.

Quand je dis : il pense pas : « *donc je suis* », j'espère que vous vous souvenez que même Descartes, c'est pas ce qu'il dit. Il dit : ça se pense « *donc je suis* » entre guillemets.

L'Un, ça se pense pas, même tout seul, *mais ça dit quelque chose*, c'est même ça qui le distingue, et il n'a pas attendu que des gens se posent à son propos, à propos de ses rapports, la question de ce que ça veut dire du point de vue de *la vérité*. Il n'a pas attendu même *la logique*. Car c'est ça *la logique*. La logique c'est de repérer dans la grammaire ce qui prend forme de la position de vérité, ce qui dans le langage le rend *adéquat à faire vérité*. Adéquat, ça veut pas dire qu'il réussira toujours, alors à bien rechercher ses formes on croit approcher ce qu'il en est de la vérité.

Mais avant qu'Aristote s'avise de ça, à savoir du rapport à la grammaire, *l'Un avait déjà parlé*, et pas pour rien dire. Il dit ce qu'il a à dire : dans le « *Parménide* » c'est *l'Un* qui se dit. Il se dit - il faut bien le dire - en visant à *être vrai*, d'où naturellement l'affolement qui en résulte.

Il n'y a personne, *parmi les personnes qui font la cuisine du savoir*, qui ne se sente pas à chaque fois en prendre un bon coup. Ça casse le verre à dents ! C'est bien pour ça qu'après tout...

encore que certains aient mis une certaine bonne volonté, un certain courage à dire :
« *qu'après tout ça peut s'admettre quoique ce soit un peu tiré par les cheveux* »
...on n'en est pas encore venu à bout de cette chose qui était pourtant simple : de *s'apercevoir que l'Un*, quand il est véridique, quand il dit ce qu'il a à dire, on voit où ça va : en tout cas à *la totale récusation d'aucun rapport à l'être*.

Il n'y a qu'une chose qui en ressorte quand il s'articule, c'est très exactement ceci : *il y en a pas deux*. Je vous l'ai dit, *c'est un dire*. Et *même vous*, pouvez y trouver, comme ça, à la portée de la main, la confirmation de ce que moi je dis, quand je dis que

« la vérité ne peut que se mi-dire ».

Parce que, vous n'avez qu'à casser la formule : pour dire ça il ne peut que dire

- ou bien « *y en a* », et comme je le dis : « *Yad'lun* »,
- ou bien « *pas deux* », ce qui s'interprète tout de suite pour nous : « *il n'y a pas de rapport sexuel* ».

C'est donc déjà, vous voyez bien, à la portée de notre main...

bien sûr, pas à la portée de la main *unienne* de l'Un

...d'en faire quelque chose dans le sens du *sens*.

C'est bien pour ça que je recommande à ceux qui veulent tenir la position de l'analyste...

avec ce que ça comporte de savoir ne pas en glisser

...de se mettre à la page de ce qui bien sûr, pourrait pour eux se lire à seulement travailler le *Parménide*, mais ça serait quand même un peu court, on se casse les dents là-dessus.

Au lieu qu'il est arrivé autre chose qui rend tout à fait clair...

si bien sûr on s'obstine un peu, si on s'y rompt, si on s'y brise, même

...qui rend tout à fait claire la distinction qu'il y a

- d'un *réel* qui est un réel mathématique,
- avec quoi que ce soit de ces badinages qui partent de ce « *je ne sais quoi* », qui est notre position nauséuse qui s'appelle « *le vrai* » ou « *le sens* ».

Bien sûr, naturellement, ça ne veut pas dire que ça n'aura pas d'effet...

d'effet de massage, d'effet de revigoration, d'effet de soufflage, d'effet de nettoyage

...sur ce qui nous paraîtra exigible au regard du *vrai* ou bien du *sens*.

Mais justement, c'est bien ce que j'en attends :

- c'est qu'à se former à distinguer ce qu'il en est de l'Un,
- simplement à s'approcher de ce *réel* dont il s'agit, en ce qu'il supporte le nombre,

déjà ça permettra beaucoup à l'analyste.

Je veux dire qu'il peut lui venir...

dans ce biais où il s'agit d'interpréter, de rénover le sens

...de dire des choses de ce fait un peu moins court-circuitées, un peu moins « *chatoiment* »,

que toutes les conneries qui peuvent nous venir et dont tout à l'heure - ...ou pire, comme ça -

je vous ai donné l'échantillon à partir simplement de ce qui pour moi n'était que la contrariété du matin.

J'aurais pu broder comme ça sur le travailleur et sa bourgeoisie et en tirer une mythologie.

Ça vous a fait rire d'ailleurs, parce que dans ce genre il y a...

le champ est vaste, *le sens* et *le vrai*, ça ne manque pas,

c'est même devenu la mangeoire universitaire justement

...il y en a tellement, il y a un tel éventail *qu'il s'en trouvera bien un, un jour* pour faire avec ce que je vous dis, une ontologie, *pour dire que j'ai dit que :*

« la parole, c'était un effet de comblement de cette béance qui est ce que j'articule : il n'y a pas de rapport sexuel ».

Ça va tout seul comme ça. Interprétation subjectiviste, n'est-ce pas ?

C'est parce qu'il ne peut pas la chatouiller qu'il lui fait du baratin.

C'est simple ça, c'est simple !

Moi ce que j'essaie, c'est autre chose.

C'est de faire que dans votre discours, vous mettiez moins de conneries - je parle des analystes.

Pour ça, que vous essayiez d'aérer un peu « *le sens* » avec des éléments qui seraient un peu nouveaux.

Alors c'est pourtant pas une exigence qui ne s'impose pas, parce qu'il est bien clair qu'il n'y a aucun moyen de répartir deux séries quelconques - quelconques, je dis - d'attributs qui fassent

- une série *mâle* d'un côté,
- et de l'autre côté la série *femme*.

Je n'ai d'abord pas dit homme pour ne pas faire de confusion, parce que je vais broder là dessus encore pour rester dans *le pire*.

Évidemment c'est tentant, même pour moi. Moi, je m'amuse. Et puis je suis sûr de vous amuser à montrer que ce qu'on appelle « *l'actif* »...

si c'est là-dessus que vous vous fondez parce que, naturellement, c'est la monnaie courante...que c'est ça « *l'homme* » : il est actif le cher mignon !
Dans le rapport sexuel alors, il me semble que c'est, c'est plutôt la femme qui, elle, en met un coup. Bon...

Puis il y a qu'à le voir quand même dans des positions que nous appellerons nullement primitives, mais c'est pas parce qu'on en rencontre dans le tiers monde...

qui est « *le monde de Monsieur Thiers* », n'est-ce pas ?
...que c'est pas évident que dans la vie normale...

je parle pas bien sûr naturellement des types du « *Gaz et de l'Électricité de France* »
qui eux ont pris leur distance, qui se sont rués dans le travail

...mais dans une vie comme ça, appelons-la simplement ce qu'elle est, ce qu'elle est partout...

sauf quand il y a eu une grande subversion chrétienne, *notre* grande subversion chrétienne

...l'homme il se les roule, la femme elle moude, elle broie, elle coud, elle fait les courses et elle trouve le moyen encore, dans ces solides civilisations qui ne sont pas perdues, elle trouve encore le moyen de tortiller du derrière après pour...

je parle d'une danse bien sûr, hein !

...pour la satisfaction jubilatoire du type qui est là!

Alors pour ce qu'il en est de *l'actif* et du *passif* permettez-moi de...

C'est vrai qu'il chasse ! [Rires] Et il y a pas de quoi rigoler mes petites, c'est très important !

Puisque vous me provoquez, alors je continuerai à m'amuser. *C'est malheureux* parce que comme ça, je n'arriverai pas au bout de ce que j'avais à vous dire aujourd'hui concernant *l'Un*. Il est deux heures !

Mais quand même puisque ça fait rigoler, la chasse...

Je sais pas, je sais pas si tout de même, malgré tout, c'est pas absolument superflu d'y voir justement la vertu de *l'homme*, la vertu justement par laquelle il se montre, il se montre ce qu'il a de mieux : être passif.

Parce que, d'après tout ce qu'on sait, quand même, je sais pas si vous vous rendez bien compte, parce que bien sûr vous êtes tous ici des « *jean foutre* », et s'il y a pas ici de paysans, personne ne chasse, mais s'il y avait aussi ici des paysans : ils chassent mal.

Pour le paysan...

c'est pas forcément un homme, hein, le paysan, quoiqu'on en dise

...pour le paysan, le gibier ça se rabat : *pan ! pan !* On lui ramène tout ça. C'est pas ça du tout la chasse !

La chasse quand elle existe, il y a qu'à voir dans quelles tranches ça les mettait, ça, parce qu'on le sait,

enfin on en a eu des petites traces de *tout ce qu'ils offraient de propitiatoire* à la chose - quoi ! - qui pourtant n'était plus là.

Vous comprenez ils étaient quand même pas plus dingues que nous, une bête tuée est une bête tuée.

Seulement, s'ils avaient pas pu tuer la bête, c'est parce qu'ils s'étaient si bien soumis à tout ce qui est de sa démarche, de sa trace, de ses limites, de son territoire, de ses préoccupations sexuelles, pour s'être justement, eux, *substitués*

à ce qui n'est pas tout ça, à la non-défense, à la non-clôture, aux non-limites de la bête, *à la vie* il faut dire le mot.

Et que quand cette *vie* ils avaient dû la soustraire, après y être devenus tellement, eux, cette vie même,

que ça se comprend bien sûr, qu'ils aient trouvé que non seulement ça faisait moche mais que c'était dangereux.

Que ça pouvait bien, à eux, leur arriver aussi.

Ça pourrait être de ces choses qui ont même fait penser, comme ça, quelques-uns, parce que ces choses-là quand même, ça continue à se sentir, et j'ai entendu ça, moi, formulé d'une façon curieuse par quelqu'un d'excessivement intelligent, un mathématicien : que...

mais alors là il extrapole le gars quand même, mais enfin je vous le fournis parce que c'est excitant...que *le système nerveux dans un organisme, c'était peut-être bien pas autre chose que ce qui résulte d'une identification à la proie*, hein ?

Bon, je vous lâche l'idée comme ça, je vous la donne, vous en ferez ce que vous voudrez, bien sûr,

mais on peut déconner là-dessus *une nouvelle théorie de l'évolution* qui sera un tout petit peu plus drôle que les précédentes.

Je vous la donne d'autant plus volontiers :

- d'abord, *[parce]* qu'elle n'est pas à moi, à moi aussi on me l'a refilée,
- mais je suis sûr que ça excitera les cervelles ontologiques.

C'est vrai bien sûr aussi pour le pêcheur. Enfin dans tout ce par quoi l'homme est femme.

Parce que la façon dont un pêcheur passe la main sous le ventre de la truite qui est sous son rocher - faut qu'il y ait ici un pêcheur de truite, quand même il y a des chances, il doit savoir ce que je dis là - ça, c'est quelque chose !

Enfin tout ça ne nous met pas sur le sujet de l'*actif* et du *passif*, dans une répartition bien claire. Alors je ne vais pas m'étendre parce qu'il suffit que je confronte chacun de ces couples habituels avec un essai de répartition bisexuelle quelconque pour arriver à des résultats aussi bouffons. Alors qu'est-ce que ça pourrait bien être ?

Quand je dis « *Yad'l'Un* »...

il faut quand même que je balaie le pas de ma porte et puis je vois pas pourquoi je n'en resterai pas là puisque je vous parlerai donc le jeudi, le jeudi 1^{er} Juin je crois, quelque chose comme ça.

Vous vous rendez compte, le 1^{er} jeudi de Juin je suis forcé de revenir des quelques jours de vacances pour ne pas manquer à Sainte Anne !

...alors je vais quand même là, tout de même faire la remarque que « *Yad'l'Un* », ça ne veut pas dire...

il me semble que quand même pour beaucoup ça doit être déjà su, mais pourquoi pas ?

...ça ne veut pas dire qu'il y a de l'*individu*.

C'est bien pour ça, vous comprenez, que je vous demande d'enraciner cet « *Yad'l'Un* » de là où il vient. C'est-à-dire

« qu'il n'y a pas d'autre existence de l'*Un* que l'existence mathématique ».

Il y a *Un* quelque chose, *Un* argument qui satisfait à *Une* formule.

Et un argument c'est quelque chose de complètement vidé de sens, c'est simplement l'*Un* comme *Un*.

C'est ça que j'avais, au départ, l'intention de vous bien marquer dans *la théorie des ensembles*.

Je vais peut-être quand même pouvoir vous l'indiquer tout au moins avant de vous quitter.

Mais il faut liquider aussi ceci d'abord : que même pas l'idée de l'*individu*, ça ne constitue en aucun cas l'*Un*.

Parce que, on voit bien quand même, que ça pourrait être à la portée, pour ce qui est du rapport sexuel, sur lequel en somme, pas mal de gens s'imaginent que ça se fonde : il y a autant d'individus d'un côté que de l'autre...

en principe, au moins chez l'être qui parle, le nombre des hommes et des femmes sauf exception, n'est-ce pas, je veux dire des petites exceptions :

- dans les Iles Britanniques, il y a un peu moins d'hommes que de femmes,

- il y a les grands massacres, naturellement des hommes, bon !

Mais enfin *ça n'empêche pas que chacune a eu son chacun*

...ça ne suffit pas du tout à motiver le rapport sexuel, qu'ils aillent un par un.

C'est quand même drôle que vous l'ayez vu, qu'il y ait là une espèce d'impureté de *la théorie des ensembles* autour de cette idée de la correspondance biunivoque, on voit bien en quoi là *l'ensemble* se rattache à *la classe* et que *la classe*, comme tout ce qui s'épingle d'un attribut, c'est quelque chose qui a affaire avec *le rapport sexuel*.

Seulement c'est justement ça que je vous demande de pouvoir appréhender grâce à la fonction de l'ensemble.

C'est qu'il y a un *1* distinct de ce [*Un*] qui unifie, comme attribut, une classe.

Il y a une transition par l'intermédiaire de cette correspondance biunivoque.

Il y en a autant d'un côté que de l'autre et que certains fondent là-dessus l'idée de la monogamie.

On se demande en quoi c'est soutenable, mais enfin c'est dans l'Évangile.

Comme il y en a autant, jusqu'au moment où il y aura une catastrophe sociale, ça, c'est arrivé paraît-il au milieu du Moyen-Âge en Allemagne, on a pu statuer paraît-il à ce moment là que *le rapport sexuel* pouvait être autre chose que *bi-univoque*.

Mais c'est assez amusant ceci, c'est que le *sex-ratio*, il y a des gens qui se sont posé le problème en tant que tel : y a-t-il autant de mâles que de femelles ?

Et il y a eu une littérature là-dessus, qui est vraiment très piquante, très amusante, parce que ce problème est en somme un problème qui est résolu le plus fréquemment par ce que nous appellerons *la sélection chromosomique*.

Le cas le plus fréquent est évidemment la répartition des deux sexes en une quantité d'individus reproduits égaux dans chaque sexe, égaux en nombre.

Mais c'est vraiment très joli qu'on se soit posé la question de ce qui arrive si un déséquilibre commence à se produire. On peut très facilement démontrer que *dans certains cas de ce déséquilibre*, ça ne peut aller qu'en s'accroissant ce déséquilibre, si on s'en tient à la sélection chromosomique, que nous n'appellerons pas de hasard puisqu'il s'agit d'une répartition. Mais alors la solution tellement élégante qu'on y a donnée, c'est que dans ce cas ça doit être compensé par la sélection naturelle. La « *sélection naturelle* » on la voit, là, se montrer à nu.

Je veux dire que ça se résume à dire ceci : que les plus forts sont forcément les moins nombreux et que comme ils sont les plus forts, ils prospèrent et que donc ils vont rejoindre les autres en nombre. La connexion de cette idée de la sélection naturelle avec justement le rapport sexuel, est un des cas où se montre bien que ce qu'on risque à tout abord du rapport sexuel, c'est de rester dans *le mot d'esprit*.

Et en effet, tout ce qui s'en est dit est de cet ordre.
S'il est important qu'on puisse articuler autre chose que quelque chose qui fasse rire, c'est bien justement ce que nous cherchons pour assurer la position de l'analyste d'autre chose que de ce qu'elle paraît être, dans beaucoup de cas : un *gag*.

Le départ se lit en ceci dans *la théorie des ensembles* : qu'il y a fonction d'élément.
Être un élément dans un ensemble, c'est être quelque chose qui n'a rien à faire à appartenir à un registre qualifiable d'*universel*, c'est-à-dire à quelque chose qui tombe sous le coup de l'attribut.
C'est la tentative de *la théorie des ensembles* de dissocier, de désarticuler d'une façon définitive le prédicat de l'attribut.

Ce qui, jusqu'à cette théorie, caractérise la notion justement en cause dans ce qu'il en est du *type sexuel*...
pour autant qu'il amorcerait quelque chose d'un rapport
...c'est très précisément ceci : que *l'universel* se fonde sur un commun attribut.

Il y a là en outre l'amorce de la distinction logique de l'attribut au sujet, et *le sujet*, de là, se fonde : c'est à quoi quelque chose qui se distingue peut être appelé attribut. De cette distinction de l'attribut, ce qui résulte, c'est tout naturellement ceci : qu'on ne met pas sous un même ensemble les torchons et les serviettes par exemple.

À l'opposé de cette catégorie qui s'appelle « *la classe* », il y a celle de « *l'ensemble* » dans laquelle non seulement le torchon et la serviette sont compatibles, mais qu'il ne peut, dans un ensemble comme tel de chacune de ces deux espèces, y en avoir qu'un.

Dans un ensemble il ne peut y avoir...
si rien ne distingue un torchon d'un autre
...il ne peut y avoir qu'un torchon, de même qu'il ne peut y avoir qu'une serviette.

- L'*1* en tant que différence pure est ce qui distingue la notion de l'élément.
- L'*Un* en tant qu'attribut en est donc distinct.

La différence entre l'« *1 de différence* » et l'« *Un attribut* » est celle-ci : c'est que quand vous vous servez, pour définir une classe, d'un énoncé attributif quelconque, l'attribut ne viendra pas, dans cette définition, *en surnombre*. C'est-à-dire que si vous dites : *l'homme est bon*, et si à ce propos...
ce qui peut se dire, car qui n'est obligé de le dire ?
...poser que *l'homme est bon* n'exclut pas qu'on ait à rendre compte de ce qu'il ne réponde pas toujours à cette *appellation*.

On trouve d'ailleurs toujours suffisamment de raisons pour montrer qu'à cet *attribut* il est capable de ne pas répondre, d'éprouver une défaillance à le remplir. C'est la théorie qu'on fait et où on se livre...
on n'a que vraiment... on a tout le sens à sa disposition pour, pour y faire face, à expliquer que de temps en temps quand même, il est mauvais mais ça change rien à son attribut
...que si on en venait alors à devoir faire la balance du point de vue du nombre...
- combien y en a qui y tiennent,
- et combien y a qui n'y répondent pas ?
...l'attribut « *bon* » ne viendrait pas dans la balance *en plus*, en plus de chacun des hommes bons.

C'est très précisément la différence avec le « *1 de différence* », c'est que quand il s'agit d'articuler sa conséquence, ce « *1 de différence* » a comme tel, à être compté dans ce qui s'énonce de ce qu'il fonde *qui est ensemble et qui a des parties*. Le « *1 de différence* », non seulement est comptable, mais doit être compté dans *les parties de l'ensemble*.

J'arrive à l'heure, Deux précisément. Je ne peux donc que vous indiquer ce qui sera la suite de ce pour quoi - comme d'habitude - je suis amené à couper, c'est-à-dire très souvent à peu près n'importe comment, et aujourd'hui, sans doute en raison justement d'une autre coupure, qui est celle de mon courant de ce matin, avec ses conséquences, je suis donc amené à ne pouvoir que vous donner l'indication de ce qui, sur cette affirmation, affirmation-pivot, sera là repris.

C'est ceci, le rapport de cet *Un* qui a à se compter « *en plus* » avec ce qui, dans ce que j'énonce comme, non pas suppléant, mais se déployant en un lieu « *d'à la place du rapport sexuel* », se spécifie de « *il existe* » $[\exists X]$, non pas ΦX , mais *le dire* que ce ΦX n'est pas la vérité : $\exists X \overline{\Phi X}$, que c'est de là que surgit *l'Un* qui fait que cet $\exists X \overline{\Phi X}$ doit être mis...
et c'est le seul élément caractéristique
...doit être mis du côté de ce qui fonde l'homme comme tel.

Est-ce à dire que ce fondement le *spécifie sexuellement* ? C'est très précisément ce qui sera dans la suite à mettre en cause, car bien entendu il n'en reste pas moins que *la relation* $\forall X \Phi X$, est ce qui définit l'homme, là attributivement, comme « *tout homme* ».

Qu'est-ce que c'est que ce « *tout* » ou ce « *tous* » ?

Qu'est-ce que c'est que « *tous les hommes* » en tant qu'ils fondent un côté de cette articulation de suppléance ?

C'est où nous reprendrons à nous revoir la prochaine fois que je vous rencontrerai.

La question « *tous* » : « qu'est-ce qu'un *tous* », est entièrement à reposer à partir de la fonction qui s'articule « *Yad'l'Un* ».

Recanati

[Au tableau]

« *Qu'on dise - comme fait - reste oublié derrière ce qui se dit, dans ce qui s'entend.* »

Lacan

Naturellement cet énoncé, qui est assertif dans sa forme d'universel, relève du modal pour ce qu'il émet d'existence. Alors, mettez-y du vôtre, puisque ça semble, comme la dernière fois, marcher assez mal. Est-ce que cette fois-ci j'arrive à me faire entendre ? Un peu plus ? Bon ! Je vais faire de mon mieux. Bonjour, Sibony, venez donc un peu plus près. Venez un peu plus près, on ne sait pas, ça peut servir à quelque chose tout à l'heure.

Alors, en tenant compte de ce que j'appelais tout à l'heure « *le mixage* », les communications qui ont pu se faire entre mon public d'ici et celui de Sainte-Anne, je suppose que maintenant ils se sont unifiés, c'est le cas de le dire. Vous avez pu voir que nous sommes passés de ce que j'ai appelé un jour ici, d'un prédicat formé à votre usage, nommément « *l'unien* », nous sommes passés la dernière fois à Sainte-Anne au terme d'une autre facture qui se promouvrait du terme, de la forme « *unier* ». Ce dont je vous ai parlé, ce que j'ai avancé la dernière fois, à Sainte-Anne, c'est le pivot qui se prend dans cet ordre qui se *fonde*, mettez *fonde*, *fondez*-le enfin, que ça soit, que ça soit du *fondé-fondu*.

Lacan - *Qu'est-ce qu'il y a ?*

X Dans le public : On n'entend rien !

Je dis donc que cet « *unier* » qui se *fonde*, et je vous priais que ce « *fondé* » ne vous paraisse pas trop fondamental, c'est ce que j'appelais le laisser dans le fondu, cet « *unier* » qui se *fonde*, il y en a *Un*, il en existe *Un* qui dit que non.

Ça n'est pas tout à fait pareil que de nier, mais cette forgerie du terme « *unier* », comme un verbe qui se conjugue et d'où nous pourrions avancer en somme pour ce qu'il en est de la fonction, de la fonction représentée dans l'analyse par le mythe du père, *p.e.r.e.* : il *unie*, c'est ça que ceux qui ont pu réussir à entendre à travers les pétards, le point sur lequel j'aimerais justement aujourd'hui, enfin, vous permettre, disons d'accommoder.

Le père *unie* donc. Dans *le mythe*, il a ce corrélat des *toutes*, « *toutes les femmes* ». C'est là, si l'on suit mes inscriptions *quantiques*, (*q.u.a.n.t.i.q.u.e.*), qu'il y a lieu d'introduire une modification. Il les *unie* certes, mais « *pas toutes* » justement.

Ici se touche à la fois ce qui n'est pas de mon cru, à dire, à savoir la parenté

- de la logique
- et du mythe,

ça marque seulement que l'une puisse corriger l'autre. Ça, c'est du travail qui reste devant nous.

Pour l'instant je rappelle qu'avec ce que je me suis permis, enfin d'*approximations du père*, avec ce que j'ai inscrit de *l'é-pater*, vous voyez que la voie qui conjoint à l'occasion le mythe avec la dérision, ne nous est pas étrangère. Ça ne touche en rien au statut fondamental des structures intéressées.

C'est amusant que, comme ça, il y a des gens qui découvrent, qui découvrent sur le tard, ce dont je peux bien dire de ma place que c'est un peu général pour l'instant toute cette effervescence, cette turbulence qui se produit autour de termes comme *le signifiant*, *le signe*, *la signification*, *la sémiotique*, tout ce qui occupe pour l'instant le devant de la scène, c'est curieux, les singuliers retards qui s'y montrent.

Il y a une très bonne petite revue, enfin pas plus mauvaise qu'une autre, dans laquelle je vois surgir sous le titre de *L'Atelier d'écriture* un article, mon Dieu, pas plus mauvais qu'un autre qui s'appelle « *L'Agonie du Signe* »...

Vous entendez ?

...qui s'appelle « *L'Agonie du Signe* ».

C'est toujours très touchant l'agonie. Agonie veut dire lutte.
Mais aussi agonie veut dire qu'on est en train de tourner de l'œil et alors *L'agonie du signe* ça fait, ça fait pathétique.
J'eusse préféré enfin que ce ne fût pas au pathétique que tout cela tournât.
Ça part d'une invention charmante, de la possibilité de forger un nouveau signifiant qui serait celui de « *fourmi, fourmidable* ».
En effet c'est *fourmidable* tout cet article et on commence par poser la question de *quel peut bien être le statut de fourmidable ?*

Moi j'aime bien ça.

D'autant plus que c'est quelqu'un qui quand même est très averti depuis longtemps d'un certain nombre de choses que j'avance et qui pour, en somme, au début de cet article, se croire obligé de faire l'innocent, à savoir d'hésiter, à propos de *fourmidable*, à le ranger soit dans *la métaphore*, soit dans *la métonymie* et de dire qu'il y a quelque chose qui est négligé donc, dans la théorie jakobsonienne, c'est celle qui consisterait à *emboutir des mots les uns avec les autres*.

Mais il y a longtemps que j'ai expliqué ça !

J'ai écrit *L'Instance de la lettre* exprès pour ça, S sur petit s avec le résultat, un, parenthèse, effet de *signification*,
[long soupir de Lacan, rires dans le public] *c'est le déplacement, c'est la condensation*.

C'est très exactement la voie par où en effet on peut créer...

ce qui est quand même un petit peu plus amusant et utile que « *fourmidable* »

...on peut créer « *unier* » [Rires].

Et puis ça sert à quelque chose.

Ça sert à vous expliquer par une autre voie, ce que j'ai tout à fait renoncé à aborder par celle du *Nom-du-père*.

J'y ai renoncé *parce qu'on m'en a empêché à un moment*, et puis que c'était justement les gens à qui ça aurait pu rendre service qui m'en ont empêché. Ça aurait pu leur rendre service dans leur, dans leur intimité personnelle.

C'est des gens particulièrement impliqués du côté du *Nom-du-père*.

Il y a une clique très spéciale dans le monde, comme ça, qu'on peut épingle d'une tradition religieuse, c'est eux que ça aurait aéré, mais je vois pas pourquoi je me dévouerais spécialement à ceux-là.

Alors j'explique l'histoire de ce que Freud a abordé comme il a pu, justement, pour éviter sa propre histoire...

« *El shaddai* » en particulier, c'est le nom dont il désigne « *celui dont le nom ne se dit pas* »

...il s'est reporté sur les mythes, puis il a fait quelque chose de très propre en somme, d'un peu aseptique,

Il ne l'a pas poussé plus loin, mais c'est bien là ce dont il s'agit, c'est qu'on laisse passer les occasions

de reprendre ce qui le dirigeait, et ce qui devrait faire maintenant que *le psychanalyste soit à sa place dans son discours*.

Sa chance est passée. Je l'ai déjà dit.

De sorte que dans l'avion là, qui me ramenait de je ne sais où, qui me ramenait de Milan d'où je reviens hier soir...

bon ! j'ai pas apporté le truc

...c'est vraiment très bien, c'est dans l'avion, dans un truc qui s'appelle *Atlas* et qui est distribué à tous les voyageurs par la Compagnie *Air France* : il y a un très très joli petit article...

heureusement que je ne l'ai pas, je l'ai oublié chez moi, heureusement parce que ça m'aurait entraîné à vous lire des passages et il n'y a rien d'ennuyeux comme d'entendre lire,

il n'y a rien d'ennuyeux comme ça !

...enfin, il y a des *psychologues*, des psychologues de la plus haute volée, n'est-ce pas, qui s'emploient aux Amériques à faire des enquêtes sur les rêves. Parce que sur les rêves on enquête, n'est-ce pas.

On enquête et on s'aperçoit, enfin, que c'est très rare les rêves sexuels. [Rires]

Ils rêvent de tout, ces gens-là :

ils rêvent *de sport*, ils rêvent de *tas de blagues*, ils rêvent *de chutes*,

enfin, il n'y a pas une majorité écrasante de *rêves sexuels*. [Rires]

D'où il résulte, n'est-ce pas, que comme ce qui est la conception générale - nous dit-on dans ce texte - de *la psychanalyse*, c'est de croire que les rêves sont sexuels, eh bien le grand public...

le grand public qui justement est fait de la diffusion psychanalytique,

vous aussi vous êtes un grand public

...ben le grand public naturellement va être défrisé, n'est-ce pas, et tout le soufflé va tomber comme ça, s'aplatir dans le fond de la casserole.

C'est quand même curieux que personne, en somme, dans ce grand public supposé, car tout ça c'est de la supposition, enfin c'est vrai que dans une certaine résonance tous les rêves, c'est ce qu'aurait dit Freud, qu'ils étaient tous sexuels.

Il n'a jamais dit ça justement... jamais, jamais dit ça !

*Il a dit que les rêves étaient « des rêves de désir ».
Il n'a jamais dit que c'était du désir sexuel !*

Seulement, comprendre le rapport qu'il y a entre le fait que les rêves soient « des rêves de désir » et cet ordre du sexuel qui se caractérise par ce que je suis en train d'avancer, parce qu'il m'a fallu le temps pour l'aborder et ne pas jeter le désordre dans l'esprit de *ces charmantes personnes*, n'est-ce pas, qui ont fait qu'au bout de 10 ans que je leur racontais des trucs, n'est-ce pas, ils songeaient qu'à une chose, rentrer dans le sein de l'Internationale Psychanalytique.

Tout ce que j'avais pu raconter, c'était bien sûr des beaux exercices, des exercices de style. Eux étaient dans le sérieux : le sérieux, c'est *l'Internationale Psychanalytique*.

Ce qui fait que maintenant je peux avancer - et qu'on l'entende - *qu'il n'y a pas de rapport sexuel*, et que c'est pour ça qu'il y a tout un ordre qui fonctionne à la place où il y aurait ce rapport. Et que c'est là, dans cet ordre, que quelque chose est conséquent comme *effet de langage*, à savoir *le désir*. Et qu'on pourrait peut-être avancer un tout petit peu, et penser que quand Freud disait que « le rêve, c'est la satisfaction d'un désir » : « *satisfaction* » dans quel sens ?

Quand je pense que j'en suis encore là, n'est-ce pas, que *personne...* de tous ces gens qui s'occupent à embrouiller ce que je dis, à en faire du bruit... *personne* ne s'est encore jamais avisé d'avancer cette chose qui est pourtant *la stricte conséquence* de tout ce que j'ai avancé, que j'ai articulé de la façon la plus précise...

si mon souvenir est bon, en 57... attendez, même pas : en 55 !
...à propos du « *rêve de l'injection d'Irma* » : j'ai pris, pour montrer comment on traite un texte de Freud, je leur ai bien expliqué ce qu'il avait d'ambigu, que ce soit là justement...
mais pas du tout dans l'inconscient : au niveau de ses préoccupations présentes
...que Freud interprète ce rêve, ce rêve de désir qui n'a rien à faire avec le désir sexuel, même s'il y a toutes les implications de transfert qui nous conviennent.

Le terme d'« *immixtion des sujets* », je l'ai avancé en 55, vous vous rendez compte : 17 ans, hein...

Et puis il est clair qu'il faudra que je le publie comme ça, parce que si je l'ai pas publié c'est que *j'étais absolument écaeuré* de la façon dont ça avait été repris dans un certain livre sorti sous le titre d'« *Auto-analyse* »²¹, c'était mon texte, mais en y remettant de façon à ce que personne n'y comprenne rien.

Qu'est-ce que ça fait un rêve ? Ça ne satisfait pas le désir ! Pour des raisons fondamentales...
que je ne vais pas me mettre à développer aujourd'hui parce que, parce que ça vaut 4 ou 5 séminaires
...pour la raison qui est simplement celle-ci et qui est touchable, et que Freud dit :
que le seul désir fondamental dans le sommeil, c'est le désir de dormir. [Rires]

Ça vous fait rigoler, parce que vous n'avez jamais entendu ça. Très bien !
Pourtant, c'est dans Freud...

Comment est-ce que ça ne vient pas tout de suite à votre jugeote, en quoi ça consiste de dormir ?
Ça consiste en ceci que ce qui dans ma tétrade, là, *le semblant, la vérité et la jouissance, et le plus de jouir...*
faut pas que je le récrive au tableau, non ?
...ce qu'il s'agit de suspendre...
c'est pour ça que c'est fait le sommeil,
n'importe qui n'a qu'à regarder un animal dormir pour s'en apercevoir
...ce qu'il s'agit de suspendre justement, c'est cet *ambigu* qu'il y a dans le rapport au corps avec lui-même : le *jouir*.

S'il y a possibilité que ce corps accède au *jouir de soi*, c'est bien évidemment partout :

- c'est quand il se cogne,
- qu'il se fait mal,
- c'est ça *la jouissance*.

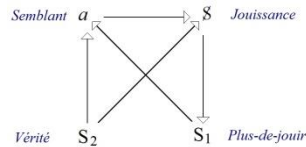
Alors l'homme a là de petites portes d'entrée que n'ont pas les autres, il peut en faire un but.

En tout cas quand il dort, c'est fini.
Il s'agit justement de faire que ce corps, il s'enroule, il se mette en boule.
Dormir, c'est ne pas être dérangé.

21 Didier Anzieu : « *L'auto-analyse* », PUF, 1959.

La jouissance, quand même, c'est dérangeant.

Naturellement on le dérange, mais enfin tant qu'il dort, il peut espérer ne pas être dérangé.



C'est pour ça qu'à partir de là tout le reste s'évanouit : il n'est plus question

- non plus de *semblant*,
- ni de *vérité* puisque tout ça, ça se tient, c'est la même chose,
- ni de *plus-de-jouir*.

Seulement voilà... ce que Freud dit c'est que *le signifiant*, lui, continue pendant ce temps-là à cavalier.

C'est bien pour ça que, même quand je dors, je prépare mes séminaires.

Monsieur Poincaré découvrait les fonctions fuchsiennes...

Qu'est-ce qu'il y a ?

X dans la salle – C'est une pollution !

Qui vient de dire ce terme précis ?

X dans la salle – C'est moi.

Oui c'est ça, mais *je suis particulièrement satisfait de vous voir choisir ce terme*, vous devez être particulièrement intelligent [Rires].

Je me suis déjà réjoui publiquement de ce qu'une de mes analysées...

qui est quelque part donc par là,

qui est une personne particulièrement sensible

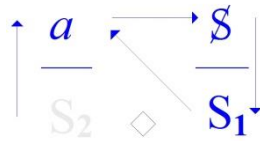
...ait parlé en effet à propos de mon discours de « *pollution intellectuelle* ».

C'est une dimension très *fondamentale*, voyez-vous la pollution.

J'aurais pas probablement poussé les choses jusque-là aujourd'hui, mais vous avez l'air tellement fier d'avoir fait surgir ce terme de « *pollution* » que je soupçonne que vous ne devez rien y comprendre.

Néanmoins vous allez voir que je vais tout de suite, non seulement en faire usage, mais me réjouir une seconde fois que quelqu'un l'ai fait surgir, car c'est précisément ça la difficulté du *discours analytique*.

Je relève cette interruption, je saute là-dessus, j'embarque une chose que dans l'urgence d'une fin d'année, je me trouverai donc avoir l'occasion de dire.



C'est ceci : *puisque c'est à la place du semblant que le discours analytique se caractérise de situer l'objet petit(a)*, figurez-vous, Monsieur, qui croyez avoir fait là un coup d'éclat, que vous abondez précisément dans le sens de ce que j'ai à avancer.

C'est à savoir que *la pollution* la plus caractéristique dans ce monde, c'est très exactement *l'objet petit(a)* dont l'homme prend, et vous aussi vous prenez votre substance, et que c'est de devoir...

de cette pollution qui est l'effet le plus certain sur la surface du globe

...de devoir en faire - en son corps, en son existence d'analyste - représentation, qu'il y regarde à plus d'une fois.

Les chers petits *en sont malades*, et je dois vous dire que je ne suis pas non plus moi-même dans cette situation plus à l'aise.

Ce que j'essaie de leur démontrer, c'est que ce n'est pas tout à fait impossible de le faire un peu décentement.

Grâce à la logique, j'arrive à leur - s'ils voulaient bien se laisser tenter - leur rendre supportable cette position

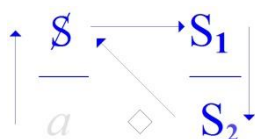
qu'ils occupent en tant que *petit(a)* dans *le discours analytique*, pour se permettre de concevoir que ce n'est évidemment pas peu de choses que d'élever cette fonction à *une position de semblant* qui est la *position-clé* dans tout discours.

C'est là qu'est le ressort de ce que j'ai toujours essayé de faire sentir comme la résistance...
 et elle n'est que trop compréhensible
 ...de l'analyste, à vraiment remplir sa fonction.

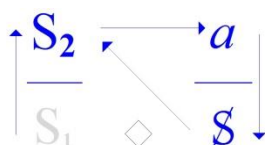
Il ne faut pas croire que *la position du semblant* elle soit aisée pour qui que ce soit,
 elle n'est vraiment tenable qu'au niveau du *discours scientifique* et pour une simple raison,
 c'est que là, ce qui est porté à la position de commandement est quelque chose de tout à fait de l'ordre du *réel*,
 en tant que tout ce que nous touchons du *réel*,

- c'est la *Spaltung*,
- c'est *la fente*,
- autrement dit c'est la façon dont je définis le sujet.

C'est parce que dans *le discours scientifique*, c'est le grand S, le S barré [S] qui est là, à la position-clé, que ça tient.



Pour *le discours universitaire*, c'est le savoir :



Là, la difficulté est encore bien plus grande, à cause d'une espèce de court-circuit :
 parce que pour faire *semblant de savoir*, il faut savoir *faire semblant*.
 Et ça s'use vite.

C'est bien pour ça que quand j'étais là, là d'où je reviens comme je vous l'ai dit tout à l'heure, à savoir à Milan, j'avais une assistance évidemment beaucoup moins nombreuse que la vôtre, mettons le quart, mais qu'il y avait là beaucoup de jeunes, beaucoup ces jeunes qui sont ceux qu'on appelle « *dans le mouvement* », il y avait même *un personnage* tout à fait respectable et d'une assez haute stature qui se trouve en être là-bas *le représentant*, sait-il ou ne sait-il pas...

on m'a dit qu'il n'était là *qu'après*, je n'ai pas voulu l'interroger
 ...sait-il ou ne sait-il pas qu'en étant là dans cette pointe, ce qu'il veut c'est comme tous ceux qui sont ici intéressés un peu par *le mouvement*, c'est redonner au *discours universitaire* sa valeur.

Comme le nom l'indique, elle aboutit aux « *unités de valeurs* ».
 Ils voudraient qu'on sache un peu mieux comment faire *semblant de savoir*.
 C'est cela qui les guide. Ben en effet, c'est respectable et pourquoi pas ?

Le discours universitaire est d'un statut aussi fondamental qu'un autre.
 Simplement ce que je marque *c'est que c'est pas le même*, parce que c'est vrai : *ça n'est pas le même que le discours psychanalytique*.
 La place du *semblant* y est tenue différemment.

Et alors c'est comme ça que j'ai été amené là-bas...
 Mon Dieu, comment faire avec un auditoire nouveau et surtout s'il peut confondre ?
 J'ai essayé de leur expliquer un tout petit peu quelle était ma place dans l'histoire.

J'ai commencé par dire
 - que mes *Écrits* c'était *la ponbelliciation*,
 - qu'il fallait pas qu'ils croient qu'ils pouvaient là-dessus se repérer.

Il y avait quand même et alors là le mot « *séminaire* ». Bien sûr comment leur faire comprendre que...
 ce que j'ai été forcé d'expliquer, d'avouer
 ...que le séminaire, ce n'est pas un séminaire, c'est un truc que je déroge tout seul, mes bons amis, depuis des années, mais qu'il y avait autrefois un temps où ça méritait son nom, où il y avait des gens qui intervenaient ?

Alors c'est ça qui m'a mis hors de moi, d'en être forcé d'en venir là.
Et comme sur la route du retour quelqu'un me pressait pour me dire :
« *ah ben, comment est-ce que c'était au temps où c'était comme un séminaire ?* », je me suis dit, aujourd'hui je vais leur dire...
pour l'avant-dernière fois que je vous vois, parce que je vous verrai encore une fois
...bon Dieu, que quelqu'un vienne dire quelque chose !

Là-dessus je reçois une lettre de Monsieur Recanati...
je vous raconte pas d'*histoire* pour l'instant, je fais pas semblant de faire surgir du *floor* une intervention,
je dis simplement que j'ai reçu une lettre, qui était d'ailleurs une réponse à une des miennes
...de Monsieur Recanati qui est là, qui m'a prouvé, à ma grande surprise - n'est-ce pas ? - qu'il avait entendu *quelque chose*
de ce que j'ai dit cette année.

Alors je vais lui passer la parole parce qu'il a à vous parler de quelque chose qui a les plus étroits rapports
avec ce que j'essaie de frayer, avec *la théorie des ensembles* notamment, n'est-ce pas,
et avec la logique mathématique, il va vous dire laquelle.

François Recanati

La lettre à laquelle le D^r Lacan vient de faire allusion était en fait quelques remarques et commentaires, sur trois textes de Peirce que je lui ai remis, non pas tant qu'il ne les connût pas, c'est évident, mais parce que ces textes, justement, différaient de ce à quoi il avait pu, par ailleurs, faire référence.

Il s'agissait d'une part de textes de cosmologie, et d'autre part de textes ayant rapport à la mathématique. Je vais tout d'abord préciser un peu la teneur de ces trois textes avant d'en venir à la manière dont je pourrai en parler. Quant à la mathématique, Peirce donne une critique des définitions qu'il connaît des *ensembles continus*. Il examine trois définitions, nommément celle d'Aristote, celle de Kant, celle de Cantor, qu'il critique toutes, et en fonction d'un critère unique.

Le critère, c'est qu'il voudrait que dans chaque définition soit marqué le fait même de la définition, puisque, dit-il, à définir *un ensemble continu*, on n'est pas sans le déterminer d'une certaine manière et ceci est important pour le résultat de la définition. Le processus même de la définition doit être marqué quelque part, comme tel.

Quant à la cosmologie, Peirce parle d'un problème à peu près similaire, d'une préoccupation similaire à propos du problème de la genèse de l'univers. Son problème c'est celui de l'avant et de l'après. On ne peut accéder à ce qu'il y avait avant en faisant la simple opération analytique qui consiste à retirer à ce qu'il y a eu après, tout ce qui fait le caractère de cet *après*, puisque on n'aboutirait par là qu'à un *après* raturé et que précisément c'est sur le mode de cette rature que se constitue l'après, qui ne diffère que par une inscription précise, ici sur le mode de la rature, de l'avant.

Autrement dit l'*avant* est en quelque sorte un *après*... ou plutôt l'*après* est un *avant* inscrit et l'on ne pourra absolument pas déduire l'*avant* de l'*après* puisque l'*avant* qui est inscrit dans l'*après*, c'est précisément l'*après* qui dans ce sens n'a plus rien à voir avec l'*avant* dont le propre est justement de n'être pas inscrit. Autrement dit c'est l'inscription qui compte, je veux dire que l'*avant* ça n'est rien.

C'est ce que dit Peirce, quand il parle de la genèse de l'univers : *avant* il n'y avait rien, mais ce rien c'est quand même un rien spécifique, ou plutôt justement il n'est pas spécifique, parce que de toute façon il n'est pas inscrit, et on peut dire que tout ce qu'il y a eu *après*, c'est rien non plus, mais comme rien c'est inscrit. Ce *non-inscrit* en général qu'il va retrouver un peu partout, et pas seulement dans la cosmologie, Peirce l'appelle le *potentiel* et c'est de ça que je vais dire quelques mots maintenant.

Mais avant de ce faire, je voudrais dire quelques mots sur ma position ici qui est évidemment paradoxale, puisque je ne suis spécialiste évidemment de rien et pas plus de Peirce que d'un autre, et que tout ce que je vais dire sur cet auteur et sur d'autres, puisque je vais parler d'autres, sera ce que je peux reprendre au discours que tient le Docteur Lacan. Dans ma parole même, je conserve mon statut d'auditeur.

Et comment cela est-il possible ? Justement à ne signifier dans mon discours à moi, que le fait d'avoir écouté. Ceci pose le problème d'à qui m'adresser. Car à l'évidence si je m'adresse à ceux qui comme moi ont écouté, ça ne leur servira à rien, et si je m'adresse à ceux qui n'ont pas écouté, je ne pourrai qu'inscrire le rien de leur non-écoute et permettre par là une élaboration qui évidemment s'en servira dans sa suite et qui n'aura plus rien à voir avec le rien pur qui était au début. En l'occurrence donc, ça ne changera rien, [Rires] et c'est en tant que mon intervention d'auditeur ne dérange rien, que je peux effectivement représenter l'auditoire.

Puisque somme toute, toutes les interventions d'Aristote ne sont que supposées dans le discours de Parménide, et que justement le plus vite c'est terminé le mieux c'est généralement, quant aux interventions d'Aristote, plutôt pour qu'il puisse lui-même tenir un véritable discours, il faut qu'à son tour, il ait un auditeur muet à qui, à quoi il puisse s'identifier, ce qui explique que l'autre Aristote dans la *Métaphysique* dit « *Nous platoniciens...* », car c'est après que Platon a parlé, ou si on veut après que Parménide a parlé pour l'autre, qu'il peut lui-même commencer à le faire. D'où ici le paradoxe, mais comme ce paradoxe n'est pas de mon fait, je laisse au D^r Lacan le commenter après, parce que je n'en puis rien dire quant à moi.

On ne peut pas, dit Peirce, opposer le *vide*, le 0, au *quelque chose*, car le 0 est *quelque chose*, c'est bien connu. Le *vide* représente quelque chose et Peirce dit qu'il fait partie de ces concepts *secondants*, concepts importants chez Peirce et que je reverrai un peu dans la suite. Il n'est pas *une monade*, comme *vide inscrit*, mais il est *relatif*. En effet, si l'on pose ce *vide*, on l'inscrit. En l'occurrence l'*inscription de l'ensemble vide* peut donner ceci $\{\emptyset\}$. Ceci se reconnaît pour être *l'ensemble vide* considéré comme un élément de l'ensemble des parties de *l'ensemble vide*.

Donc, si le vide se constitue comme 1 et si l'on voulait répéter un peu l'opération et faire *l'ensemble des parties de l'ensemble des parties de l'ensemble vide*, on aurait vite quelque chose comme ça : $\{\emptyset, \{\emptyset\}\}$, ce qui donne à peu près ça : $\{\{\emptyset\}\}$, et ceci se reconnaît pour pouvoir très bien *représenter* le 2. Aussi bien ceci peut-il représenter le 1.

C'est par là qu'on est amené à refaire cette remarque, que bien sûr c'est la *répétition d'une inexistence* qui peut fonder bien des choses, et notamment *la suite des nombres entiers* en l'occurrence, mais ce qui intéresse Peirce dans cette remarque, c'est que ce qui se répète, ce n'est pas l'*inexistence* comme telle, ou plutôt pas exactement, c'est l'*inscription* de l'inexistence, en tant que l'inexistence se marque de cette inscription.

Et c'est ce qu'il développera à bien des reprises, dans plusieurs textes, et je vais en parler. On rejoint là son propos mathématique. Quant on veut, dit-il, définir un système où cette inexistence est répétée, il faut préciser qu'elle est répétée comme inscrite. C'est au départ qu'il y a une *inscription* d'une *inexistence*. Et ceci est très important pour la logique.

Le *quanteur universel*, tout seul, ne saurait rien définir. Le quanteur universel, pour Peirce, est quelque chose de *secondant*, aussi paradoxal que cela paraisse, comme il le dit, il est relatif à quelque chose. Ce qui fonde ce quanteur, c'est la « *néantisation préalable et inscrite des variables* » qui le contredisent. Ainsi, d'un point de vue purement *méthodologique*, Peirce s'attaque à Cantor.

Cantor a tort parce que sa définition du continu renvoie nommément à tous les points de l'ensemble. Peirce précise qu'il faut faire varier la définition d'un point de vue logique. Une ligne ovale n'est continue, que parce qu'il est impossible de nier qu'au moins un de ses points doit être vrai pour une fonction qui ne caractérise absolument pas l'ensemble. Par exemple, quand il s'agit de passer de l'extérieur à l'intérieur, il faut nécessairement passer par l'un des points du bord. Ceci est, en quelque sorte, une approche latérale. On ne peut pas poser comme ça le *quanteur universel*, il faut passer par une néantisation préalable, et qui passe, elle-même, par une fonction préalable.

La négation ici, est elle-même érigée en fonction, et l'ensemble des ensembles pertinents pour cette fonction... en l'occurrence dans la mesure où il est impossible de nier etc. ...est *l'ensemble vide qui inscrit la négation comme impossible*. Le même type d'exemple pourrait être pris en topologie éventuellement. Si l'on écoutait Peirce, *le théorème des points fixes* devrait s'énoncer comme suit, je vais l'écrire :

$$\boxed{\exists x \{ (\exists x \overline{\Phi x}) \}}$$

Il est impossible de nier que dans une déformation d'un disque sur son bord, au moins un point échappe à la déformation qui l'autorise, par le fait même d'y échapper.

Lacan - Recommencez bien ça.

François Recanati

Le théorème des points fixes, si on prend par exemple quelque chose comme un disque, il s'agit, en quelque sorte, il s'agit de déformer de manière continue un disque sur son bord. Il est certain - et c'est donné comme théorème - qu'au moins un point du disque échappe à la *déformation*, c'est-à-dire reste fixe, et que c'est par ce fait qu'il y a ce point qui reste fixe qu'on peut effectuer la *déformation générale*. Sans quoi ce ne serait pas possible, et ici il y a évidemment contradiction. Disons qu'il y a une liaison très nette entre ce point qui échappe à la fonction qu'il autorise.

Lacan

Ça, c'est un théorème démontré. Il n'est pas seulement démontrable, il est démontré. D'autre part, ce théorème se symbolise, vous pouvez peut-être le commenter, comment il est symbolisé par ce $\exists X...$ car c'est une formule qui est très près, en somme, de celle que j'ai l'habitude d'inscrire ... $\exists X$ tel qu'il faille nier - qu'il n'y a pas de $\exists X$, qu'il faille nier qu'il n'y a pas d'existence de X - tel que ΦX soit nie.

François Recanati

Il y a bien une double négation, certes, mais les deux négations ne sont pas équivalentes, c'est pas exactement les mêmes. Et d'autre part, surtout cette double négation, dans la mesure où elle est inscrite, c'est pas la même chose que de *l'affirmer* simplement. On aurait pu *affirmer*. Là, c'est pour ça que j'ai cité au début la critique du quanteur universel en quelque sorte comme donné comme ça. S'il est le produit d'une double négation, cette première négation non inscrite, elle porte sur une négation érigée comme fonction.

Par exemple : les points ne restent pas fixes. Eh bien il y a un point qui justement échappe à cette fonction, et à ce titre là, la nécessité est avant tout de les inscrire. C'est pourquoi je l'ai fait là. Et il faudrait marquer, peut-être d'une manière spécifique ce que j'ai dit être une impossibilité. Mais en même temps, ici, c'est simplement ici l'ensemble vide posé comme seul ensemble fonctionnant pour la fonction de la négation.

Lacan

Je crois que ce qu'il faut ici souligner c'est ceci que la barre portée ici sur les deux termes chacun comme nié est un « *il n'est pas vrai que* », un « *il n'est pas vrai que* » fréquemment utilisé en *mathématiques*, puisque c'est le point-clé, c'est ce à quoi fait aboutir la démonstration dite de *la contradiction*. Il s'agit en somme, de savoir pourquoi en mathématiques, il est reçu qu'on puisse fonder, mais seulement en mathématiques, parce que partout ailleurs, comment pourriez-vous fonder quoi que ce soit d'affirmable sur un « *il n'est pas vrai que* » ?

C'est bien là que l'objection vient dans l'intérieur des mathématiques à l'usage de la démonstration par l'absurde. La question est de savoir comment, en mathématiques, la démonstration par l'absurde peut fonder quelque chose, qui se démontre en effet comme tel de ne pas mener à la contradiction.

C'est là que se spécifie le domaine propre des mathématiques. Alors sous cet « *il n'est pas vrai que* » - il s'agit de donner le statut à la barre négative qui est celle dont j'use en un point de mon schéma, pour dire que ça c'est une négation, $\exists X \neg \Phi X$: *il n'existe pas de x qui satisfasse à ceci* : Φx nié.

François Recanati

Dans les termes de Peirce, cette barre-là est ce qui vient en premier, qui est la première inscription. Parce qu'il dit, le potentiel...

et ça j'allais y revenir dans le cours parce que c'est un concept qui est finalement assez élaboré ...c'est le champ d'inscription des *impossibilités*, mais avant que des *impossibilités*, des *impossibilités* non-inscrites encore, c'est le champ des *impossibilités* possibles.

Et dans ce champ, quelque chose vient le subvertir par ce trait, en quelque sorte, qui est ici *impossibilité*, qui est une espèce de coupure, coupure qui est faite à l'intérieur d'un domaine qui, auparavant, est en quelque sorte unique, et c'est pour ça que, dit Peirce, il faut inscrire la première impossibilité d'abord. Ça, ça détermine tout.

Et ensuite, éventuellement, la négation et toutes ces spécifications-là continuent à déterminer, mais c'est déjà là à l'intérieur, de l'impossible. Autrement dit, il dit qu'il y a deux champs :

- il y a d'une part *le champ du potentiel*, qui est l'élément du pur 0, on pourrait dire du pur vide, ça j'y reviendrai,
- et d'autre part les impossibles qui sont ceux qui naissent du potentiel, mais pour s'y opposer très nettement, et à l'intérieur des impossibles on peut dire des choses comme ça, c'est-à-dire :
il n'existe pas x tel que non Φx , ou il existe x tel que non Φx . [$\exists X \neg \Phi X$, ou $\exists X \Phi X$]

Mais il fait une opposition de ces deux champs comme, fondamentalement opposés, l'un étant l'élément du pur 0, l'autre étant l'élément que je dirai du 0 de *répétition*, et c'est là-dessus que je voudrais arriver.

Lacan

Vous admettez, par exemple, que je transcrive tout ce que vous avez dit en disant que le potentiel égale le champ des possibilités comme déterminant *l'impossible*.

François Recanati

Comme *déterminant*, mais je précise tout de suite qu'il a dit, c'est ce champ des possibilités qui détermine l'impossible mais pas au sens de Hegel, il faut faire attention, dit-il lui-même, *ça le détermine non pas nécessairement, mais potentiellement*, c'est-à-dire qu'on ne peut pas dire : « *nécessairement ça devait arriver* », on remarque que c'est arrivé.

On sait que c'est ce potentiel qui a déterminé cet impossible, mais non pas nécessairement, on est d'accord. Donc c'est exactement ce que je voulais dire, le potentiel...

Lacan

On pourrait peut-être le transcrire comme ça : potentiel = champ des possibilités comme déterminant l'impossible.

François Recanati

Donc, c'est avec cette sorte de considération que Peirce construit le concept de potentiel. C'est donc le lieu où s'inscrivent les *impossibilités*, c'est la *possibilité* générale des *impossibilités* non effectuées, c'est-à-dire non-inscrites. C'est le champ des possibilités comme déterminant l'impossible. Mais il ne comporte, on vient de le dire, par rapport aux inscriptions qui s'y *produisent*, aucune nécessité, ce qui signifie notamment, pour un problème *mathématique*, que du 2 on ne peut pas rendre compte *rationnellement*, au sens de Hegel, c'est-à-dire nécessairement. Le 2 est venu, on ne peut dire d'où il est venu, on peut simplement le mettre en rapport avec le 0, avec ce qui se passe entre le 0 et le 1, mais de dire pourquoi il est venu, impossible.

Le potentiel permet ça, de définir le paradoxe du continu, et ça, c'est dans un texte de Peirce...

je cite ça, mais en fait, je l'ai pas regardé de bien près donc je ne le développerai pas
...si un point d'un ensemble continu potentiel se voit conférer une détermination précise, une inscription, une existence réelle, alors la continuité, elle-même, est rompue.

Et ceci c'était intéressant non pas du point de vue du continu, mais du point de vue du potentiel.

C'est que le potentiel existe vraiment comme potentiel et que dès lors, qu'il s'inscrive d'une manière ou d'une autre, il n'y a évidemment plus de potentiel, c'est-à-dire qu'il est lui-même produit d'un impossible qui est issu de lui-même.

X - Là, Cantor a tort !

François Recanati

Pour ce qui est de *la cosmologie*, le 0 *absolu*, le pur néant, comme dit Peirce, est différent du 0 qui se répète dans la suite des entiers. Il n'est autre, ce 0 qui se répète dans la suite des entiers, que l'ordre en général du temps, et j'y reviendrai, tandis que le 0 *absolu*, c'est l'ordre en général du potentiel. Ainsi le 0 *absolu* a une dimension propre, et Peirce essaie d'insister pour que cette dimension soit inscrite quelque part, soit au moins marquée, soit présentée dans les définitions mathématiques. Le problème est évidemment...

Lacan - Là, Cantor n'est pas contre.

François Recanati

Le problème est évidemment : comment peut-on passer d'une dimension, celle du potentiel par exemple, à l'autre que je dirai celle de *l'impossible* ou celle du temps, ou ce qu'on voudra.

Peirce présente ainsi ce problème : comment penser non temporellement ce qu'il y avait *avant le temps* ?

Ça rappelle certes Spinoza et Saint Augustin mais ça rappelle surtout les empiristes.

Et ici je dois dire qu'on a souvent remarqué que Peirce a repris le style des empiristes et leurs préoccupations.

Mais pour situer véritablement l'originalité de Peirce, on n'a jamais rapporté ça aux empiristes, on n'a jamais cherché ce qui chez eux a pu préparer tout ça. Or pourtant ces deux dimensions...

l'une potentielle et l'autre, si l'on veut, temporelle, ou plutôt une dimension du 0 absolu, et une dimension du 0 de répétition

...c'est présent dès le début de l'épopée empiriste.

Et c'est là-dessus que je voudrais dire un petit mot pour montrer comment on peut le dégager.

Lacan - Dites-le bien, tonitruiez-le !

François Recanati

Je ferai cela, et après je reviendrai à la sémiotique de Peirce en rapport avec tout ça.

Oui, l'objet de la psychologie empirique - c'est un premier point qu'on a fait exprès, à chaque fois, d'évacuer - c'est *les signes* et rien d'autre, c'est *le système des signes*. Il s'agit d'une extension, on peut le dire, du système quaternaire de Port Royal, telle que, somme toute, Saussure aussi n'en est qu'une extension à la limite :

- *la chose comme chose et comme représentation,*
- *le signe comme chose et comme signe,*
- *l'objet du signe comme signe étant la chose comme représentation.*

*C'est la même chose que dit Saussure - je le disais mais je ne le développerai pas - le signe comme concept et comme image acoustique. Seulement, on a évacué avec la scolastique le problème en général de « la chose en soi », et on a même été jusqu'à voir dans le monde - et ça, avec toutes les théories du *Grand livre du monde* - le signe de la pensée.*

Dès lors, on aboutit à quelque chose comme ça : *le monde comme représentation* - en tant que le monde, on ne peut le connaître que comme *représentation* - remplace la chose, dans le système quaternaire du signe, et la pensée du monde en général remplace la représentation, ce qui équivaut à mettre face à face *pensée du monde* - *monde de pensée*.

Or il est évident que *la pensée du monde* et *le monde de pensée* qui diffèrent peut-être par certains côtés, c'est la même chose. Alors il y a un problème pour le système quaternaire parce qu'il y a une dualité irréductible dans le système quaternaire, il faut soit l'abandonner, soit le changer, on sait que Berkeley l'abandonne, en - justement - établissant un système d'identité entre la pensée du monde et le monde de pensée.

Quant à Locke, il le change. Quand il dit, c'est...

et je m'excuse de m'appesantir un peu sur cette introduction

...ce qu'il dit c'est les représentations, les idées, ne représentent pas les choses, elles se représentent entre elles.

Ainsi les idées les plus complexes représentent les plus simples. Il y a des facultés par exemple, de représentation des idées entre elles, et c'est très développé, il y a toute une topique qui est à peu près ce qu'on en a dit, une hiérarchie des idées et des facultés.

Mais ce sur quoi je voudrais justement appuyer un peu, et qui est ce qui n'a pas été remarqué chez Locke, et qui est précisément le plus intéressant, puisque ça permet Condillac et que Condillac par là précède en quelque sorte Peirce, c'est qu'il y a une autre faculté pour Locke, qui permet tout ça. Parce que comment ça se passe ? Ça fonctionne tout seul apparemment, il faut quelque chose pour que ça fonctionne le système.

Et il y a une nouvelle faculté, une nouvelle opération qu'il appelle - et qu'on n'a jamais repérée parce qu'elle n'est pas dans ses classifications, elle est toujours dans les notes - « *observation* » l'observation, qui est quelque chose qui fonctionne tout seul, qui marche à tous les niveaux, qui se retrouve partout et qui est aussi *intrinsèque* à tous les éléments, quelque chose d'assez *incompréhensible*, et qui est à la fois *le processus de la transformation* et *le milieu, l'élément en général du transformé*.

C'est à la fois le milieu... par cette observation, en quelque sorte, une idée simple se transforme en image d'elle-même, c'est-à-dire en idée complexe puisque son objectivité est placée à ses côtés dans l'idée, et dans cette idée générale par où elle est transformée, il y a une inscription, il y a connotation de l'inscription de sa transformation. C'est-à-dire l'idée, une fois qu'elle est transformée, c'est en quelque sorte qu'elle est inscrite, c'est en ça qu'elle devient une idée complexe et non plus une idée simple.

Alors, tout le problème à cet endroit, c'est : qu'est-ce qui rend ça possible ? Soit :

- qu'est-ce qu'il y avait au départ,
- qu'est-ce qui se transforme au départ,
- à partir de quoi on transforme pour obtenir *la première cause* ?
- Qu'est-ce qui est *l'avant premier*, en quelque sorte ?

Et Locke le pose en ces termes quand il parle de sensation irréductible d'une réflexion originale. Si une réflexion est originale, qu'est-ce qui est réfléchi qui soit pré-originale. Soit quel est le pré-originale, soit qu'est-ce qui permet, à proprement parler, qu'est-ce qui *permet* cette faculté ?

Et là il y a Condillac qui prend la relève. Sa méthode était absolument exemplaire : il va cerner ce *quelque chose* qu'il a vu chez Locke, ce quelque chose d'inatteignable, en lui donnant un nom, en le faisant fonctionner comme une inconnue dans une équation. Et par la suite, quand les auteurs ont voulu critiquer Condillac, ils ont dit que son système, c'était pas du tout uniquement de la psychologie, c'était de la logique profondément, qu'il en avait fait *un système logique*, ce système où il n'y avait pas de contenu etc., vous voyez, justement c'est là l'intérêt de Condillac.

Et notamment cette sensation, dont il dit que tout dérive, au moins dans un de ses traités majeurs, cette sensation là, finalement, n'est rien, à aucun moment il ne la définit précisément, au contraire tout *le développement* qu'il en donne, tout ce qu'il montre en dériver, est une espèce de contribution à sa définition.

Mais ce qui permet à proprement parler - et tout le reste en dérive, tout ce qui est à proprement parler les attributs de la sensation - tout ce qui permet cette attribution, c'est ce qu'il indique comme l'élément 0 qui est toujours donné au départ, toujours donné dans la sensation, et dont il se demande *ce que c'est*, et on va s'interroger avec lui.

Il va caractériser, pour essayer d'atteindre cet élément *irréductible*, tout ce qui se passe avec l'aide de cet élément, mais avec plus que cet élément, c'est-à-dire en un mot, comme il dit, tout ce qui se passe dans l'entendement. Avec ça, on va pouvoir arriver à voir ce qui fonde véritablement l'originalité de la sensation, si tant est que c'est de la sensation que dérive tout ce qui se passe dans l'entendement.

Or le propre de l'entendement dit-il, et ce dans son premier essai - j'insiste parce qu'il y a eu une petite divergence après, il s'est éloigné de cette idée qui est évidemment son originalité la plus grande - le propre de l'entendement, c'est l'ordre, c'est la liaison en général, liaison comme liaison des idées, liaison des signes, liaison des besoins, en fait c'est toujours une liaison des signes, c'est toujours la même chose.

Chez l'homme, l'ordre fonctionne tout seul, dit-il, et il s'en explique un peu, tandis que chez les bêtes, il faut, pour mettre l'ordre en branle, *une impulsion extérieure ponctuelle*, et Condillac précise : « *entre les hommes et les bêtes* - et c'est une assez belle phrase qu'il dit - *entre les hommes et les bêtes, il y a les imbéciles et les fous* » :

- *les uns n'arrivent pas à accrocher l'ordre* - il s'agit des imbéciles - systématiquement *ils n'arrivent pas à accrocher l'ordre*,
- et les autres n'arrivent plus à s'en détacher. Eux, ils sont complètement noyés dans l'ordre, ils n'arrivent plus à prendre de distance, ils n'arrivent plus à s'en détacher.

L'ordre en général, c'est ce qui permet de passer d'un signe à un autre. C'est la possibilité d'avoir une idée de la frontière entre deux signes. Et Condillac a une conception du signe, mais comme toujours impropre, toujours *une métaphore*, et il le dit, cette fois nommément, dans une courte étude où il fait l'apologie des tropes, reprenant peut-être, je n'en suis pas sûr, des termes de Quintilien.

Toujours est-il que pour lui, *un signe*, c'est ce qui vient remplir l'intervalle entre deux autres *signes*. Dans ce sens, *dans un signe*, qu'est-ce qui est considéré ? Ce sont les deux autres signes limitrophes, au moins deux qui sont considérés, mais pas comme signes en tant qu'ils pourraient entraîner une représentation, du point de vue de leurs bords à eux, c'est-à-dire du point de vue formel. Et il précise bien que ça ne peut pas être, à proprement parler, des *représentations*, mais uniquement des *signes*, puisqu'il dit :

- il n'y a pas de représentation formelle,
- il n'y a pas de représentation abstraite,
- il y a toujours *une représentation qui représente une représentation*, c'est-à-dire qu'il y a toujours une médiatisation de la représentation du signe, mais jamais une immédiatisation du contenu, par exemple.

Comme il dit lui-même, l'image d'une perception, *sa répétition* n'est que *sa répétition hallucinatoire*. Il dit que c'est *la même chose*. On ne peut pas différencier une perception et son image, et par là il fait la critique de toutes les théories antérieures. Donc l'ordre, c'est ce que le signe représente, en tant que le signe substantifie un intervalle entre deux signes. Seulement, les signes en général sont censés, par toutes les théories dont lui hérite, Condillac, représenter quelque chose.

Et ça, ça lui fait évidemment problème, il n'arrive à s'en dépatouiller, comment se fait la liaison entre le signe formel et sa référence en général ? Cette liaison elle-même - dit Condillac pour s'en débarrasser - elle dérive de l'inconnu, elle dérive de la sensation. Alors, l'inconnu est déjà une relation entre *le signe comme événement* et *le signe comme inscription de l'événement*. Et ça je précise, c'est pas Condillac qui le dit, mais il le laisse entendre, c'est Destutt de Tracy, son exégète, qui affirme ça, et je trouve que c'est pas mal. Et Maine de Biran qui lui, était élève...

Lacan

Les deux phrases que j'avais commencé à écrire tout au long du truc, que certains ont peut-être copiées sont directement l'énoncé que reproduit Recanati ici...

François Recanati

Maine de Biran, lui-même disciple de Destutt de Tracy, est d'abord nourri à cette différence entre *l'événement* et *l'inscription de l'événement*. Et on voit comme elle est le pivot de toute la théorie.

Il y a, dit-il, un perpétuel décalage entre l'inscription et l'événement. Ce décalage, dit Maine de Biran, vient du décalage chez l'être parlant - et je ne plaisante pas - entre le *sujet de l'énoncé* et le *sujet de l'énonciation*. C'est dans les fondements de la psychologie de Maine de Biran, où il montre à peu près que, à se représenter le *moi*, dans la mesure où dans toute représentation, il y a déjà un *moi*, c'est-à-dire qu'à ce moment-là, il y en a deux. Dès qu'on essaie de se représenter le « *je* », ça veut dire qu'automatiquement, il y en a deux, ça veut dire qu'immédiatement il y en a deux, ça veut dire que médiatement il n'y en a jamais... qu'il n'y en a jamais un que médiatement.

Pour Condillac, l'ordre des signes, en tant que l'ordre des signes est l'ordre de ce décalage, a comme modèle l'espace qu'il dit pluridimensionnel du temps, et je ne m'étais pas là-dessus.

Le temps, on peut dire que ce n'est que la répétition infinie des ponctualités. La *ponctualité* comme *temps-zéro* est le même problème qui plus haut se pose.

Ce n'est pas la même *punctualité* :

- celle qui se répète dans le temps,
- et celle dont le temps est issu : *la punctualité-zéro* - celle dont le temps est issu - *la punctualité-zéro* comme transparence, précisément, entre l'inscription et l'événement.

La punctualité qui se répète dans le temps, toujours pour Condillac, est relativisée à être considérée *dans le temps* comme cette punctualité-là, présente, passée ou à venir. Elle aussi est considérée du point de vue de ses bords, du point de vue de sa frontière. Le temps, plutôt qu'une série de punctualités est donc *la série des frontières interponctuelles*, en tant que la frontière est justement le pointage des *bords respectifs de deux punctualités ou aussi bien de deux signes*.

Il y a donc la même différence entre la punctualité absolue et le temps, qu'entre l'ensemble vide et l'ensemble de ses parties. C'est l'inscription du 0 qui est élément de celui-ci, de même que c'est l'inscription de la punctualité qui est l'élément du temps. Ainsi il y a une faille qui est donnée au départ de toute cette théorie et que Maine de Biran essayait peut-être de mieux discerner. Le système des signes n'est que la répétition infinie de cette faille, en tant que telle, pure faille, et cela se répète dans tous les écrits des *Empiristes*, elle sort de l'expérience et de l'investigation de leur école, c'est-à-dire : on n'en parle pas.

Condillac lui aussi, ça lui arrive rarement, parle de *la nature humaine* à un moment en disant qu'il se demanderait bien comment, au début, ça se fait cette relation et cet ordre, pourquoi puisque justement, il est raté, l'ordre entre l'inscription et l'événement, pourquoi puisque c'est raté, puisque ça colle pas, pourquoi quand même ça existe ? Pourquoi il y a une inscription que de ce qui n'est que du 0 ? C'est évidemment son problème, et à ce moment-là il répond, après avoir fait un petit morceau de bravoure : je n'en sais rien, c'est la nature humaine.

C'est cette *faille* en général qui permet l'auto-motricité du système des signes, selon Condillac, dont il a dit, le système des signes, là ça marche tout seul, tandis que dans son *Traité des Animaux* il raconte des tas de trucs pour montrer comment chez les bêtes, il y a également un système des signes et comment il est sous la dépendance de tous les objets extérieurs, sous la dépendance de tous les [?]

On rejoint par là la sémiotique de Peirce dont on était parti. Peirce appelle *phanéron* - du mot grec *φανερών* - l'ensemble de tout ce qui est présent à l'esprit, c'est d'ailleurs à peu près le sens de *phanéron*, réel ou pas, l'immédiatement observable. Et il part de là, il décompose les éléments de *phanéron*. Il y a trois éléments dans le *phanéron*, indissociables, qu'il appelle :

- d'une part ce qu'on pourrait traduire par le *primant*, la monade en général, je crois qu'il emploie le mot *monade*, élément complet en lui-même,
- d'autre part le *secondant*, force statique, opposition, tension statique entre deux éléments, c'est-à-dire que chaque élément, immédiatement, évoque cet autre avec quoi il est en relation et c'est en quelque sorte un ensemble, un ensemble absolument indissociable,
- et le plus important, c'est le *tertiant*, élément immédiatement relatif à la fois à un premier et à un troisième et Peirce précise, toute continuité, tout procès en général, relève de la ternarité. À partir de là, à partir de cette conception de la ternarité, qu'on peut montrer dériver de ses théories astronomiques, qu'il a produit au début de sa vie, mais enfin ça je n'en dis mot.

Lacan - Peirce *as astronomer*...

François Recanati

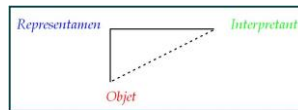
Donc à partir de cette ternarité il construit une logique qui se spécifie en sémiotique, *Logic of semiotic*, la sémiotique elle-même se spécifiant à certains niveaux comme rhétorique. Et ça c'est important pour Peirce. Tout tient dans *sa définition du signe* en général, le *signe*, il l'appelle *representamen*, je suis désolé de citer :

« C'est quelque chose le *representamen*, qui, pour quelqu'un, tient lieu d'une autre chose, d'un certain point de vue ou d'une certaine manière. »

Là-dedans, il y a quatre éléments, *pour quelqu'un* est le premier, et je re-cite Peirce :

« Cela signifie que le signe crée dans l'esprit du destinataire un signe plus équivalent, ou même plus développé. »

Le deuxième point découle de celui-là, *la réception du signe est donc un deuxième signe fonctionnant comme interprétant.*



X dans la salle - C'est de la connerie !

Troisièmement, la chose dont le signe tient lieu est dite « *son objet* ». C'est ces trois éléments-là qui feront les trois sommets du triangle sémiotique. Le quatrième terme qui vient est plus discret mais non moins intéressant.

Lacan - Vous croyez que Peirce a tort, vous aussi ?

X dans la salle - Je pense qu'il s'allonge.

Lacan - Ça veut dire quoi, ça ?

François Recanati

Le quatrième terme, plus discret, c'est ce que Peirce appelle le *ground*. Le signe tient lieu de l'objet, non absolument mais en référence à une espèce d'idée appelée le *ground*, c'est-à-dire le sol, le fond de la relation du signe et de l'objet. Ces quatre termes, dans leur ensemble définissent trois relations. Et ces trois relations sont les objets respectifs des trois branches de la *sémiotique*. *Première relation*, la relation *signe-fond*, *sign-ground*. C'est la *grammaire pure* ou *spéculative*, dit Peirce. Il s'agit de reconnaître...

Lacan

Parce qu'on n'a pas inventé la *grammaire spéculative* il y a quelques années, comme Monsieur voudrait nous le faire croire et...

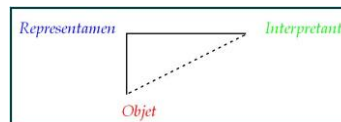
François Recanati

Il s'agit de reconnaître ce qui doit être vrai du signe pour avoir du sens, l'idée en général est la focalisation du *representamen* sur un objet déterminé selon le *ground* ou le point de vue.

On voit donc que la signification s'enlève, en quelque sorte, sur un fond différencié et que le *ground*, la détermination du *ground* c'est presque la détermination du premier point de vue qui détermine l'inscription, tout ceci sur du potentiel. C'est-à-dire que le *ground* en général, c'est déjà le potentiel. De même, le *representamen* est, par rapport à son fond, la détermination d'un certain point de vue qui commande le rapport à l'objet. Le *ground* est donc l'espace préliminaire de l'inscription.

La deuxième relation, representamen-objet, c'est le domaine de la logique pure, pour Peirce. C'est la science de ce qui doit être vrai du *representamen*, pour qu'il puisse tenir lieu d'un objet.

La troisième, qui est la plus importante pour ce que nous nous proposons ici, c'est *la relation entre le representamen et l'interprétant* que Peirce appelle avec génie la rhétorique pure, qui reconnaît les lois - ça fonctionne au niveau des lois - selon lesquelles un signe donne naissance à un autre signe qui le développe selon le cursus de l'*interprétant* qu'on va voir. Et cette question de la rhétorique pure, Peirce l'aborde à l'aide de son triangle sémiotique : *representamen, interprétant, objet.*



Je vais préciser chacun de ses termes pour qu'on saisisse mieux. Je suis Peirce pour ce qui est de cette relation.

« *Le representamen, premier, a une relation primitive à un deuxième, l'objet.* »

L'objet dont le deuxième, le signe, est donné *d'abord*.

« *Mais cette relation peut déterminer un troisième, l'interprétant à avoir la même relation à son objet que lui-même entretient.* »

Autrement dit, la relation de l'*interprétant* avec l'*objet* est commandée à être, par la relation du *representamen* avec l'*objet*, à être la même relation. La même au point de vue de l'ordre, mais différente cependant, différente, c'est-à-dire plus spécifiée, c'est-à-dire d'une certaine manière on a un peu réduit le champ des possibilités de ce signe qui vient, et comme ça, ça continue à l'infini, on le réduit de plus en plus, on va voir ça.

Le *ground* est absent ici, détermine la relation du *representamen* à l'*objet* lui-même. Et la représentation du *representamen* à l'*objet* détermine comme répétition la relation du représentant à l'*objet* qui détermine comme répétition elle-même...
qu'est-ce que je disais ? J'ai dit du représentant ?
...Oui donc le *representamen-objet* détermine l'*interprétant-objet*.

Et d'une certaine manière on peut dire, et Peirce le dit, que l'*objet* de la relation entre l'*interprétant* et l'*objet*, ce n'est pas exactement l'*objet*, qui est l'*objet* de l'*interprétant*, mais c'est l'ensemble de cette relation, c'est-à-dire :

- d'une part, tout ça c'est l'*objet* de ça,
- et que, d'autre part ça, ça doit répéter ça, ça doit le répéter en général dans la forme et l'avoir pour objet.

Et on pourra prendre un exemple, Peirce prend un exemple.

Lacan - C'est ce que je traduis en disant que l'existence, c'est l'insistance.

François Recanati

On voit que tout le problème, c'est le début. C'est ce qui se passe entre le *representamen* et l'*objet*. Or justement il est impossible de rien dire de ce qui se passe là-dessus, impossible de revenir de ce qui se passe là-dessus. Tout ce qu'on sait, c'est que ça, ce qui se passe là-dedans, entre les deux, ça entraîne tout le reste. Je vais finir par inscrire le reste parce que ça, ça se continue à l'infini.

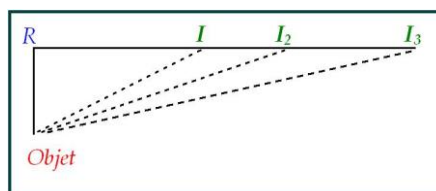
Dès qu'on veut savoir, dès que... pour que ça, ça ait du sens [R-O], dit Peirce...
le procès de *signification* il se fait à partir de là... pour que ça, ça ait du sens, d'une manière ou d'une autre, il faut nécessairement que du rapport... si on prend l'*objet* en tant que « *justice* », et si on prend le *representamen* comme étant « *balance* »
...il faut justement que cette relation-là, qui en soi n'est rien, elle soit *interprétée* par ses *interprétants*.

Ces *interprétants*, ça pourra être n'importe quoi, ça pourra être « *égalité* », et à ce titre là, la relation générale, c'est-à-dire de l'*interprétant* à ici va être elle-même interprétée par un deuxième *interprétant*. On pourra mettre « *communisme* », on pourra mettre ce qu'on voudra, et ça continue sans arrêt. Si bien qu'au départ, il y a toutes les données, il y a une espèce de *ground*, un fond qui est choisi à l'intérieur d'un fond indifférencié, et à partir de là il y a une tentative d'exhaustion absolument impossible de ce fond à partir de la première étape qui est donnée dans le tout.

Le triangle sémiotique, on le voit, c'est très clair, reproduit la même relation ternaire que vous aviez citée à propos des armoiries des Borromée. C'est-à-dire, et Peirce le dit, enfin il ne dit pas les armoiries des Borromée mais il emploie les mêmes termes, les trois pôles sont liés par cette relation d'une manière qui n'admet pas de relations duelles multiples, mais une triade irréductible. Je le cite :

« L'*interprétant* ne peut avoir de relation duelle à l'*objet*, mais à la relation que lui commande celle du signe-objet qu'il ne peut avoir sous forme cependant identique mais dégénérée. La relation signe-objet sera le propre objet de l'*interprétant* comme signe ».

Donc le triangle se développe en chaîne comme *interprétation interminable*...
et le mot est de Peirce, c'est quand même fantastique *interprétation interminable* comme expression
...c'est-à-dire qu'à chaque fois c'est ce que vous tracez comme nouvelle hypothénuse qui est pris comme objet du *nouvel interprétant* à chaque fois.



Ceci qui n'est là qu'en pointillés, en quelque sorte se voit affirmé comme objet ensuite pour le nouvel interprétant, et ce triangle continue à l'infini. Dans l'exemple que j'ai pris, la relation *égalité-justice* est de même ordre que la relation *balance-justice*, mais ce n'est pourtant pas la même. *Égalité* vise non seulement *justice*, mais aussi le rapport *balance-justice*.

Alors, pour revenir à Locke par exemple, on voit que justement c'est, ceci est pris comme objet d'une *interprétation*, mais ce qui est nouveau, en quelque sorte, dans le point de vue terminal, dans le résultat de l'interprétation, c'est que l'inscription de l'objet y est marquée comme telle, parce que justement, le rapport en général balance-justice est mis à côté de l'objet lui-même, à savoir la justice.

Tel est le modèle du procès de la signification en tant qu'il est interminable.

D'un premier écart - celui qui est donné par un premier trait à l'intérieur du *ground*, *representamen-objet* – d'un premier écart naissent une série d'autres et l'élément pur de ce premier écart était ce *ground* analogue au *pur 0*.

Ici encore surgit la double fonction du vide. Vu l'heure, je ne vais pas continuer parce qu'il y aurait peut-être des tas d'exemples à prendre, et ce, aussi bien un peu partout dans Peirce, qu'un peu partout dans toutes les théories, là j'ai pris *l'empirisme*, on aurait pu prendre un peu n'importe quoi. Vous avez notamment cherché du côté de Berkeley, c'est une bonne idée parce que c'est très riche. On pourrait multiplier ces exemples, mais ce ne serait que s'en tenir au commentaire.

Lacan a dit que son discours permettait de redonner sens aux discours plus anciens.

C'est certainement le premier fruit qu'on peut en tirer.

Mais le repérage de ce qui s'est produit en général comme fraying, sous la plume de Peirce par exemple, n'est encore qu'une inscription dans ce qui comptait jusque là pour du beurre, jusque là, jusqu'à Peirce, jusqu'à Lacan, comme on voudra.

Dorénavant, de cette inscription de ce qui était jusque là du zéro, doit naître une énorme suite infinie et c'est à cette suite qu'il s'agit de faire place.

[Applaudissements]

Lacan

Il a fallu que j'aie à Milan pour éprouver le besoin d'obtenir une réponse.

Je trouve que celle que je viens d'obtenir est très suffisamment satisfaisante pour que vous puissiez, pour aujourd'hui, vous en satisfaire aussi.

[Au tableau]

« *Qu'on dise comme fait reste oublié derrière ce qui est dit, dans ce qui s'entend.* »

Aujourd'hui, je prends congé de vous.
De ceux qui sont venus et puis de ceux qui ne sont pas venus et qui viennent pour ce congé.

Voilà ! Il n'y a pas de quoi pavoiser, hein ?
Bon ! Qu'est-ce que je peux faire ?
Que je me *résume* comme on dit, c'est absolument exclu.

Que je marque quelque chose, un point, un point de suspension.
Bien sûr, je pourrais dire que j'ai continué de serrer cet *impossible* dans lequel se rassemble ce qui est pour nous, pour nous dans *le discours analytique*, fondable comme *réel*. Voilà !

Au dernier moment, et ma foi en raison d'une chance, j'ai eu le témoignage que ce que je dis s'entend.
Je l'ai eu en raison de celui qui a bien voulu - et c'est un grand mérite - parler dans le dernier moment, comme ça, de cette année, qui a bien voulu me prouver qu'en effet pour certains, pour plus d'un, pour des veines dont je ne peux pas du tout prévoir dans quel biais elles se produisent, trouver en somme intérêt à ce que j'essaie d'énoncer.

Bon. Je remercie donc la personne qui m'a donné, pas seulement à moi, qui a donné à tous une espèce de... j'espère qu'il y en a assez pour qui ça a fait écho, qui se sont aperçus que ça peut rendre.
Il est toujours difficile naturellement de savoir, de savoir jusqu'où ça s'étend.

En Italie, j'y fais un peu allusion parce qu'après tout ça ne me paraît pas superflu, j'ai fait la rencontre de quelqu'un que je trouve très gentil, qui est dans... je ne sais pas, *l'histoire de l'art, l'idée de l'œuvre*.
On ne sait pas pourquoi, mais on peut arriver à le comprendre, ce qui s'énonce sous le titre de *la structure*, et nommément ce que j'ai pu moi-même en produire, l'intéresse. Ça l'intéresse en raison de problèmes personnels. Cette *idée de l'œuvre*, cette *histoire de l'art*, cette veine, ça rend esclave, c'est certain.

Ça se voit bien quand on voit ce que quelqu'un qui n'est ni un critique ni un historien, mais qui était un créateur, a formé comme image, comme image de cette veine : l'esclave, le prisonnier.
Il y a un nommé Michel-Ange qui nous a montré ça.

Alors en marge, il y a l'historien et critique qui prie pour l'esclave.
C'est une mômèrie comme une autre, c'est une espèce de service divin qui peut se pratiquer. Oui !
Ça cherche à faire oublier qui commande, parce que l'œuvre, ça vient toujours à la commande, même pour Michel-Ange.

Ben celui *qui commande*, c'est ça que j'ai d'abord essayé de vous produire cette année sous le titre « *Yad'lun* », n'est-ce pas ?
Ce qui commande c'est l'Un : l'Un fait l'Être...

Je vous ai prié d'aller chercher ça dans le « *Parménide* ». Vous avez peut-être, pour certains, obtempéré.
... l'Un fait l'Être comme l'hystérique fait l'homme.

Oui ! Évidemment, cet Être que fait l'Un, il n'est pas l'Être, il fait l'Être.

Évidemment c'est ça qui insupporte, une certaine infatuation créativiste, et dans le cas de la personne dont je parle, qui a été vraiment très gentil avec moi et qui m'a bien expliqué comment il s'était accroché à ce qu'il appelle, lui, « *mon système* », pour y dénoncer ses piquants, et c'est pour ça aussi que je le mets aujourd'hui en épingle pour éviter une certaine confusion : il s'est accroché à ce qu'il trouve que je fais trop d'ontologie.

C'est tout de même drôle, enfin je ne pense pas qu'ici, bien sûr, il n'y ait que des oreilles ouvertes.
Je pense qu'il y a comme partout une quantité de sourds.
Mais dire que je fais de l'ontologie, quand même c'est assez drôle !

Et la placer dans ce grand Autre...
que très précisément je montre comme devant être barré
et épinglé très précisément du signifiant de ce barrage lui-même
...c'est curieux !

Parce que ce qu'il faut voir dans le retentissement, la réponse qu'on obtient, c'est quand même qu'après tout les gens vous répondent avec *leurs* problèmes.

Et comme son problème à lui, c'est que l'ontologie et même l'Être déjà, lui restent en travers de la gorge à cause de ceci : c'est que si l'ontologie c'est simplement la grimace de l'*Un*, c'est évidemment que tout ce qui se fait à la commande devient, à l'*Un*, suspendu, et - mon Dieu - ça l'embête...

Alors ce qu'il voudrait bien en somme, c'est que la structure fût absente.

Ça serait plus commode pour le « *passer-muscade* ». Ce qu'on voudrait c'est que *l'escamotage*...
l'escamotage qui a lieu n'est-ce pas et qui est l'œuvre d'art
...c'est que *l'escamotage* n'ait pas besoin de gobelets.

Vous n'avez qu'à regarder ça, il y a un tableau de Breughel...
qui était un artiste qui était très au-dessus de ça
...il ne dissimule pas comment, comment que ça se fait la captivation des badauds. Bon !

Alors ici évidemment, c'est pas à ça que nous nous occupons.
Nous nous occupons du *discours analytique*.

Et du *discours analytique*, j'ai pensé quand même qu'il ne serait pas mal de ponctuer quelque chose avant de vous quitter, qui vous donne l'idée justement, que non seulement c'est pas ontologique, c'est pas philosophique, mais c'est seulement nécessité par une certaine position.

Une certaine position que je rappelle, qui est celle où j'ai cru pouvoir condenser l'articulation d'un discours, et vous montrer quand même quel rapport ça a, avec ce fait que les *analystes* ont quand même rapport...
et vous auriez tort de croire que je le méconnaissais
...avec quelque chose qu'on appelle comme ça « *l'être humain* », oui bien sûr, mais moi je ne l'appelle pas comme ça.

Je ne l'appelle pas comme ça pour ne pas que vous vous montiez la tête, pour que vous restiez bien là où il faut, pour autant, bien sûr, que vous êtes capables de percevoir quelles sont les difficultés qui s'offrent à l'analyste.

Ne parlons plus bien sûr de « connaissance », parce que le rapport de l'homme à un « *monde sien* », il est évident que nous avons démarré de là depuis longtemps, que d'ailleurs, de toujours, ça n'a jamais été *qu'une simagrée* au service du *discours du Maître*.

Il n'y a de monde comme sien que le monde que le maître fait marcher au doigt et à l'œil.
Et quant à la fameuse « *connaissance de soi-même* » : *γνώθι σεαυτῶ* [gnôthi seáuton], supposée faire l'homme, partons de ceci qui est tout de même simple et touchable, n'est-ce pas : que oui si on veut, elle a lieu, elle a lieu *du corps* : la connaissance de soi-même c'est l'hygiène.

Partons bien de là, n'est-ce pas.
Alors pendant des siècles il restait *la maladie* bien sûr.
Parce que chacun sait que ça se règle pas par l'hygiène.

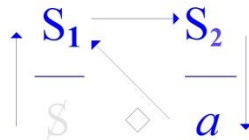
Il y a la maladie, et ça c'est bien quelque chose d'accroché au corps.
Et la maladie ça a duré pendant des siècles, c'est le médecin qui était supposé la connaître.

Connaître, j'entends « *connaissance* » et je pense avoir assez souligné rapidement lors d'un de nos derniers entretiens - je ne sais même plus où - l'échec de ces deux biais, n'est-ce pas.
Tout ça est patent dans l'histoire, ça s'y étale en toutes sortes d'aberrations.

Alors, tout de même, la question que je voudrais vous faire sentir aujourd'hui c'est ça, c'est *l'analyste* qui est là et qui a l'air de prendre un relais.

On parle de maladie, on sait pas : en même temps on dit qu'il n'y en a pas...
qu'il n'y a pas de *maladie mentale* par exemple,
...à juste titre au sens où c'est *une entité nosologique* comme on disait autrefois,
c'est pas du tout entitaire la maladie mentale.

C'est plutôt la mentalité qui a des failles, exprimons-nous comme ça rapidement.



Alors, tâchons de voir ce que suppose par exemple ça, qui est écrit là, et qui est supposé énoncer où se place une certaine chaîne qui est très certainement et sans aucun espèce d'ambiguïté, *la structure* :

- on y voit se succéder deux *signifiants*,
- et *le sujet* n'est là que pour autant « *qu'un signifiant le représente pour l'autre signifiant* »,
- et puis ça a quelque chose qui *en résulte* et que nous avons largement, au cours des années, développé assez de raisons pour motiver que nous le notions de *l'objet(a)*.

Évidemment si c'est là *dans cette forme, dans cette forme de tétrade*, c'est pas une topologie qui soit sans aucune espèce de sens. C'est ça la nouveauté qui est apportée par Freud. La nouveauté qui est apportée par Freud, c'est pas rien.

Il y avait quelqu'un qui avait fait quelque chose de très bien, en situant, en cristallisant *le discours du maître*, en raison d'un éclairage historique qu'il avait pu attraper, c'est Marx.

C'est quand même un pas, un pas qu'il n'y a pas lieu du tout de réduire au premier, il n'y a pas non plus lieu de faire entre les deux un mixage, on se demande au nom de quoi il faudrait absolument qu'ils s'accordent. Ils ne s'accordent pas, ils sont parfaitement compatibles : ils s'emboîtent.

Ils s'emboîtent et puis il y en a certainement un qui a sa place avec toutes ses aises, c'est celui de Freud.

Qu'est-ce qu'il a apporté en somme d'essentiel ? Il a apporté la dimension de la *surdétermination*.

La surdétermination, c'est exactement *ça que j'image avec ma façon de formaliser* de la façon la plus radicale *l'essence du discours*, en tant qu'il est en position tournante par rapport à ce que je viens d'appeler un support.

C'est quand même *du discours*, que Freud a fait surgir ceci :

que ce qui se produisait au niveau du *support* avait affaire avec ce qui s'articulait du *discours*.

Le support c'est le corps.

C'est le corps, et encore faut faire attention quand on dit « *c'est le corps* » : c'est pas forcément *un* corps.

Parce qu'à partir du moment où on part de *la jouissance*, ça veut très exactement dire que le corps n'est pas tout seul, qu'il y en a un autre.

Ce n'est pas pour ça que *la jouissance* est *sexuelle*,

puisque ce que je viens de vous expliquer cette année, c'est que le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle n'est pas rapportée cette jouissance, c'est la jouissance de corps à corps.

Le propre de *la jouissance*, c'est que quand il y a deux corps...

encore bien plus quand il y en a plus, naturellement,

...on ne sait pas, on ne peut pas dire *lequel* jouit.

C'est ce qui fait qu'il peut y avoir dans cette affaire, pris plusieurs corps et même des séries de corps.

Alors la surdétermination, elle consiste en ceci, c'est que les choses qui sont pas le sens,

où le sens ça serait supporté par un signifiant, justement le propre du signifiant...

Et je ne sais pas, je me suis mis comme ça de fil en aiguille, Dieu sait pourquoi, puis un peu plus...

Peu importe... J'ai retrouvé quelque chose, un séminaire que j'ai fait au début d'un trimestre,

juste le trimestre qui était la fin de l'année sur ce qu'on appelle le cas du Président Schreber, c'était le 11 avril 1956.

C'est très précisément juste en deçà : c'est les deux premiers trimestres qui sont résumés dans ce que j'ai écrit :

« *D'une question préalable à tout traitement possible de la psychose* ».

À la fin, le 11 avril 1956, j'ai posé ce que c'était que...

puis comme ça je l'appelle par son nom, le nom que ça a dans mon discours

...*la structure*.

C'est pas toujours ce qu'un vain peuple pense, mais c'est parfaitement dit à ce niveau-là.
 Ça m'amusera de le republier, ce séminaire...

si la « tapense » n'avait pas fait un grand nombre de petits trous, faute d'avoir bien entendu.
 Si elle avait seulement reproduit correctement la phrase latine que j'avais écrite au tableau,
 dont je ne sais plus maintenant à quel auteur elle appartient.

[Cicéron : « *Ad usum autem orationis, incredibile est, nisi diligenter attenteris quanta opera machinata natura est* ».]

...je le ferai, je ne sais pas, dans le prochain numéro de *Scilicet*.

Le temps qu'il va me falloir pour retrouver de qui est cette phrase latine, va certainement me faire perdre du temps,
 enfin peu importe, tout ce que j'ai dit à ce moment-là du signifiant...

du signifiant à un moment où vraiment on ne peut pas dire que ce fût à la mode : en 56
 ...ça reste frappé d'un métal où je n'ai rien à retoucher.

Oui ! Ce que j'en dis très précisément, c'est qu'il se distingue en ceci que, qu'il n'a aucune signification.

Je le dis d'une façon tranchante parce qu'à ce moment-là il faut que je me fasse entendre de...

Vous vous rendez compte, qu'en plus c'étaient des médecins qui m'écoutaient !

Qu'est-ce que ça pouvait leur foutre ? Simplement que c'était de... enfin, ils entendaient du Lacan.

Enfin, du Lacan : c'est-à-dire cet espèce de clown, n'est-ce pas, que...

Bon, il faisait merveilleusement son trapèze bien entendu.

Pendant ce temps-là, ils lorgnaient déjà à la façon dont ils pourraient retourner à leur digestion,
 parce qu'on peut pas dire qu'ils rêvent. Ça serait très beau. Ils rêvent pas, ils digèrent !
 C'est une occupation après tout comme une autre.

Ce qu'il faut tout de même bien essayer de voir, c'est que, ce que Freud introduit, c'est quelque chose qui...

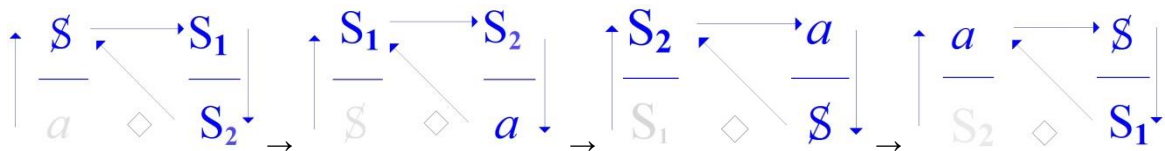
on s'imagine que je le méconnais parce que je parle du signifiant

...c'est le retour à ce fondement qui est dans le corps, et qui fait que...

tout à fait indépendamment des signifiants dont on les articule

...ces 4 pôles [1 dans chaque discours] qui se déterminent de l'émergence comme telle de la jouissance justement comme insaisissable,
 eh bien c'est ça qui fait surgir les 3 autres [dans chacun des discours], et en réponse !

Le 1^{er} [pôle] qui est la vérité, ça - la vérité - implique déjà le discours.



Ça ne veut pas dire que ça puisse se dire, je me tue à dire que ça ne peut pas se dire, ou que ça ne peut que se mi-dire.

Mais enfin pour la jouissance, enfin ça, ça existe. Il faut qu'on puisse en parler.

Moyennant quoi il y a quelque chose qui est autre et qui s'appelle « le dire ».

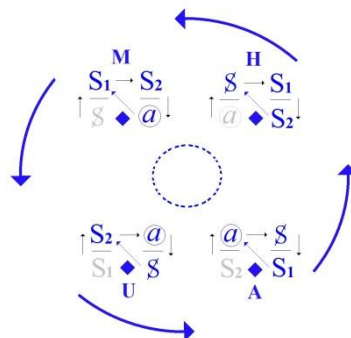
Eh bien je vous ai en somme expliqué pendant une année, j'ai mis assez de temps à l'articuler, parce que pour l'articuler...

c'est en ça qu'il faut que vous voyiez que la nécessité qui est la mienne, la façon dont je procède

...justement je ne peux jamais l'articuler comme une vérité.

Il faut, selon ce qui est votre destin à tous, il faut en faire le tour.

Plus exactement voir comment ça tourne, comment ça bascule, comment ça bascule dès qu'on le touche
 et comment même jusqu'à un certain point, c'est assez instable pour prêter à toutes sortes d'erreurs.



Quoiqu'il en soit si j'ai émis...

ce qui est tout de même d'un certain culot

...le titre « *D'un discours qui ne serait pas du semblant* ».

Je pense que c'était pour vous faire sentir, et que vous avez senti *que le discours comme tel est toujours discours du semblant*, et que si il y a quelque part quelque chose qui s'autorise de *la jouissance*, justement c'est de faire semblant.

Et c'est de ce départ qu'on peut arriver à concevoir ce quelque chose que nous ne pouvons qu'attraper là, mais d'une façon déjà tellement assurée, tellement assurée par quelqu'un dont il faut saluer la mémoire, la mémoire telle que je l'écris [*mé-moire*], en donnant au « *mé* » le même sens que le « *mé* » de méconnaissance, celui qu'on a si bien *mémorisé* [*mes mots risée*] que c'est *faire risée de ses mots* dont il s'agit plutôt, à savoir Platon.

Quand même, s'il y a quelqu'un qui a attrapé ce qu'il en est du *plus de jouir*, quelque chose qui fait penser que Platon c'est pas seulement « *les Idées* » et « *la Forme* » mais tout ce que on a...

avec une certaine grille - une grille qui, j'en conviens, est vraisemblable

...traduit de ces énoncés.

Platon c'est celui quand même qui a avancé la fonction de *la dyade* comme étant ce point de chute, là où tout passe, là où tout fuit : pas de « *plus grand* » sans « *plus petit* », de « *plus vieux* » sans « *plus jeune* », et le fait que *la dyade* soit

- le lieu de notre perte,
- le lieu de la fuite,
- le lieu grâce à quoi il est forcé de forger cet *Un* de *l'Idée*, de *la Forme*, cet *Un* qui d'ailleurs aussitôt se démultiplie, « *s'Un-saisit* »

...oui c'est bien parce qu'il est là comme nous tous plongé dans ce seul supplément...

je parle de tout ça dans le 11 avril 1956

...le supplément, la différence qu'il y a entre le supplément et le complément.

Enfin j'avais dit très très bien tout ça depuis l'année 56, ça aurait pu servir, me semble-t-il, à cristalliser quelque chose du côté de cette *fonction* qui est à remplir, celle de *l'analyste* et dont il semble qu'elle soit si impossible - plus que d'autres - qu'on ne songe qu'à la camoufler.

Oui ! Alors, c'est là-dessus que ça tourne et que, et qu'il faut bien voir certaines choses.

C'est qu'entre *ce support*, ce qui arrive au niveau *du corps*, et d'où surgit tout sens, mais inconstitué,

parce que après ce que je viens d'énoncer de *la jouissance*, de *la vérité*, du *semblant* et du *plus de jouir* comme faisant là le fond, le *ground*, comme s'exprimait l'autre jour la personne qui a bien voulu ici venir nous parler de Peirce,

pour autant que c'est dans la *note* de Peirce qu'il avait entendu ce que je disais.

Semblant Autre
Vérité ♦ Produit

Inutile de vous dire que c'est à peu près vers la même époque que j'ai sorti les quadrants de PEIRCE auxquels... ça a bien sûr du tout servi à rien, parce que qu'est-ce que vous pouvez bien penser...

que les remarques sur l'ambiguïté totale de *l'Universel*, qu'il soit *Affirmatif* ou *Négatif*, et du *Particulier* de même

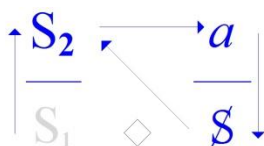
...qu'est-ce que ça pouvait bien faire à ceux qui ne songeaient dans tout ça qu'à retrouver leur ritournelle ?

Oui ! Le *ground* donc est là. Il s'agit en effet du corps avec ses sens radicaux sur lesquels il y a aucune prise.

Parce que c'est pas avec *la vérité*, *le semblant*, *la jouissance* ni *le plus de jouir* qu'on fait de la philosophie.

On fait de la philosophie, à partir du moment où il y a quelque chose qui bourre, qui bourre le support, qui n'est articulable qu'à partir du *discours*, qui le bourre de quoi ?

Il faut bien le dire, hein, que ce dont vous êtes tous faits, et encore d'autant mieux que vous êtes un peu philosophes, ça arrive quelquefois, mais enfin c'est rare, vous êtes surtout « *astudés* » comme je l'ai dit un jour, vous êtes à la place où *le discours universitaire* vous situe. Vous êtes pris comme *a-formés* [*comme « sujets » : S*].



Depuis quelque temps, il se produit une crise, mais on en parlera tout à l'heure. C'est secondaire.

La question donc est différente.

Il faut bien que vous vous rendiez compte que ce dont vous dépendez le plus fondamentalement...

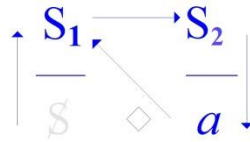
parce qu'enfin l'université n'est pas née d'hier

...c'est *le discours du maître* quand même, qui est le 1^{er} surgi, et puis c'est lui qui dure et qui a peu de chance de s'ébranler.

Il pourrait se compenser, s'équilibrer, avec quelque chose qui serait - enfin, le jour où ça sera ! - *le discours analytique*.

Au niveau du *discours du maître*, on peut parfaitement dire ce qu'il y a

- entre *le champ du discours*, entre *les fonctions du discours* telles qu'elles s'articulent de ce S_1 , S_2 , le $\$$ et le a ...



- et puis ce corps, ce corps qui vous représente ici, et à qui - en tant qu'*analyste* - je m'adresse.

Parce que quand quelqu'un vient me voir dans mon cabinet pour la 1^{ère} fois et que je scande notre entrée dans l'*affaire* de quelques entretiens préliminaires, ce qui est important c'est ça, c'est la confrontation de corps.

C'est justement parce que c'est de là que ça part, cette rencontre de corps,

qu'à partir du moment où on entre dans *le discours analytique*, il n'en sera plus question.

Mais il reste qu'au niveau où le discours fonctionne...

qui n'est pas *le discours analytique*

...la question se pose de comment ça a réussi, ce discours, à attraper des corps.

Au niveau du *discours du maître*, c'est clair.

Au niveau du *discours du maître* dont vous êtes, comme corps, pétris, ne vous le dissimulez pas,

quelles que soient vos gambades, c'est ce que j'appellerai « *les sentiments* » et très précisément les « *bons sentiments* ».

Entre le corps et le discours, il y a ce dont les analystes se gargarisent en appelant ça prétencieusement les « *affects* ».

C'est bien évident que vous êtes affectés dans une analyse, c'est ça qui fait une analyse,

c'est ce qu'ils prétendent évidemment, faut bien qu'ils tiennent la corde quelque part pour être sûrs de ne pas glisser.

Les bons sentiments, avec quoi ça se fait ?

Ben on est bien forcé d'en venir là, au niveau du *discours du maître* c'est clair : ça se fait avec de la jurisprudence.

Il est quand même bon de ne pas l'oublier au moment où je parle, où je suis l'hôte de la *Faculté de Droit*,

de ne pas méconnaître que les bons sentiments, c'est la *jurisprudence* et rien d'autre, qui les fonde.

Et quand quelque chose comme ça vient tout d'un coup vous tourner le cœur parce que vous savez pas très bien si vous n'êtes pas un peu responsables de la façon dont une analyse a mal tourné.

Écoutez ! hein ? soyons clairs quand même !

S'il n'y avait pas de déontologie, s'il n'y avait pas de jurisprudence, où serait ce mal au cœur, cet *affect* comme on dit ?

Faudrait même essayer de temps en temps de *dire un peu la vérité*.

Un peu, ça veut dire que ça n'est pas exhaustif ce que je viens de dire.

Je pourrais aussi dire autre chose d'incompatible avec ce que je viens de dire, ça serait aussi la vérité.

Et c'est bien ce qui se passe quand simplement par le fait non pas d'1/4 de tour, mais d'une moitié de tour complet, de 2/4 quarts de tour de glissement de ces éléments fonction du discours, il se trouve,

il se trouve parce qu'il y a quand même dans cette tétrade des vecteurs, des vecteurs dont on peut très bien établir

la nécessité, ils tiennent pas à la tétrade, ni à la vérité, ni au semblant, ni à quoi que ce soit de cette espèce,

ils tiennent au fait que la tétrade c'est 4.

À cette seule condition d'exiger qu'il y ait des vecteurs dans les deux sens, à savoir que ça soit 2 qui arrivent ou 2 qui partent, ou 1 qui arrive ou 1 qui parte, vous êtes absolument nécessités à trouver la façon dont ici ils sont accrochés, ça tient au nombre 4, à rien d'autre.

Naturellement, *le semblant*, *la vérité*, *la jouissance* et *le plus de jouir* ne s'additionnent pas. Alors ils peuvent pas faire 4 à eux tout seuls, c'est justement en ça que consiste *le réel*, c'est que le nombre 4, lui, existe tout seul. C'est aussi une chose que je dis le 11 *avril* 1956, mais très précisément j'avais pas encore sorti tout ça. D'ailleurs j'avais même pas construit tout ça.

Seulement c'est ce qui me prouve que je suis dans la bonne veine, puisque le fait que j'ai dit à ce moment-là que le nombre 4 était là un nombre essentiel à ce qu'on s'en souvint, prouve que j'étais quand même dans le bon fil, puisque maintenant, je ne trouve pas de superflu autour de ça. Je l'ai dit au moment où il fallait, au moment où il est question de la psychose. Bon !

Alors, la question est celle-ci : si les sentiments, si...

Ne vous agitez pas pour les personnes qui s'en vont, elles ont à faire à cette heure, elles ont à aller aux obsèques de quelqu'un dont je salue ici la mémoire, et qui était quelqu'un de notre École, que je chérissais vraiment. Je suis au regret, vu mes engagements, de ne pouvoir m'y joindre moi-même

...oui, qu'est-ce qu'il y a dans *le discours analytique*, entre les fonctions de discours et ce support, qui n'est pas la signification du discours, qui ne tient à rien de ce qui est « dit » ?

- Tout ce qui est « dit » est semblant.
- Tout ce qui est « dit » est vrai par dessus le marché.
- Tout ce qui est « dit » fait jouir.

« Ce qui est dit », et comme je le répète, comme je l'ai récrit au tableau aujourd'hui :

*« Qu'on dise comme fait - le dire - reste oublié derrière ce qui est dit. »
« Ce qui est dit » n'est pas ailleurs que dans ce qui s'entend, et c'est ça la parole.*

Seulement « le dire », c'est un autre truc, c'est un autre plan, c'est *le discours*. C'est ce qui de relations, de relations qui vous tiennent tous et chacun ensemble, avec des personnes qui sont pas forcément celles qui sont là, ce qu'on appelle la relation, la *religio*, l'accrochage social, ça se passe au niveau d'un certain nombre de « prises » qui ne se font pas au hasard, qui nécessitent - à très peu d'errance près - ce certain ordre dans l'articulation signifiante.

Et pour que quelque chose y soit dit, il y faut *autre chose* que ce que vous imaginez sous le nom de *réalité*. Parce que « la réalité » découle très précisément du *dire*.

Le *dire* a ses effets dont se constitue ce qu'on appelle *le fantasme*, c'est-à-dire ce rapport entre *l'objet petit(a)*... qui est ce qui se concentre de *l'effet du discours* pour causer le désir...et ce *quelque chose* qui autour et comme une fente, *se condense*, et qui s'appelle *le sujet*.

C'est une fente parce que *l'objet petit(a)*, lui, il est toujours *entre* chacun des signifiants et celui qui suit, et c'est pour ça que *le sujet*, lui, était toujours non pas entre, mais au contraire béant.

Oui ! Enfin pour revenir à Rome, j'ai pu saisir, toucher du doigt l'effet, l'effet assez saisissant, l'effet où je me reconnaissais très bien, des plaques de cuivre qu'un nommé Fontana, défunt paraît-il, et qui après avoir montré de grandes capacités de constructeur, de sculpteur, etc., consacrait ses dernières années à faire... en italien ça se dit « *squarcio* » paraît-il, mais je sais pas l'italien, je me le suis fait expliquer...c'est une fente, comme ça, il faisait une fente dans une plaque de cuivre.



Ça fait un certain effet. Ça fait un certain effet pour ceux qui sont un peu sensibles, mais il n'y a pas besoin d'avoir entendu mon discours sur *la Spaltung du sujet* pour y être sensible. La première personne venue, surtout si elle est du sexe féminin, peut avoir une petite vacillation comme ça. Faut croire que Fontana n'était pas de ceux qui méconnaissaient totalement la structure, *[de ceux]* qui croyaient que c'était trop ontologique.

Alors de quoi s'agit-il dans l'analyse ?

Parce que si on m'en croit, on doit penser que c'est bien comme je l'énonce, que c'est au titre de ce que « *en corps* », avec toute l'*ambiguïté* de ce terme qui est motivé, c'est parce que l'analyste « *en corps* » installe l'objet petit(a) à la place du semblant, qu'il y a quelque chose qui existe et qui s'appelle *le discours analytique*.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Au point où nous en sommes, c'est-à-dire à avoir commencé de voir prendre forme ce discours, nous voyons que comme discours, et pas dans ce qui est dit, dans son *dire*, il nous permet d'appréhender ce qui en est du *semblant*.

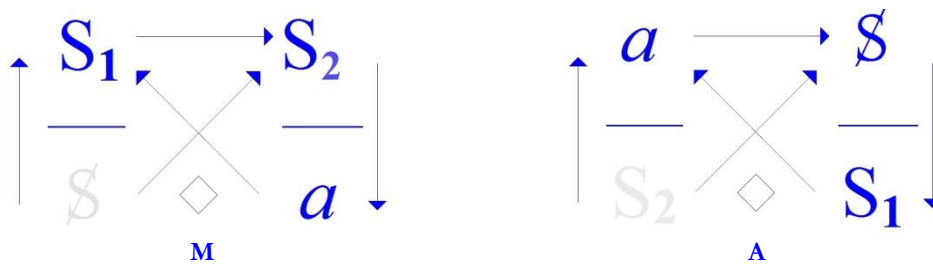
C'est là qu'il est frappant de voir qu'au terme d'une tradition...
comme on nous l'a bien fait sentir la dernière fois
...cosmologique, comment est-ce que l'univers a pu naître ?

Est-ce que ça ne vous semble pas un peu dater ? Mais dater *du fond des âges*, ça n'en reste pas moins daté.
Ce qui est frappant, c'est que ça amène Peirce à une articulation purement logique voire logicienne.

C'est un *point de détachement du fruit sur l'arbre* d'une certaine articulation - *illusoire*, je l'appellerai - qui du fond des âges avait abouti à cette cosmologie jointe à une psychologie, à une théologie, à tout ce qui s'ensuit.

Nous voilà là, touchant du doigt...
tel qu'on vous l'a énoncé la dernière fois
...touchant du doigt qu'il n'y a *discours sur l'origine qu'à traiter de l'origine d'un discours*.

Qu'il n'y a pas d'autre origine attrapable que l'origine d'un discours, et que c'est ça qui nous importe quand il s'agit de l'émergence d'un autre discours [*disc. A*], d'un discours qui, par rapport au *discours du maître* [*disc. M*]...
dont je vais vite là retracer les termes et leur disposition
...comporte la double inversion précisément des vecteurs obliques.
Et ceci a toute son importance.



Ce que Peirce ose nous articuler est là au joint d'une antique cosmologie, c'est la plénitude de ce dont il s'agit dans le semblant de corps, c'est le discours dans son rapport, dit-il, au « rien ». Ça veut dire ce autour de quoi nécessairement tourne tout discours.

Par cette voie, ce qu'à promouvoir cette année *la théorie des ensembles*, j'essaie...
à ceux qui tiennent la fonction de l'analyste
...de suggérer, c'est que ce soit dans cette veine...
celle qu'exploitent ces énoncés qui se formalisent de la logique
...c'est que ce soit à cette veine qu'ils se rompent pour se former.

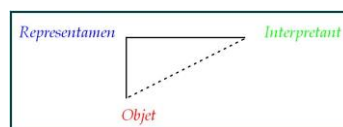
Se former à quoi ?

À ce qui doit distinguer ce que j'ai appelé tout à l'heure *la bourre, l'intervalle, le tamponnement, la béance* qu'il y a entre :

- le niveau du corps, de *la jouissance* et du *semblant*,
- et le discours,

...pour s'apercevoir que c'est là qu'ils se posent la question de ce qui est à mettre, et qui n'est pas les bons sentiments ni la jurisprudence, qui a affaire à autre chose, qui a un nom, qui s'appelle *l'interprétation*.

Ce qui l'autre jour vous a été mis au tableau sous la forme du triangle dit *sémiotique*, sous la forme du *representamen*, de l'*interprétant* et ici de l'*objet* :



pour montrer que *la relation est toujours ternaire*, à savoir que le couple *représentamen-objet* qui est toujours à réinterpréter, c'est cela dont il s'agit dans l'analyse. *L'interprétant, c'est l'analysant.*

Ça veut pas dire que l'analyste soit pas là pour l'aider, pour le pousser un peu dans le sens de l'interprété.

Il faut bien le dire, *ça ne peut pas se faire au niveau d'un seul analyste*, pour la simple raison

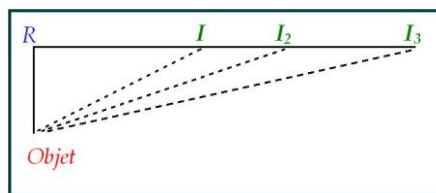
- que si ce que je dis est vrai, à savoir que ce n'est que de la veine de la *logique*, de l'extraction des articulations de ce qui est « dit », et pas du « dire »,
- que si pour tout dire l'analyste dans sa fonction ne sait pas, je veux dire *en corps*, en *recueillir* assez de ce qu'il entend de l'*interprétant* qu'est celui à qui, sous le nom d'*analysant*, il donne la parole, eh bien ce discours analytique en reste à ce qui en effet, a été dit par Freud sans bouger d'une ligne.

Mais à partir du moment où ça fait partie du discours commun, ce qui est le cas maintenant, ça rentre dans l'armature des *bons sentiments*. Pour que l'interprétation progresse, soit possible, selon le schéma de Peirce qui vous a été avancé la dernière fois, c'est en tant que cette relation *interprétation et objet*...

remarquez, de quoi s'agit-il ?

Quel est cet objet dans Peirce ?

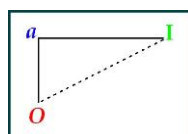
...c'est de là que la *nouvelle interprétation*, il n'y a pas de fin à ce à quoi elle peut venir, sauf à ce qu'il y ait une limite précisément :



...qui est bien ce à quoi *le discours analytique* doit advenir, à condition qu'il ne croupisse pas dans son piétinement actuel.

Qu'est-ce qu'il faut, au schéma de Peirce, substituer pour que ça colle avec mon articulation du *discours analytique* ?

C'est simple comme bonjour : à l'effet de ce dont il s'agit dans la cure analytique, il n'y a pas d'autre *representamen* que l'*objet(a)*. L'*objet(a)* dont l'analyste se fait le *representamen* justement, lui-même, à la place du *semblant*.



L'objet dont il s'agit, ce n'est rien d'autre que ce que j'ai interrogé ici de mes deux formules,

ce n'est rien d'autre que ceci, *comme oublié* : le fait du *dire*. [cf. « L'étourdit » : « *Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend* »]

C'est ça qui est l'objet de ce qui pour chacun est *la question* : où suis-je dans le *dire* ?

Parce que s'il est bien clair que la névrose s'étale, c'est très précisément en ceci qui nous explique le flottement de ce que Freud a avancé concernant le désir, et spécialement le désir dans le rêve.

C'est bien vrai qu'il y a des rêves de désir, mais quand Freud analyse un de ses rêves, on voit bien de quel désir il s'agit, c'est du désir de poser l'équation du désir avec « = *zéro* ».

À une époque qui n'était pas de beaucoup postérieure à celle du 11 avril 1956, en 1957 précisément, j'ai analysé le rêve « *de l'injection d'Irma* ». Ça a été transcrit comme vous pouvez l'imaginer d'un universitaire, dans une thèse où ça se ballade actuellement.

La façon dont ça a été, je ne dirai pas « *entendu* », car la personne n'était pas là, elle a travaillé sur des notes, elle a travaillé sur des notes et elle a cru possible d'en rajouter de son cru.

Mais il est tout de même clair que s'il y a une chose que *le rêve de cette injection d'Irma*, sublime, divin, permet de montrer, c'est ce qui est évident, qui devrait être...

depuis le temps que j'ai annoncé cette chose
...qui devrait avoir été exploitée par n'importe qui dans l'analyse.
J'ai laissé ça traîner, parce qu'après tout comme vous allez le voir, la chose n'a pas tellement de conséquences.

Si, comme je le rappelais récemment, l'essence du sommeil c'est justement *la suspension du rapport du corps à la jouissance*, il est bien évident que le désir, qui lui se suspend au *plus de jouir*, ne va pas pour autant être là mis entre parenthèses.

Ce que le rêve travaille, ce sur quoi il tricote, et l'on voit bien comment et avec quoi : avec les éléments de la veille comme dit Freud, c'est-à-dire avec ce qui est là encore tout à fait à la surface de la mémoire, pas dans la profondeur.

La seule chose qui relie le désir du rêve à *l'inconscient*, c'est la façon dont il faut travailler

- pour résoudre la solution,
- pour résoudre le problème d'une formule avec « = zéro »,
- pour trouver la racine grâce à quoi la façon dont ça fonctionne, ça s'annule.

Si ça ne s'annule pas, comme on dit, il y a le réveil. Moyennant quoi bien sûr *le sujet continue à rêver dans sa vie*.

Si le désir a de l'intérêt dans le rêve, Freud le souligne, c'est pour autant qu'il y a des cas où le fantasme, on ne peut pas le résoudre, c'est-à-dire de s'apercevoir que le désir...

permettez-moi de m'exprimer - puisque je suis à la fin - ainsi
...n'a pas de raison d'être, c'est que quelque chose s'est produit qui est *la rencontre, la rencontre* d'où procède la névrose, *la tête de Méduse, la fente* de tout à l'heure, *directement vue*, c'est en tant qu'elle, elle n'a pas de solution.

C'est bien pour ça que, dans les rêves de la plupart, il s'agit en effet de la question du désir.

La question du désir pour autant qu'elle se reporte à bien plus loin, à la structure, à la structure grâce à quoi c'est le *(a)* qui est la cause de la *Spaltung* du sujet.

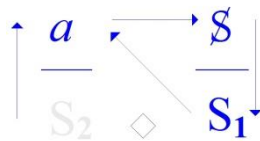
Oui ! Alors, qu'est-ce qui nous lie à celui avec qui nous nous embarquons, franchie la première *appréhension* du corps ? Et est-ce que l'analyste est là pour lui faire grief de ne pas être assez sexué, de jouir assez bien ? Et quoi encore ? Qu'est-ce qui nous lie à celui qui, avec nous s'embarque dans la position qu'on appelle celle du patient ?

Est-ce qu'il ne vous semble pas, que si on le conjoint à ce lieu, le terme « frère »...

qui est sur tous les murs : « *Liberté, Égalité, Fraternité* »

...je vous le demande, au point de culture où nous en sommes, de qui sommes-nous frères ?

De qui sommes-nous frères dans tout autre discours que dans *le discours analytique* ?



Est-ce que le patron est le frère du prolétaire ?

Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce mot « frère », c'est justement celui auquel *le discours analytique* donne sa présence, ne serait-ce que de ce qu'il ramène ce qu'on appelle ce *barda* familial ?

Vous croyez que c'est simplement pour éviter la lutte des classes ?

Vous vous trompez, ça tient à bien d'autres choses que le bastringue familial.

Nous sommes frères de notre patient en tant que comme lui, nous sommes les fils du discours.

Pour représenter cet effet que je désigne de *l'objet(a)*, pour nous faire à ce désêtre d'être le support, le déchet, l'abjection à quoi peut s'accrocher ce qui va, grâce à nous, maître de *dire*, de *dire* qui soit *interprétant*, bien sûr, avec l'aide de ceci, qui est ce à quoi j'invite l'analyste à se supporter de façon à être digne du transfert, à se supporter de *ce savoir* qui peut, d'être à la place de *la vérité [S2]*, s'interroger comme tel sur ce qu'il en est depuis toujours de la structure des savoirs, depuis les savoir-faire jusqu'au savoir de la science.

De là bien sûr nous interprétons.

Mais qui peut le faire si ce n'est celui-là lui-même qui s'engage dans le *dire* et qui, du frère, certes, que nous sommes, va nous donner l'exaltation ? Je veux dire que ce qui naît d'une analyse, ce qui naît au niveau du sujet, du sujet qui parle, de l'analysant, c'est quelque chose qui, « avec », « au moyen »...

« *L'homme pense* - disait Aristote - *avec son âme* »

...l'analysant analyse *avec* cette merde que lui propose, en la figure de son analyste, *l'objet(a)*.

C'est *avec* cela que *quelque chose*, cette chose fendue [8], doit naître qui n'est rien d'autre en fin de compte...

pour reprendre quelque chose qui vous a été avancé l'autre jour à propos de Peirce
...que le fléau dont une balance peut s'établir et qui s'appelle justice.

Notre frère transfiguré, c'est cela qui naît de la conjuration analytique et c'est ce qui nous lie à celui qu'improprement on appelle notre *patient*.

Ce discours « *parasexal* » - hein ? - il faut bien dire, comme ça, qu'il peut avoir de ces retours de bâton.

Je voudrais pas vous laisser uniquement sur du *susucre*.

La notion de « *frère* », si solidement tamponnée grâce à toutes sortes de jurisprudences pendant des âges, de revenir à ce niveau, au niveau d'un discours, elle aura ce que j'appelai à l'instant « *ces retours* » au niveau du support.

Je vous ai pas du tout parlé dans tout ça du « *père* » parce que j'ai considéré qu'on vous en a déjà assez dit, assez expliqué à vous montrer que c'est autour de celui qui « *unie* », de celui qui *dit non*,

- que peut se fonder,
- que doit se fonder,
- que ne peut que se fonder,

...tout ce qu'il y a d'*universel*.

Et quand nous revenons à la racine du corps, si nous revalorisons le mot « *frère* », il va rentrer à pleine voile au niveau des *bons sentiments*.

Puisqu'il faut bien quand même ne pas vous peindre uniquement l'avenir en rose, sachez que celui qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui lui s'enracine dans le corps, *dans la fraternité de corps*, c'est *le racisme*, dont vous n'avez pas fini d'entendre parler.

Voilà !

[Applaudissements]